LE DISQUE VERT

Directeur : FRANZ HELLENS



FREUD

ET LA PSYCHANALYSE

ÉTUDES ET OPINIONS DE

Dr Allendy, Marcel Arland, J.-E. Blanche, A. Borel, Ed. Claparède, Pr Henri Claude, Dr Cresson, René Crevel, Robert de Traz, Paul Dermée, André Desson, Georges Duhamel, Luc Durtain, Georges Dwelshauvers, J.-Ch. Grenier, Robert Guiette, Dr Hesnard, Jean Hytier, Edmond Jaloux, Dr Laforgue, Valéry Larbaud, Louis Lapicque, Y. Le Lay, René Lalou, L.-R. Lenormand, Henry Michaux, R. Ombredane, Jean Paulhan, Etienne Rabaud. Herbert Read, Jacques Rivière, G. Robin, Ph. Soupault, A. Thibaudet, C. Vettard, Dr Vinchon.

PORTRAIT ET LETTRE INÉDITE DE FREUD

COMPOSITIONS DE
André Lhote et Pierre Flouquet.

DEUXIÈME ANNÉE — 3ME SÉRIE

NUMÉRO SPÉCIAL

PARIS-BRUXELLES

LA REVUE EUROPÉENNE

PARAISSANT CHAQUE MOIS

DONT LE COMITÉ DE DIRECTION EST COMPOSÉ
DE **EDMOND JALOUX, VALÉRY LARBAUD, ANDRÉ GERMAIN, PHILIPPE SOUPAULT.**

Publie des poèmes, nouvelles, essais, chroniques, œuvres inédites de :

Gabriele d'Annunzio, Louis Aragon, Alexandre Arnoux, André Billy, J.-E. Blanche, Jean-Richard Bloch, Jacques Boulenger, André Breton, Blaise Cendrars. Louis Chadourne, René Chalupt, Marcel Chaminade, Paul Claudel. Jean Cocteau, Collette, Guy-Charles Cross, Tristan Derème, Charles Derennes, Georges Duhamel, Léon-Paul Fargue, Georges Gabory, André Germain, Henri Ghéon, André Gide, René Gillouin, Jean Giraudoux, Franz Hellens, Max Jacob, Edmond Jaloux, James Joyce, Tristan Klingsor, Pierre de Lanux, Valéry Larbaud, Léo Larguier, Eugène Marsan, François Mauriac, O.-W. de L.-Milosz, Francis de Miomandre, Henry de Montherlant, Paul Morand, Comtesse de Noailles, Jean Pellerin, Ezra Pound, Pierre Reverdy, Jules Romains, André Rouveyre, André Salmon, André Suarès, André Spire, Philippe Soupault, Jérôme et Jean Tharaud, Paul Valéry, Félix Vallotton, Jean-Louis Vaudoyer, Gilbert de Voisins, etc., etc.

ÉDITIONS DU SAGITTAIRE

chez SIMON KRA, 6, rue Blanche, 6, PARIS (IXe)

Abonnement : **30** fr. pour la France et **36** fr. pour les autres pays

LE NUMÉRO : 3 FRANCS

LE DISQUE VERT

Toute a correspondance concernant la rédaction doit être adressée à M. FRANZ HELLENS, *chaussée de Waterloo, 1385, UCCLE-BRUXELLES*

Toute la correspondance concernant l'administration et les abonnements doit être adressée à Mme GOEMANS-CRICKBOOM, *rue du Métal, 38, Bruxelles*

A PARIS :
RENÉ VAN DEN BERG, 120, Bd Montparnasse

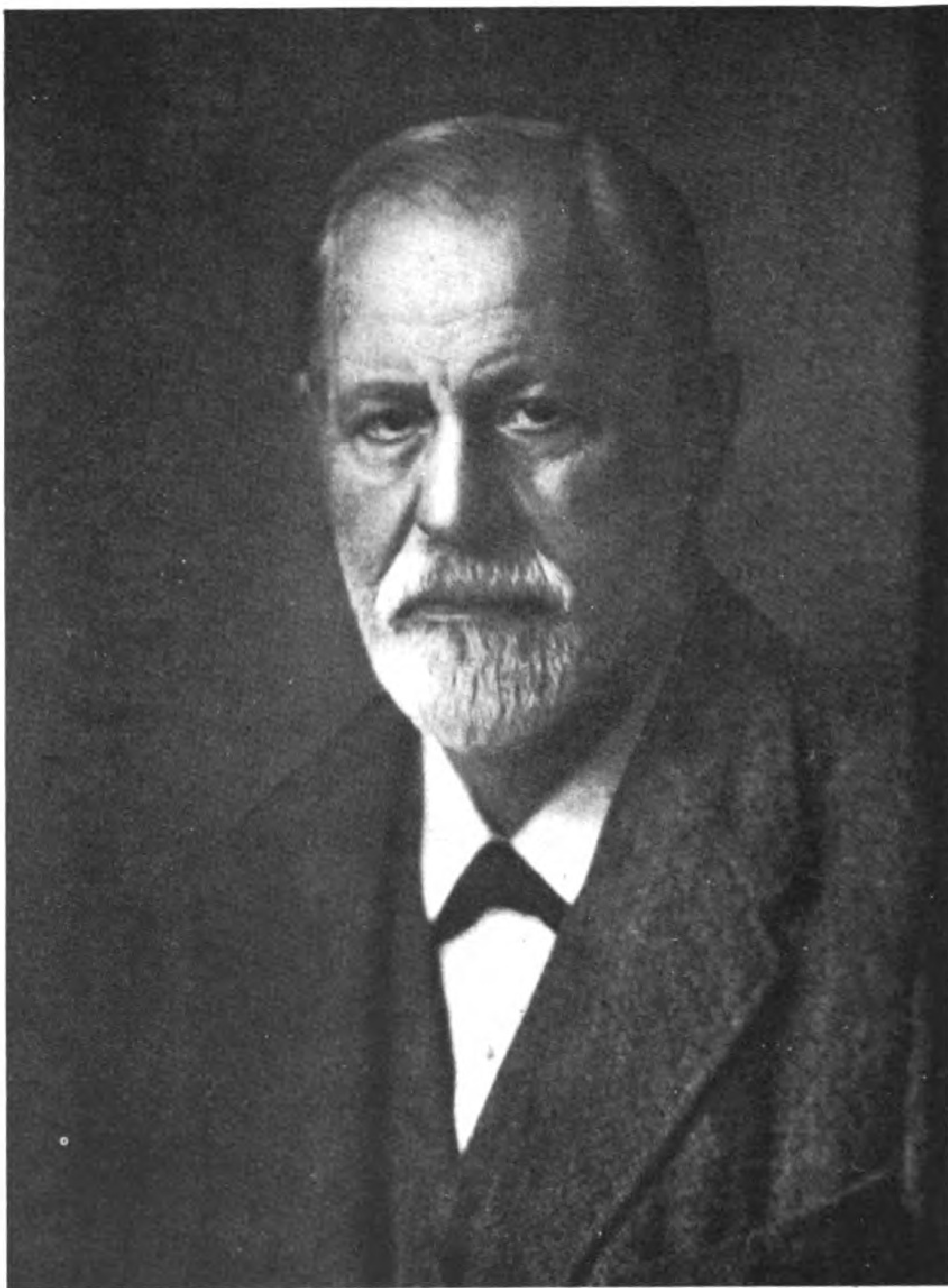
A GENÈVE :
NAVILLE & Cie

ABONNEMENTS :

1re série,	imprimé au nom du souscripteur, sur papier de luxe .	100 francs
2me "	numéroté, sur papier de luxe	50 "
3me "	ordinaire	20 "

PRIX DE CE NUMÉRO
- - - - 6 francs - - - -

Il a été tiré de ce fascicule cinquante exemplaires sur papier de luxe, numérotés de 1 à 50.



FREUD

AU DISQUE VERT

Vienne, 26-2-1924.

"Des nombreux enseignements que me prodigua en son temps (1885-1886) Maître Charcot, à la Salpêtrière, il y en a deux qui m'ont laissé une impression bien profonde : c'est qu'on ne doit jamais se lasser de considérer toujours à nouveau les mêmes phénomènes (ou d'en subir les effets) et qu'on ne doit pas se soucier de la contradiction la plus générale quand on a travaillé d'une façon sincère."

Freud

NIETZSCHE :

« Ce n'est certes pas le moindre charme d'une théorie que d'être réfutable. Par là elle attire précisément les cerveaux plus sensibles. Je crois que la théorie cent fois réfutée du « libre-arbitre » ne doit plus sa durée qu'à cet attrait. Il se trouve sans cesse quelqu'un qui se sent assez fort pour cette réfutation. »

L'OPINION SCIENTIFIQUE FRANÇAISE ET LA PSYCHANALYSE.

La France est restée jusqu'à ces derniers temps assez franchement hostile à la Psychanalyse. Quand, en 1914, parut notre ouvrage en collaboration avec le Prof. *Régis* (1), ses lecteurs ne prirent pas au sérieux l'annonce que nous faisions de la diffusion inévitable de la doctrine de Freud dans le monde psychologique.

Les médecins — qui auraient dû être les premiers à s'en inquiéter — n'ont consenti à en discuter l'intérêt scientifique que contraints par l'opinion. Car, il faut bien le reconnaître, c'est par les lettres et les journaux qu'elle a pénétré dans notre pays.

Depuis ces deux dernières années, pourtant, les idées de Freud se sont introduites comme par effraction dans la Clinique française; plusieurs livres de critique médicale en ont donné des exposés; quelques ouvrages de *Freud* lui-même ont été traduits en français. La Société de Psychiâtrie a discuté l'an dernier le rôle du « Refoulement » sexuel dans le mécanisme des maladies de l'esprit. Une discussion d'ensemble de la question a suivi l'exposé de notre rapport au Congrès des aliénistes et neurologistes de Besançon en août dernier, où les différents argumentateurs ont, sans s'en douter, présenté les objections qu'on faisait à la Psychanalyse vers 1906-1910 en Allemagne, pays,

(1) Régis et Hesnard. « La Psychoanalyse des Névroses et des Psychoses ». Alcan, 1re édit., 1914; 2e édit., 1922.

par excellence, quoi qu'on en dise en France, de l'Anti-freudisme.

A l'heure actuelle, il n'est pas une revue de Psychiâtrie qui ne contienne une allusion aux idées freudiennes, pas une réunion d'aliénistes où il ne soit question de psychanalyse. Et l'on est obligé de reconnaître dans toutes les branches de la Psychologie normale et pathologique cette « marée montante quasi universelle du Freudisme » (1), dont certains se réjouissent, y voyant une féconde révolution dans les sciences de l'esprit, mais que d'autres dénoncent avec des cris d'alarme, la comparant à une épidémie mentale ayant déjà submergé les pays anglo-saxons et venant battre de ses flots grandissants le socle heureusement inébranlable du Génie latin.

La Psychanalyse — réduite surtout à ses proportions de méthode psychologique — n'est cependant ni une révolution scientifique, ni un danger social. Nous croyons qu'elle peut être un facteur de progrès dans la connaissance de l'âme humaine et dans nos procédés grossièrement empiriques de psychothérapie.

Mais pour comprendre cette vérité très simple, il faut faire le considérable effort d'être impartial. Or, pareille expression du bon sens français, de l'esprit latin de mesure — qu'on invoque, hélas! à tort et à travers au service de toutes les causes — est chose assez rare... surtout, peut-être, chez les hommes de science.

Les idées de *Freud* ne choquent guère les esprits

(1) Laignel-Lavastine. « La Médecine », février 1924.

modérés que par la forme assez naïve qu'elles revêtent parfois. C'est surtout dans ce qu'on a appelé, avec exagération d'ailleurs, le « dogme pansexualiste », que les maladresses terminologiques de la Psychanalyse ont été désagréables à notre délicatesse française de sensibilité psychologique. Nous ne parlons pas de la crudité de quelques-uns des termes employés par *Freud* en matière de sexualité organique : *P. Janet* et bien d'autres après lui parmi les cliniciens de notre pays ont eu sur ce terrain des audaces dignes du grand siècle. Nous ne parlons plus non plus de l'insistance avec laquelle les psychanalystes mettent complaisamment en évidence les pensées répugnantes de leurs patients : Ils ne les inventent pas toujours. C'est le malade qui les trouve en lui-même le plus souvent, qui les vocifère parfois dans sa cellule d'hôpital. Et je ne conseille pas aux psychologues effarouchés qui ont qualifié la doctrine de Freud de « psychologie de latrines », de faire leurs études de médecine : Ils seraient capables de condamner toute la Pathologie digestive par répugnance de la Coprologie !... Nous voulons seulement parler des allégories freudiennes, de ces motifs mythologiques et ancestraux que la psychanalyse assigne à la pensée primitive et à la pensée morbide : Complexe d'Œdipe, Inceste, etc... et qui font peut-être commettre aux adeptes de *Freud* une erreur d'appréciation entraînée par un abus de langage.

Ainsi la mère qui ne fut jamais amante et qui a reporté sur son fils toute la tendresse éperdue et contenue de son âme vierge, mais passionnée, est, pour

Freud, incestueuse. Incestueuse, la jeune fille dont l'idéal masculin très éloigné de toute révélation sensuelle n'est qu'une effigie à peine voilée de l'image vénérée du père... Il n'est pas jusqu'à cet affreux mot de *Libido* qui, dès que, traduit du latin, il passe de la langue noble des Pères de l'Eglise dans le jargon médical, ne contamine aussitôt toute émotion tendre d'un relent lointain de lubricité. Pourquoi aussi *Freud* a-t-il eu la malencontreuse idée de déclarer le petit enfant « pervers polymorphe », alors que la sexualité du petit enfant pour un observateur indulgent et délicat, si touchante dans sa naïveté instinctive, devrait être aussi peu répugnante pour le psychologue que le sont pour ses nourriciers ses innocentes exigences organiques?

De même que l'obscénité consiste dans l'expression et la grossièreté dans les mots, de même la Théorie de *Freud* n'est choquante que dans sa forme. Malheureusement, cette impropriété de termes a pour conséquence de mal situer les notions correspondantes dans l'échelle des valeurs psychologiques.

C'est ainsi que l'Inconscient de *Freud* — sorte d'Enfer dantesque aux grimaçants et cruels symboles — apparaît au premier abord comme une construction déconcertante de l'imagination. Cette jeune femme, dans la vie ordinaire douce et aimante, apparaît à *Freud*, dans les rêves de la nuit, une amorale vicieuse et perverse, qui fait mourir ses rivales, souhaite les obsèques d'un parent chéri pour avoir l'occasion d'y rencontrer le mâle désiré. Ce fils respectueux souffre d'une haine féroce pour son père et

désire posséder sa mère... En réalité n'est-ce pas là une interprétation mélodramatique de certains phénomènes biologiques très simples et sans retentissement dans le réel? Quand nous analysons nos propres rêves, nous découvrons en effet en nous des désirs coupables et des sentiments dignes de l'âge de la pierre polie. Mais hâtons-nous de n'y voir que des velléités, que des impulsions naissantes, en elles-mêmes ni bonnes ni mauvaises. Il faut bien que ces impulsions aussi inocentes dans leur signification sociale qu'effrayantes dans notre vision intérieure, que ces mouvements organiques anonymes et aveugles, naissent en nous, pour que notre sens moral, s'opposant à leur tentative aberrante de naître à la conscience, puisse lui-même éclore. En d'autres termes, nous n'avons pas en nous de vrais désirs ou de véritables instincts inavouables qui, si la censure de notre culture éthique ne les arrêtait pas au passage, pourraient se réaliser au dehors. Nous n'avons que de vagues sollicitations, en elles-mêmes parfaitement irréalisables et respectivement d'ailleurs contradictoires, qui ne sauraient s'épancher que dans notre imagination, n'étant pas d'une nature à pouvoir le faire dans les actes.

La preuve en est que ce fond animal de l'inconscient des honnêtes gens a été aperçu et dénoncé sans causer aucun scandale par tous les observateurs impartiaux et perspicaces de l'âme humaine. Tel *Huysmans*, qui, décrivant les songes respectifs (abominables) de deux époux aux prises avec les difficultés matérielles de

l'existence quotidienne (1), ajoute sans s'émouvoir : « Pris en traître, saisis à l'improviste par une force » indépendante de leur volonté, ils incarnaient bien le » lamentable exemple de l'inconsciente ignominie des » âmes propres. Ils étaient, en somme, les victimes de » ces terribles pensées qui se faufilent chez les meil- » leurs, qui font qu'un fils adorant ses parents n'as- » pire certes pas à être privé d'eux, mais songe, sans » le vouloir, avec une certaine complaisance, à l'ins- » tant de leur mort... Si ferme, si vaillant qu'il soit, » nul n'échappe à ces mystérieuses velléités qui cer- » nent de loin le désir, le couvent, l'élèvent, le ca- » chent dans les latrines les plus dissimulées de l'âme.

» Et ces impulsions irraisonnées, morbides, sourdes, » ces simulacres de tentation, ces suggestions diabo- » liques, pour parler comme les croyants, naissent » surtout chez les malheureux dont la vie est dématée ; » car c'est le propre de l'angoisse que de s'acharner » sur les âmes élevées qu'elle abat en leur insinuant » des germes de pensées infâmes... »

Ainsi donc, la doctrine de *Freud* a le plus grand tort, pour nous Français, d'être présentée sous cette forme brutale et un peu pédantesque. S'ensuit-il que nous devions la rejeter sans en contrôler l'intérêt doctrinal et la valeur pratique ? Nullement. Efforçons-nous de saisir, sous la fantasmagorie de ses pompes mythologiques, la réalité des faits vivants qu'elle a çà et là, minutieusement et patiemment recueillis. Exprimons-les dans cette langue, essentiellement docile aux infi-

(1) Huysmans. « En Rade ». (Plon-Nourrit, 1917, p. 150.).

nies vibrations de l'âme, qu'une longue tradition d'écrivains psychologues a su assouplir à notre usage. Et après avoir ainsi traduit la Psychanalyse non seulement dans les mots — comme on commence à le faire — mais aussi parfois les idées — ce qui sera plus long, mais combien fécond! — soumettons-la au contrôle de l'enquête clinique. C'est alors seulement que nous en découvrirons les profondes vérités humaines.

Les mérites de la Psychanalyse, que la France n'a pas encore su clairement discerner dans les traductions hétéroclites de *Freud* et de son Ecole, sont en effet réels. Avant tout, cette nouvelle doctrine psychologique est vivante, car elle impose cette puissante vérité que toute la vie pratique de l'homme est faite d'affectivité. Tout ce qui vaut dans l'existence la peine d'être vécu, tout ce qui meut l'esprit et le fait respirer, tout ce qui anime les énergies silencieuses et puissantes de l'âme, tout ce qui crée, tout ce qui fait la grandeur ou la décadence de l'individu, éclot de la vie instinctive, naît du jeu obscur des tendances pour s'épancher en sublimations morales ou en aptitudes réalisatrices. Sans doute, tous les naturalistes de l'âme — praticiens de la psychologie ou artistes — le savaient, et le sens commun le proclamait. *Freud* n'a donc rien inventé. Mais il a mis au service de cette intuition collective l'opiniâtreté de son analyse, et il a par là-même dans certains domaines — celui de la Psychologie morbide en particulier — où il était presque inconnu, imposé ce principe avec une telle maîtrise qu'il en est résulté pour la pensée scientifique une orientation nouvelle.

C'est dans la clinique des Psychoses et des Névroses qu'on comprend clairement combien cet événement de la Psychanalyse correspond à un besoin. Tous les médecins amoureux de leur art et conscients de leur devoir humain, soupçonnent par exemple de quelle importance pour l'équilibre mental est l'évolution du besoin sexuel — d'abord simple impulsion organique endogène et égotiste, puis émotion sociale et altruiste. C'est, par exemple, à la puberté, dans cette période inquiète où s'effectue normalement la mystérieuse soudure de l'instinct physiologique brut et aveugle avec les mille émotions tendres, clairvoyantes et intellectuellement créatrices, que se déclare la maladie mentale, — préparée de longue main par les contingences malheureuses du premier développement affectif. *Freud* nous montre à cet instant critique les capitulations du sens sexuel devant les difficultés de l'adaptation sociale et l'installation plus ou moins définitive de tous les infantilismes sentimentaux. Plus tard, à tous les âges de la vie adulte, surviennent des déboires affectifs à l'occasion des péripéties de l'existence: deuils, déceptions, conflits entre la sensualité et le devoir moral, etc.

Alors la névrose réapparaît ou s'aggrave: C'est que l'individu dont les tendances intimes et profondes n'ont pas su se développer en harmonie avec le milieu, s'est créé une existence imaginaire intérieure, sorte de morphine économique qui lui a ouvert le paradis fallacieux de l'irréel. Et dès qu'une difficulté surgit dans sa vie sociale, il se réfugie par une régression à l'enfance,

dans le rêve entrevu; il le cultive et perd pied de plus en plus dans les vicissitudes de la réalité... Et ainsi, *Freud* nous fait pénétrer dans le prodigieux univers intérieur de la maladie mentale, insoupçonné du séméiologiste. Il nous révèle la richesse et l'étrangeté de ce Moi intime dont la façade sociale ne décèle rien! Par là même, il fait le procès d'une Psychologie traditionnelle, imbue du préjugé intellectualiste, qui, construite d'après la sereine introspection de quelques philosophes sans contact avec la vie pratique, ignorait dans l'esprit humain jusqu'à la valeur de la volupté et de la souffrance, et oubliait dans la vie mentale de rechercher la personne humaine!

Reconstruite sous cet angle, la Psychologie pathologique apparaît, malgré les erreurs inévitables, comme singulièrement féconde. L'analyse psychologique n'a certes pas été inventée par *Freud*. Elle est née chez nous où elle a inspiré toute entière l'œuvre de *P. Janet*. Mais le Maître du Collège de France — dont la doctrine est beaucoup plus semblable qu'on ne le croit en France à celle de *Freud*, laquelle lui est postérieure et en dérive — ne pouvait avoir la témérité mystique de *Freud*. Aussi n'a-t-il pas pénétré dans l'exploration des Névroses au-delà de ce qui lui paraissait indispensable pour remonter du symptôme clinique aux causes biologiques traditionnelles de la maladie : l'altération cérébrale, agissant par l'intermédiaire des variations de la « Tension psychologique », énergie surtout motrice dont dépendrait la fonction du

Réel. — Mais ainsi conçue par *Janet,* l'analyse psychologique ne pouvait conduire à un déterminisme très rigoureux des phénomènes morbides. Au contraire, conçue par *Freud* sur le plan de la vie affective et suivant le fil conducteur de l'évolution sexuelle, elle devait aboutir à cette hypothèse que *tous les symptômes ont un sens :* Cette phobie ridicule, cette étrange impulsion, cette hallucination en apparence indifférente, cette idée délirante, à première vue due au hasard de la lésion cérébrale sont, pour *Freud*, déterminées par des associations d'images aboutissant suivant un écheveau complexe, à des tendances affectives refoulées. Chaque symptôme est une allusion à des souffrances lointaines et secrètes. C'est de cette idée qu'est née la méthode de la *Symbolique* freudienne, fort aventureuse sans doute, fausse peut-être sur bien des points, mais à coup sûr féconde, parce qu'inspiratrice de recherches nouvelles.

La Symbolique scientifique consiste, on le sait, à expliquer l'image absurde du Rêve, les contradictions déconcertantes du caractère normal, mille étrangetés de la vie morale de chaque jour et surtout les symptômes énigmatiques de la Névrose et de la Folie en les supposant inspirés, dans leur réalisation concrète, par une intention inconsciente. En d'autres termes ces incohérences dont la Conscience s'étonne et dont elle ne peut saisir le sens, seraient des moyens détournés employés par les tendances affectives pour s'exprimer. Ainsi ce tic, cette contracture, cette idée obsédante seraient actionnés par un désir que le malade ne consent pas à

accueillir dans son être moral, qu'il repousse de toutes les forces de son effroi, de sa pudeur ou de son scrupule, mais qui reste assez efficacement dangereux pour détraquer sa santé et se matérialiser en maladie.

De même pour le Rêve normal, dont voici un court exemple personnel et récent : La femme d'un officier de marine, personne parfaitement équilibrée, rêve une nuit qu'elle prend son repas seule, avec sa fillette et qu'elle mange de bon appétit des radis roses. Les détails lui rappellent que cela se passait à T..., ville de ses rêves. Or, son mari, dans la vie réelle, étant précisément menacé d'être désigné pour le Nord, elle cherche sincèrement depuis quelques jours à s'habituer malgré elle à cette fâcheuse éventualité pour le suivre par devoir. Les associations indiquent que les radis symbolisent dans l'esprit du sujet, non quelque hantise érotique — comme ne manqueraient pas de le faire les antifreudistes, à l'affût des plaisanteries les plus douteuses — mais les menus simples, à son goût personnel et réalisés sans aucun rite culinaire, qu'elle se fait lorsque, son mari étant absent, elle reste seule chez elle avec son enfant (1). Qui ne voit que ce rêve, à première vue sans signification, révèle le désir lointain et réprimé de quitter le mari s'il est désigné pour une résidence désagréable ?

(1) Rappelons à propos de cet exemple que le sens symbolique d'un souvenir de rêve n'est décelable que lorsqu'on connait les associations qu'il éveille habituellement chez le sujet observé. C'est pour avoir méconnu cette affirmation de la psychologie qu'on s'est tant moqué de la Symbolique freudienne, en particulier des fameux symboles phalliques.

Mais on voit combien cet art délicat du Deviné est plein d'embûches! Combien il est favorable à ce que nous avons appelé les « artifices de préparation psychologique »! Il faut une grande subtilité d'esprit et un grand bon sens pour interpréter les symptômes et les rêves à la manière de *Freud*. Il faut surtout une très grande prudence dans les inductions qu'on en peut tirer! Ainsi, l'analyste qui aurait conclu du rêve précédent que cette jeune femme n'aimait son mari que du bout des lèvres de sa conscience morale, aurait sottement jeté le trouble dans l'esprit de sa patiente, car des quantités d'autres rêves nous ont montré chez elle une vie non seulement amoureuse, mais conjugale des plus satisfaisantes...

Pour la Symbolique psychanalytique comme pour toutes les méthodes nouvelles, il faut donc attendre avant de se prononcer. Mais nul ne saurait nier cependant, à l'heure actuelle, que l'analyse des associations d'idées, des rêves, etc... ne soit au moins une *occasion* exceptionnellement favorable de connaître l'intimité morale d'un individu. Que le rêve réalise ou non des désirs, qu'il soit une intention ou une reviviscence désordonnée, un déterminisme rigoureux ou un certain hasard, il n'en est pas moins une mine inexplorée de découvertes concernant la structure de la pensée; et son étude apparaît comme le meilleur moyen de nous faire une idée, par analogie, des lois qui président au mécanisme déroutant de la pensée morbide.

Quiconque ayant la pratique de la Psychiâtrie cherche, en effet, à analyser à la manière de Freud les

détails, à première vue incompréhensibles, du contenu des Psychoses, ne peut que constater l'analogie évidente, déjà affirmée depuis l'antiquité, du Songe et du Délire. Mais s'il est guidé par son expérience analytique du rêve normal, le délire lui apparaît non plus comme la conséquence imprévisible d'une dislocation anarchique de l'esprit, mais comme le résultat d'une logique affective spéciale dont la connaissance peut dans certains cas donner la clef de la création morbide. L'aliéné se laisse alors comprendre du médecin; il se révèle homme et non brute, entravé dans sa pensée claire et son affirmation sociale, mais non abêti et primitivement dément.

Dans les cas heureux, même, il arrive à comprendre que quelqu'un est entré dans son monde imaginaire et il finit par apprécier la douceur de cette sympathie revenue d'un univers lointain. Le psychiâtre devient peu à peu pour lui — malgré lui quelquefois — le sauveteur qui, après avoir descellé les murs étouffants de sa cellule morale, tente de le ramener à l'air libre de la réalité sociale et à la joie de vivre par les autres.

Certes, il ne faut pas être dupes des promesses trop magnifiques que renferme ce premier résultat de la Psychanalyse. Elle ne guérira jamais la Folie. — Mais elle a déjà obtenu, indiscutablement, de très beaux résultats thérapeutiques dans une branche de la Médecine où l'on avait depuis longtemps renoncé à faire autre chose que de la médecine vétérinaire. Pour notre part, nous avons, en nous inspirant de *Freud*, amélioré déjà beaucoup de psychopathes, — plus qu'avec

toute autre méthode. Nous avons même guéri quelques malades dont nous n'aurions jamais, jadis, sous l'influence des idées médicales régnantes, pensé à prévoir même la possibilité d'un traitement — surtout moral! Cela seul nous permet de dire, à nous praticien, qui avons eu la patience, malgré les critiques toujours passionnées et souvent ironiques, de contrôler par nous-même ses enseignements sur les malades, que si *Freud* est un esprit faux, c'est tout de même aussi un grand médecin et un bienfaiteur de l'humanité.

Nous conclurons de ce qui précède que l'opinion française actuelle sur *Freud* est encore incertaine. Elle ne le connaît pas suffisamment, car la plupart de ceux qui en parlent n'ont jamais appliqué sérieusement sa méthode, faute de loisirs ou de patience. Elle ne lui sera jamais entièrement favorable, car, quoi qu'il en pense — et malgré ses études chez Charcot — le Maître de Vienne est resté, dans son œuvre, assez loin de l'esprit français. Et sous sa forme outrancière et naïve qui confond faits et Théorie, Doctrine et Méthode, la Psychanalyse ne séduira jamais que ceux qui auront le courage et la probité scientifique de l'expérimenter *par eux-mêmes* et de l'adapter à l'esprit de notre race.

En tout cas, la chose la plus certaine qu'on puisse conclure aujourd'hui du genre d'accueil très réservé qui se dessine chez nous de cette doctrine, c'est que les idées de *Freud* y agitent considérablement les esprits: Il n'y a pas de meilleure preuve qu'il s'agit

d'une psychologie profondément humaine. Et une telle Psychologie aura sans nul doute une formidable répercussion sur la pensée contemporaine.

Dr HESNARD.

ANDRÉ BRETON (Les Pas Perdus) :

« Aux jeunes gens et aux esprits romanesques qui, parce que la mode est cet hiver à la psycho-analyse, ont besoin de se figurer une des agences les plus prospères du rastaquouérisme moderne, le cabinet du Professeur Freud avec des appareils à transformer les lapins en chapeaux et le déterminisme bleu pour tout buvard, je ne suis pas fâché d'apprendre que le plus grand psychologue de ce temps habite une maison de médiocre apparence dans un quartier perdu de Vienne... »

OPINION D'UN PROFANE SUR FREUD.

Je crois bien que les thèses de Freud peuvent se résumer d'une façon aussi générale et aussi simple que possible dans ces quelques propositions :

1. La vie sexuelle est éveillée dès la naissance. Le plaisir que l'enfant éprouve à têter est sexuel. Le petit garçon est obscurément amoureux de sa mère, obscurément jaloux de son père, et c'est l'inverse qui se produit pour la petite fille. *Ce complexe d'Œdipe* n'empêche pas d'ailleurs les enfants des deux sexes d'être plus ou moins homosexuels, sadiques, masochistes, coprophiles et, d'un mot, pervers-polymorphes ;

2. A l'âge dit « de raison », l'éducation et les influences morales et sociales aidant, l'enfant refoule ses désirs incestueux ou pervers, qui subsistent, *oubliés*, dans l'inconscient ;

3. Si la vie sexuelle ne se développe pas normalement et subit un retard ou un arrêt par rapport à l'évolution intellectuelle et morale de l'individu, si, en d'autres termes, la sexualité de l'adulte est restée infantile, ou l'individu est un inverti, ou les désirs de la première enfance, chassés de la conscience, mais toujours vivaces dans l'inconscient, se manifestent par des névroses et des psychoses ;

4. Chez les individus normaux, les désirs de même nature ou de nature analogue ne se révèlent guère que dans les *actes manqués* (lapsus, erreurs, maladresses,

oublis) et, sous un déguisement symbolique, dans les rêves;

5. Il y a une autre issue normale des mêmes désirs: ce sont les rêveries ou *rêves éveillés*. Chez les artistes désirs et rêves éveillés dépassent la commune mesure, l'artiste possédant, au surplus, le « pouvoir mystérieux » d'objectiver ses rêves éveillés et de les « embellir de façon à dissimuler complètement leur origine suspecte ».

Ces thèses sont loin d'être chez Freud rigoureusement prouvées et, en lisant les œuvres du maître de Vienne, il est difficile de ne pas songer souvent à la distinction que faisait Pascal entre « ce qui est véritablement solide et qui remplit et satisfait pleinement l'esprit », et les « choses » que « nous appelons, suivant leur mérite, tantôt *vision*, tantôt *caprice*, parfois *fantaisie*, quelquefois *idées*, et tout au plus *belle pensée* ». En second lieu, je ne vois rien chez Freud qui corresponde à ce qu'on appelle une *loi*, une loi scientifique, et je soupçonne qu'il doit y avoir dans son esprit bien des préjugés « métaphysiques » sur les *causes*. Enfin, trop souvent, son raisonnement est sophistique, et son langage — obscur et équivoque — est celui que Le Dantec appelait « le langage des *forces* et des *vertus* ». Ce langage consiste essentiellement à créer des *substantifs*, lesquels sont définis: 1° de telle sorte qu'ils semblent désigner, comme le veut l'étymologie, des substances; 2° de manière assez vague pour qu'il soit possible, au cours du développement d'une théorie, de doter ces substances de toutes les qualités

ou attributs requis par les démonstrations. La *libido*, la *censure*, le *refoulement*, les *complexes* de Freud sont des créations de ce genre. Ces inventions verbales, qu'elles se rencontrent chez Freud ou chez Bergson, peuvent faire la joie « d'une génération qui ne savait plus comment s'y prendre pour penser ». En ce qui me concerne, je suis gêné que leurs inventeurs puissent en disposer, ainsi que le disait encore Pascal, « comme de leur ouvrage ».

Le grand, l'immense mérite de Freud, qu'une logique et un langage fautifs ne doivent pas nous faire oublier, est dans la masse, l'intérêt et l'importance des faits psychologiques qu'il a mis au jour ou, tout au moins, en valeur.

M. Edouard Claparède a donné une liste de ces faits dans un article de la *Revue de Genève*. Je ne reproduirai pas cette liste. Je me bornerai aux réflexions que voici.

Dans son livre colossal, *Les Frères Karamazov*, Dostoïevski a écrit : « Les hommes cruels, aux passions sauvages, aiment parfois beaucoup les enfants. Jusqu'à sept ans, les enfants diffèrent énormément de l'homme ; c'est comme un autre être, une autre nature ». De son côté, Stendhal, cet esprit libre qui aimait les mathématiques parce que l'hypocrisie n'y est pas possible, qui cherchait à ne mentir ni aux autres, ni — ce qui est un peu plus difficile — à soi-même, qui s'examinait avec « une curiosité française un peu cynique », qui est l'une des intelligences les plus éton-

namment claires que je connaisse, Stendhal a eu le courage de déclarer dans son lucide et cruel *Henri Brulard*: « Ma mère, madame Henriette Gagnon, était une femme charmante et j'étais amoureux de ma mère », ou encore: « Jamais peut-être le hasard n'a rassemblé deux êtres plus foncièrement antipathiques que mon père et moi ». Enfin, commentant la parole de Dostoïevski que je citais tout à l'heure, Jacques Copeau, dès 1909, publiait ces lignes profondes: « Quelles que soient la force de l'amour, la patience et l'intensité de l'observation, la sympathie parfois désespérée avec quoi nous nous penchons sur nos enfants, nous restons, pour ainsi dire, exclus de ce monde à part, ce monde obscur et fantastique où fermente leur sensualité, où se forment, sous des lois inconnues, leurs pensées, leurs désirs et leurs résolutions. Oui, ils vivent *dans un autre monde*... Et nous avons presque toujours, pressés de nous adapter à d'autres conditions d'existence, *oublié* ce qui se passe dans ce monde-là ».

En scrutant la vie amoureuse et érotique des enfants, en ne craignant pas de fixer sur elle son attention, Freud nous a donné la possibilité de doter d'un riche contenu le « monde à part » signalé par Copeau, et de saisir toute l'importance et toute la signification des déclarations de Stendhal et Dostoïevski.

Stendhal et Dostoïevski: les deux maîtres de Nietzsche, et, comme eux, l'âpre et ardent penseur de Sils-Maria trouve aujourd'hui un commentateur et un puissant auxiliaire chez le psychanalyste viennois. Freud

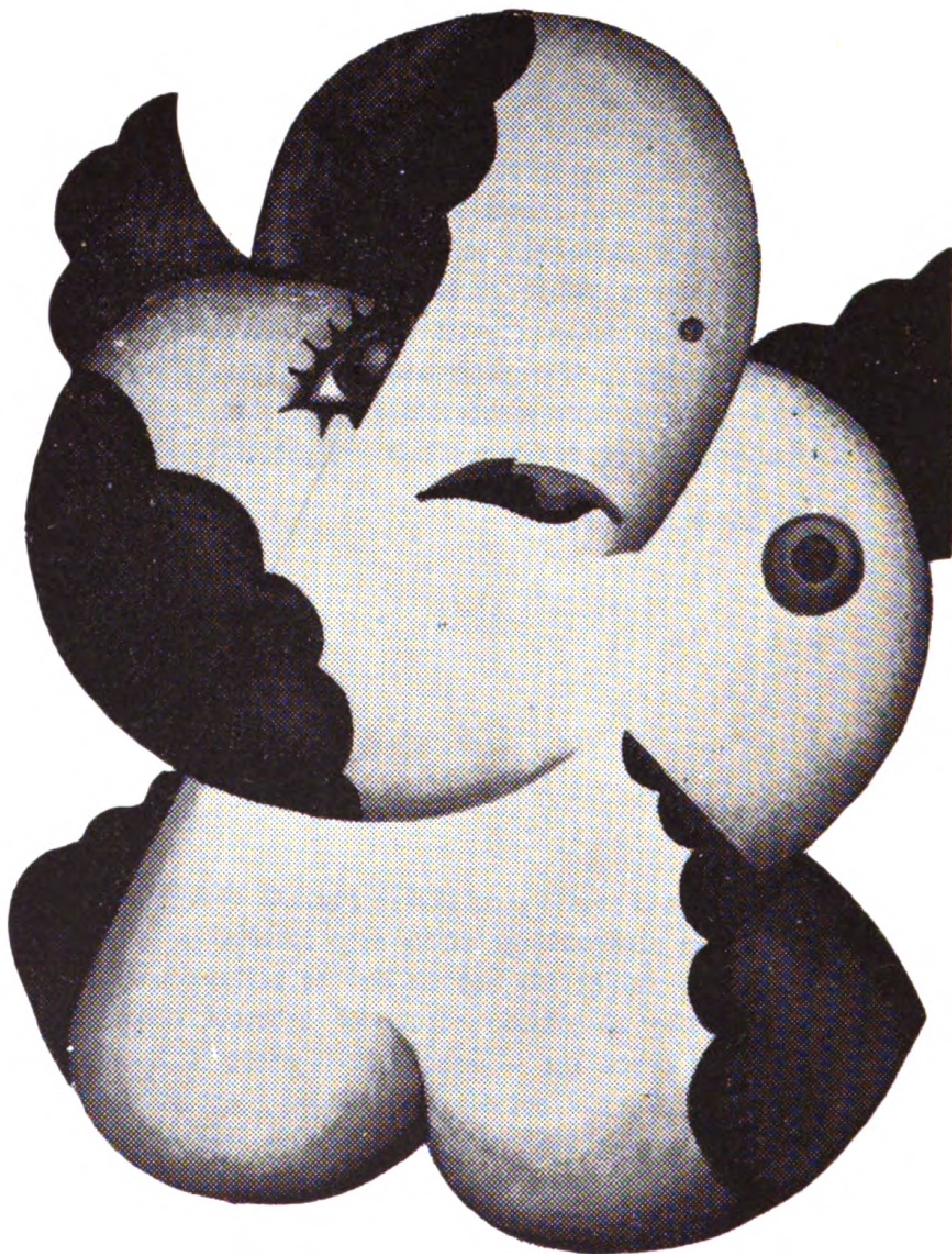
a signalé l'importance artistique des rêves éveillés. Or, Nietzsche avait déjà parlé de ces rêves éveillés, et disait à peu près : « De quoi disposent les êtres pour se libérer de la souffrance ? De la représentation. Ils tâchent de charmer leur émotivité par des images rayonnantes ». Enfin Freud a établi la vertu purgative et curative de l'idée claire et distincte, alors que Nietzsche, dans une profonde intuition, concevait « la pensée claire comme une mystérieuse radiothérapie qui, en pénétrant les chairs endolories, les guérit ».

Freud est sans doute discutable comme logicien et comme philosophe, mais comme psychologue ?

CAMILLE VETTARD

JEAN PAULHAN (Le Pont traversé) :

« L'on admet que nous apercevons clairement les choses réelles et les rêvées de façon confuse. Cette opinion tient à la seule confiance d'avoir les premières à notre disposition — en sorte qu'il est aisé, aussitôt qu'il nous plait, de les faire nettes. Mais qui néglige cet aspect pratique, les objets vrais le surprennent par leur confusion. »



Composition de Pierre Flouquet.

SUR LA PSYCHANALYSE.

Que penser de la psychanalyse? Le moment n'est pas venu de porter sur elle un jugement définitif. A quoi servent ces jugements hâtifs, dont on peut assurer qu'ils seront passibles de révision? Que l'on songe à la théorie de l'évolution, aux emballements comme aux résistances qu'elle a suscités il y a soixante ans, et à l'idée plus juste que nous pouvons nous en faire aujourd'hui, grâce aux progrès des travaux relatifs à l'hérédité. Que l'on songe encore au problème des localisations cérébrales, dont l'aspect a tant changé depuis quelques années... Tout nous incite à être prudents quant aux pronostics relatifs à la valeur d'une théorie scientifique.

Il ne faut pas oublier que la psychanalyse n'est pas un mystère sorti tout fait de l'imagination de quelque philosophe. C'est l'observation de l'esprit humain, normal ou morbide, qui a conduit Freud, ainsi que ses disciples, au système qu'ils nous proposent aujourd'hui. Cette observation, poursuivie avec une patience, avec une persévérance autrement plus grandes que celles dont psychologues ou cliniciens avaient coutume d'user jusque-là, a mis Freud en face de toute une série de faits nouveaux, ou tout au moins qui n'avaient jamais été considérés avec attention: ainsi la répugnance de la conscience pour les représentations pénibles, et leur persistance dynamique dans le subconscient; le rapport entre les rêves et certains désirs de l'individu; la possibilité de reconnaître dans des rêves paraissant abracadabrants des préoccupations du sujet

notablement déguisées; la différence entre la pensée du rêve et la pensée logique, et l'analogie entre cette pensée « autistique » et celle qui a présidé à la formation des mythes d'une part, de divers délires de l'autre; la sublimation; l'importance du rôle de la sexualité, etc.

Or la psychologie courante n'offrait à Freud aucun moyen d'interpréter et d'expliquer tous ces phénomènes, qu'il était même impossible, le plus souvent, de faire rentrer dans ses cadres. Le médecin viennois a donc été obligé de bâtir un certain nombre de notions nouvelles qui lui permissent de coordonner le résultat de ses observations, et c'est ainsi qu'a pris naissance une discipline autonome, hors cadre de la psychologie officielle, si l'on peut dire, la psychanalyse. Cette psychanalyse, on peut la critiquer dans le détail — on peut notamment discuter la théorie de la libido sous sa forme classique — mais on ne saurait lui refuser le mérite d'avoir stimulé et orienté les recherches dans une foule de domaines de l'activité mentale, et de s'être montrée d'une étonnante fécondité.

Il serait donc injuste de reprocher à Freud de ne pas s'être efforcé de mettre ses nouveaux concepts et ses hypothèses en harmonie avec les concepts et les théories de la physiologie et de la psychologie. A supposer que cela fût possible dès maintenant, il avait mieux à faire: doué d'un sens véritablement génial de l'analyse psychologique, il a pensé, avec raison, qu'il devait donner tout son temps à l'observation, en laissant à d'autres le soin de préciser et d'épurer les notions auxquelles il avait eu recours.

Ostwald subdivise, on le sait, les savants en deux groupes, les « romantiques » qui sont les découvreurs, caractérisés par une production prompte et abondante d'idées, passant continuellement d'un problème à un autre et allant toujours de l'avant, et les « classiques », dont l'aptitude consiste surtout à produire des œuvres de longue haleine et logiquement enchaînées. Freud appartient assurément au type romantique, et c'est à d'autres qu'incombera la tâche de reprendre ses théories pour les rattacher à ce que nous enseignent les sciences biologiques et psychologiques, pour former un vaste système dont la perfection logique soit inattaquable.

Dr ED. CLAPARÈDE
Professeur de Psychologie
à la Faculté des Sciences de Genève.

ANDRÉ GIDE (Incidences) :

« Je songe qu'en psychologie il n'y a pas de sentiments simples et que bien des découvertes dans le cœur de l'homme restent à faire. »

OBSERVATIONS SUR LA PSYCHANALYSE.

Peut-être paraîtra-t-il bien hardi qu'un écrivain qui n'est pas un neurologue s'aventure dans le labyrinthe de la psychanalyse ; mais les médecins eux-mêmes sont si divisés sur cette question que cela me donne la témérité de glisser mon humble avis entre leurs contradictions. C'est d'ailleurs un des plus considérables mérites de l'œuvre de Siegmund Freud que de ne pas être limitée à un problème médical et d'avoir une portée universelle.

On sait cependant combien ses théories ont été accueillies tardivement en France et quelle hostilité elles ont encore à vaincre, non seulement de la part des savants, mais encore de certains écrivains, qui y discernent une sorte d'atteinte à la conception classique de la personnalité humaine. On a voulu voir dans cette attitude des Français une manière de mauvaise humeur chauvine, et je ne dirai pas qu'il n'y ait rien eu de cela; mais il faut aussi distinguer bien autre chose.

Je ne crois pas, en effet, que l'on ait insisté autant que cela le mérite sur les différences que présentent au point de vue de l'inconscient les divers groupes de races. Il me paraît évident que chez les races latines, — les Français en particulier, — les manifestations inconscientes sont infiniment plus faibles et dans un certain sens, plus rares que dans les groupes germaniques, anglo-saxons, slaves et scandinaves. D'où supériorité des Français, dans tout ce qui touche à la

logique, à l'observation, à l'art, à la satire, à la philosophie déductive; infériorité aussitôt qu'il s'agit de poésie, de musique, de psychologie à trois dimensions. Cela est très sensible dans notre littérature, où l'on appelle communément clarté le fait que tout soit rapidement explicable; il me suffira, par contre, de nommer Shakespeare, William Blake, Hoffmann, Novalis, Jean-Paul, Edgard Poe, Hebbel, Hawthorne, Dostoïewski, Coleridge, Ibsen (1), Tchékov, Strindberg, Wedekind, Knut Hamson, etc., pour voir l'importance du rôle joué par l'inconscient dans les littératures étrangêres.

Cela expliquerait la résistance française à l'égard des œuvres nordiques et aussi le dédain dans lequel la plupart des critiques étrangers tiennent d'une façon plus ou moins avouée, depuis une vingtaine d'années, nos façons d'écrire et de sentir.

Peut-être une particularité ethnique encore méconnue est-elle la cause de ces différences psychologiques; peut-être l'habitude de l'analyse et la sûreté de l'intelligence, que nous possédions déjà au XVI° siècle, ont-elles, par une exploration trop continue, tari les possibilités du mystère mental; peut-être aussi les races exagérément éloquentes, par un usage inconsidéré de la parole, empêchent-elles que se forment, dans les

(1) Il y aurait une étude bien intéressante à écrire sur l'importance de l'inconscient dans Ibsen; sans lui, son théâtre est presque incompréhensible, qu'il s'agisse du rôle de Rébecca West, (« Rosmersholm »), des rapports de Solness et de sa femme, de la « Dame de la Mer », ou de « Quand nous nous réveillerons d'entre les morts ».

profondeurs de la pensée, ces réserves de vitalité sous-jacente qui développent, derrière la personnalité apparente, une seconde personnalité plus formidable. En général, un Français se ressemble davantage à lui-même que ne se ressemblent un Anglais, un Russe, un Scandinave, ou un Allemand; de là, peut-être aussi une certaine infériorité, quoique l'on pense, du roman français, par unilatéralité des personnages.

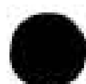
Notre raison, notre bon sens, notre manque de surprises sont odieux à beaucoup d'esprits européens, alors que pour la plupart des nôtres, l'intolérable, c'est justement cette sourde poussée de phénomènes incontrôlés, envahissant la vie consciente. Il y aurait à faire une grande division des nations européennes d'après le coefficient de leurs manifestations inconscientes.

Si les médecins français ont refusé si longtemps d'adhérer aux idées de Freud, c'est que, à la lettre, ils n'ont pas pu toujours les vérifier. Il y a peu de refoulés en France, où la tolérance générale laisse aux êtres une relative liberté d'action et crée rarement autour des manifestations sexuelles cette atmosphère d'angoisse et de contrainte, qui est si sensible dans les cas étudiés par Freud ou par Havelock Ellis (1). Et comme nous vivons sur l'idée puérile de l'homme classique, toujours identique à soi-même, nous ne pensons pas que des phénomènes fréquents à Vienne, à Zurich ou à Londres, peuvent être rares

(1) Le protestantisme favoriserait aussi les manifestations inconscientes : beaucoup de cas relevés par Havelock Ellis, Brill, etc., seraient presque impossibles en France; la confession catholique intervient ici comme soupape.

à Paris, sans cesser pour cela d'exister. (J'estime d'ailleurs que si on étudiait les malades, selon la méthode psychanalytique, dans certains coins de notre province, on verrait à ce point de vue des choses que l'on rencontre difficilement à Paris.)

Par cette même raison, le pansexualisme de Freud paraît exagéré à la plupart des Français; sans doute, parce qu'ils ont toujours trop aimé le plaisir pour éprouver cette dérivation profonde de l'individu sous la poussée des instincts génésiques qui caractérise les malades étudiés par les neurologues étrangers. (Il y aurait lieu évidemment de citer ici de nombreux exemples, mais je hasarde seulement quelques hypothèses, destinées à expliquer certains points dont j'ai vu frappés beaucoup de médecins étrangers.)



De toutes les théories de Freud, la plus arbitraire me paraît celle des rêves, malgré toutes les réserves fort prudentes qu'il applique lui-même à sa codification. Il ne saurait y avoir doute, me semble-t-il, sur le symbolisme des songes, mais ce que je ne puis croire, c'est que ce symbolisme ait une clef presque unique et que les objets aient un sens à ce point universel. Chacun de nous a certainement une échelle de symboles personnels et les interprétations que l'on fait à l'aide d'une explication en série me paraissent dépendre plus de l'ingéniosité du psychanalyste qu'obéir à la vérité.

Je remarque aussi que dans la plupart de ces ana-

lyses on ne fait aucune distinction entre les rêves : or, j'ai remarqué, pour ma part, deux types de rêves à peu près sans rapport entre eux :

1° ceux qui se produisent au moment du réveil normal ou dans un sommeil coupé d'insomnies : rêves très près de la réalité, de sens assez explicable et qui sont ceux dont parlent les livres de psychanalyse ;

2° ceux que l'on fait dans le sommeil le plus profond et que l'on entrevoit par hasard, si l'on en est brusquement arraché par une cause extérieure. On aperçoit alors, dans la confusion de sa mémoire, une série d'images et d'émotions mêlées, très différentes de nos perceptions diurnes et d'une couleur générale si dissemblable de notre vie active ou sentimentale que nous les comprenons à peine, que le sens de leurs représentations est à peu près indiscernable pour notre esprit. Ces visions se rapprocheraient davantage des cauchemars de la fièvre. Qu'on me permette de citer en exemple un de ces derniers : je rêvais, au début d'une maladie, que j'étais enfermé dans une chambre ; les murs de cette chambre étaient faits de taches multicolores, comme celles qui se forment sur l'aile des papillons et suivaient un mouvement de dilatation et de contraction alternatives, pareil à celui que le mouvement de la mer donne à un reflet de soleil ; et ces taches étaient des couples de danseurs. Notez qu'il ne s'agit pas ici d'images de danseurs, figurés par des taches et juxtaposés sur un mur ; dans mon rêve, le mur, les taches et les danseurs vivants ne formaient qu'une *seule matière élastique*, les trois éléments

s'étant télescopés par une loi que mon esprit ne pouvait ni comprendre, ni accepter. Et j'éprouvais une fatigue cérébrale intense et une vraie terreur à la vue de ce phénomène. Les rêves du sommeil profond m'ont toujours paru posséder, avec ou sans angoisse, ce caractère de totale inadaptation à notre intelligence, contrairement aux rêves du sommeil léger où l'on retrouve dans un autre ordre les émotions et actes de la vie quotidienne (1).

Ce que je reproche à la théorie générale de Freud sur les rêves, c'est son caractère omnibus. Chacun de nous a sa méthode de rêver strictement personnelle, une façon de transfigurer la vie qui ne ressemble à aucune autre, et par conséquent, un symbolisme autonome. Peut-être, cependant, pourrait-on admettre que des maladies du même type créent chez des gens de même race des déformations d'images à peu près mécaniques. Je crois aussi qu'il y aurait intérêt à faire un travail sur les rêves des hommes d'imagination : écrivains, musiciens, peintres. On verrait les rapports et les différences de leurs songes avec ceux des névrosés ou des hommes normaux, mais dépourvus d'imagination

Je n'ai fait des réserves sur certains points de la doctrine freudienne que pour en admirer plus passionnément certains autres ; je ne peux dire combien sa théorie de la sublimation et celle du transfert ou de

(1) Le rêve est la réalisation déguisée d'un vœu réfréné ou refoulé », dit Freud. Mais peut-être toute notre vie morale ne comporte-t-elle pas autre chose qu'une série de vœux avoués ou déguisés.

l'évasion dans la névrose ont éclairé pour moi la vie. Bien des points demeurés longtemps obscurs à mes yeux se sont soudain illuminés, et j'ai compris la loi secrète d'un grand nombre de phénomènes qui me demeuraient mal explicables. La vie humaine, tout entière, m'a paru un gigantesque effort de sublimation; c'est là sans doute ce qu'un personnage d'Ibsen appelait le mensonge vital et qui prend maintenant tout son sens. Par la sublimation, l'esprit de Freud rejoint naturellement la création des mythes, et nous touchons enfin, avec respect, à la naissance de ces immenses symboles humains, qu'il était vraiment trop simple de n'expliquer que par des allégories astronomiques ou des métamorphoses linguistiques. Peu de systèmes contiennent, autant que le sien, de poésie cosmique, en faisant collaborer la création entière, et les dieux eux-mêmes, à l'élaboration de notre moi.

Je sais que, pour beaucoup de gens, le noyau érotique de cette poésie a quelque chose de pénible; mais enrobé d'une part dans l'inconscient et de l'autre dans la sublimation, ce noyau érotique perd beaucoup de son caractère obscène et devient le rythme même de la vie. D'ailleurs, certains des disciples de Freud ont élargi et assoupli cette notion primordiale du pansexualisme, qu'il a développé au début avec un excès de rigueur et de brutalité.

Les âmes sensibles s'effraient des révélations touchant les tendances érotiques des enfants, mais il n'est personne de sincère qui ne soit étonné des manifestations sexuelles dont il témoignait dans son enfance.

L'ignorance n'est pas l'innocence; et le fait de ne pas savoir la portée réelle de certains gestes et de certaines pensées n'infirme pas qu'ils aient lieu. L'enfant n'est pas plus souillé (comme l'on dit) parce qu'on précise ses tendances érotiques inconscientes qu'un oiseau ne saurait être taxé de cruauté parce qu'il se nourrit d'insectes.

Il y aura certainement dans l'œuvre de Freud un déchet considérable; de nombreuses corrections y seront apportées par la suite, mais il n'en est pas moins vrai qu'elle forme aujourd'hui un monument psychologique de la plus grande valeur. On peut critiquer sa théorie des névroses; encore faut-il dire que c'est quelque chose de considérable que d'avoir tenté une explication psychologique des névroses et de ne pas s'en être tenu, comme tant d'autres, à une simple description de phénomènes extérieurs, différenciés par des noms divers. Le refoulement est également une des théories les plus riches en conséquences de toute sorte, une de ces idées dont on ne peut plus se passer, quand il s'agit d'expliquer les phénomènes de la vie. Mais il y a peu de ces points de vue qui ne forment un magnifique tremplin pour l'esprit; la psychologie de Freud intéresse, non seulement les médecins et les philosophes, mais tous les écrivains. Non pas évidemment pour écrire des romans d'après ses théories et en montrer le bien-fondé, mais afin de s'en servir quand on étudie le mécanisme de l'âme humaine et que l'on en voit jouer des rouages nouveaux ou peu connus.

La grandeur de l'interprétation freudienne vient de ce qu'elle nous montre l'esprit humain se jouant à lui-même une vaste comédie; la lutte essentielle qui s'accomplit entre un moi primitif, lourd d'hérédités anciennes et d'acquisitions de toutes sortes et un moi plus ou moins social, relativement conventionnel et qui réagit contre les sourdes menées de son guide impérieux. Ici, je trouve cependant la définition que Freud donne de l'inconscient trop simple et trop aisément ramenée aux instincts les plus élémentaires; entre les premiers hommes et nous, il y a eu trop de générations diversement orientées pour que notre inconscient ne soit pas chargé aussi de sentiments moins instinctifs, moins facilement réductibles par deux ou trois dénominateurs, (l'instinct religieux, pour ne citer que celui-là).

Toutes les grandes œuvres de l'humanité semblent donner raison aux idées générales de Freud, sauf, bien entendu, celles qui, comme les tragédies de Corneille, n'étudient que des conflits presque conventionnels, — et encore pourrait-on expliquer par le freudisme le *Cid* ou *Horace*!

Je le répète: aucune psychologie plus substantielle n'a été offerte depuis bien longtemps aux esprits réfléchis; il est aujourd'hui aussi impossible de se passer complètement des découvertes de Siegmund Freud que de celles de Marcel Proust. Certaines de ses acquisitions sont faites pour longtemps, sinon pour toujours. Et quoi qu'en puissent penser les esprits chagrins, en France ou ailleurs, il faut reconnaître en

Freud un des génies les plus féconds de notre temps, une de ces vastes intelligences lumineuses que Baudelaire appelait des *Phares* et qui ouvrent soudain dans la vie de l'esprit des perspectives imprévues, qui en renouvellent les horizons.

EDMOND JALOUX.

PAUL BOURGET :

« ... Cet homme s'était donc paisiblement couché le soir auprès de sa femme. Au milieu de la nuit, il se réveille. Il pousse un cri qui fait sursauter cette femme. « Il y a quelqu'un d'autre dans le lit », hurle-t-il, « je tiens son bras. Allume. Allume. » Elle allume la bougie, et elle le voit qui tenait d'une main crispée par l'épouvante, un bras en effet — son bras à lui, qu'il ne sentait plus comme sien !... Ce bras bougeait. Les doigts remuaient. C'était pour lui le bras et les doigts d'un autre...

— » Hé ! qu'est-ce qui n'est pas énigme dans l'être humain ?... »

LA MÉTHODE PSYCHANALYTIQUE.

La doctrine psychanalytique a fait l'objet de commentaires en général défavorables en France, de la part de personnes qui ne la jugent qu'à travers les traductions de quelques livres de Freud, et d'ouvrages de vulgarisation et de critique judicieuse, au premier rang desquels il faut placer le livre de Régis et Hesnard. Ce sont surtout les psychologues et les littérateurs qui se sont attachés à discuter l'œuvre de Freud et de ses disciples, fidèles ou schismatiques, et qui, sortant du cadre médical primitif, se sont plu à critiquer l'extension de la doctrine, notamment de la théorie du symbolisme pansexualiste, à toutes les manifestations de l'activité intellectuelle. A ces gloses, nous eussions préféré de bonnes recherches personnelles, sans parti pris, imprégnées de l'esprit d'observation scientifique. Que dire de même des discussions stériles que nous avons vues surgir dans certaines sociétés médicales. La psychanalyse y a été fort malmenée par des personnes qui n'avaient jamais eu recours à cette méthode d'investigation, qui n'avaient, en aucune occasion, été à même d'en suivre les résultats, ni tenté de la modifier, de l'adapter aux conditons des malades de notre race. Que penserions-nous d'un médecin qui, *à priori*, sur la relation des premiers résultats thérapeutiques publiés, aurait rejeté le traitement de la syphilis par l'arsenobenzol, ou le bismuth, sans l'essayer prudemment?

Pourquoi ne raisonnerions-nous pas de même lorsqu'il s'agit d'une « médication psychologique », comme dit P. Janet. Voilà pourquoi je me suis intéressé aux travaux de Psychanalyse qui ont été entrepris par MM. les docteurs Laforgue et Allendy à la Clinique des maladies mentales. Je me suis trouvé en face de cas dans lesquels le traitement rationnel par les méthodes psychothérapiques usuelles, aidées des agents pharmacodynamiques, ne me donnaient pas de résultats; il s'agissait d'obsessions,de phobies irréductibles, de névroses d'angoisse et d'agitations anxieuses, de troubles psychopathiques complexes en rapport avec des modifications profondes de la sexualité (frigidité, homosexualité). Incapable de secourir les malades dont les situations étaient des plus pénibles et parfois acculés aux pires résolutions, j'ai tenté de les soumettre à une cure psychanalytique. J'en ai contrôlé les heureux effets dans quelques cas (je ne dis pas dans tous). Cela m'a suffi pour m'incliner à penser que plutôt que de discourir sur le fond de la doctrine, il était préférable de recourir à la méthode quand je pensais être utile à mes malades, sans risquer de leur nuire.

Eh, mon ami, tire moi de danger,
Tu feras après ta harangue,

s'écriait le personnage de La Fontaine.

Est-ce à dire que nous généraliserons l'emploi de la méthode psychanalytique? Nullement, et c'est là que je m'écarterai des tendances des psychanalystes. Je pense que la méthode d'analyse, avec ou sans interprétation des rêves, ne trouve son emploi, dans la

forme orthodoxe freudienne, que dans un nombre de cas très limité. Bien souvent, chez nos malades *latins*, l'analyse psychologique simple, mise en œuvre par un médecin perspicace, jouissant auprès du sujet du prestige que comporte sa personnalité, obtiendra des résultats satisfaisants, soit après quelques travaux d'approche, soit par une attaque brusquée — chaque cas réclame la mise en œuvre d'une tactique différente. Et par la suite le médecin consolidera sa cure psychothérapique par les encouragements et le réconfort qu'il apportera au malade, sans opérer le dangereux « transfert » freudien. Mais il convient aussi de reconnaître que cette méthode psychothérapique peut être inefficace chez certains malades et qu'il faut renoncer à la « médication » que nous venons d'indiquer, faite de nuances, d'allusions à mots couverts, de révélations discrètes, appuyée par des indications précises, fermes, autant que bienfaisantes et encourageantes, relatives à la conduite et au genre de vie. Il peut être indiqué de recourir alors à cette extirpation pénible et nécessaire des complexes, en faisant tomber peu à peu les résistances. On a critiqué vivement cette thérapeutique qu'on a accusée de remuer une fange qu'il eût fallu laisser reposer, d'évoquer des images avec une crudité répugnante. On ne peut nier qu'il faille en arriver parfois à ces extrémités, mais le médecin ne se trouve-t-il pas souvent dans des conditions où il doit vaincre bien des répugnances? Qu'il cherche la solution d'un problème scientifique dans l'examen minutieux des viscères sur la table d'autopsie, ou qu'il fasse œuvre chi-

rurgicale pour débarrasser l'organisme d'une néoformation envahissante, le spectacle n'est guère plus beau. Il y a des moments pénibles dans l'accomplissement du devoir médical et je vois des analogies dans ces divers moments de l'œuvre du médecin, qu'il s'agisse de l'anatomiste, du chirurgien ou du psychanalyste. Mais je demande alors que cette pratique psychanalytique, si choquante par certains côtés, reste strictement dans le domaine médical et j'écarte résolument de ces investigations toute personne qui n'est pas imprégnée de la notion de responsabilité dont est pénétré le médecin digne de ce nom et qui rend si élevée, si respectable sa tâche, quelle qu'elle soit.

Enfin, je ne dois pas celer qu'à mon avis cette méthode psychanalytique, quelque peu brutale, expose à des dangers en aggravant l'anxiété, les idées obsédantes, les scrupules, si elle n'est pas conduite à bonne fin par un technicien habile, perspicace, doué de toutes les qualités d'autorité, de tact et de conscience, qu'on doit réclamer d'un confesseur. Celui-ci devra réussir à faire accepter par un esprit bouleversé, les sacrifices les plus durs en apportant au malade, en compensation, avec les paroles d'encouragement, une dérivation à ses préoccupations, en dirigeant son activité affective vers un autre but.

Il y a lieu de faire remarquer que,si dans bien des circonstances, l'exploration psychanalytique aura pour but de mettre en lumière les origines sexuelles de ces fameux complexes refoulés dans l'inconscient, elle ne doit pas se limiter à ce seul objectif. Je pense, à l'instar

d'Adler et de Steckel, qu'il ne faut pas laisser croire aux personnes non familiarisées avec la psychanalyse que le pansexualisme résume toute cette doctrine. Certes, la notion de la Libido trop étendue, et trop largement diffusée par Freud (et aussi mal interprétée) a provoqué une fâcheuse impression dans les esprits. Il convient, à mon avis, de dire bien haut, que si l'instinct sexuel est un des plus actifs de ceux qui sont à l'origine de beaucoup de nos sentiments et de nos actes, d'autres instincts, tel que celui de la conservation, et même certaines tendances sont susceptibles d'être l'origine des mêmes complexes et de subir le même refoulement. D'ailleurs, bien des rêves de Freud, rapportés et analysés par lui-même, mettent en relief non pas des phénomènes sexuels, mais simplement des sentiments et des tendances plus ou moins contrariés.

Il me semble donc que nous devons nous montrer éclectiques et accepter, au point de vue médical, certaines des notions non pas nouvelles, mais placées en lumière par les travaux de Freud, que nous devons par notre expérience personnelle, sans parti pris, chercher comment nous pouvons les adapter à l'étude pathogénique des psychoses et des psychonévroses, sur le terrain spécial que représente la mentalité française, et couronner cette étude par des applications thérapeutiques prudentes, mais seulement dans certains cas, soigneusement choisis. Ceci ne nous empêchera pas, comme je l'ai montré avec mes collaborateurs, de tenir compte de la constitution du sujet traité, d'étudier

les conditions biologiques qui ont favorisé l'apparition des troubles psychonévrosiques et par des actions pharmacodynamiques ou une thérapeutique endocrinienne, opportunes, d'apporter à la cure psychanalytique, des moyens adjuvents précieux.

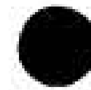
Dr HENRI CLAUDE.
Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.

DOSTOIEVSKY (Un adolescent) :

« Ah ! mon cher, aujourd'hui cette question des enfants est tout à fait terrible. Ces petits êtres voltigent devant vous comme des oiseaux merveilleux et vous regardent avec des yeux purs. Et souvent il vaudrait mieux qu'ils ne fussent pas nés ! »

SUR UNE GÉNÉRALISATION POSSIBLE DES THÈSES DE FREUD (1)

Je voudrais, dans ce qui va suivre, non pas analyser en détail la doctrine freudienne, mais au contraire, la supposant connue de mes lecteurs, faire apparaître, si l'on peut dire, ses virtualités. Je voudrais présenter les trois grandes découvertes psychologiques dont il me semble que nous sommes redevables à Freud et montrer quelle lumière prodigieuse elles peuvent infuser dans l'étude des faits intérieurs et en particulier des sentiments. Je voudrais surtout faire sentir combien elles sont extensibles, quelle forme plus souple et, si l'on peut dire, plus généreuse encore que celle que Freud leur a donnée, elles peuvent revêtir.



Dans l'exposé des faits que lui ont suggéré la première idée de sa théorie et qui sont, comme on sait, l'ensemble des manifestations de l'hystérie, Freud insiste avec une force particulière sur la complète ignorance où se trouvaient ses patients des causes et des fins des actes qu'ils accomplissaient : « Pendant qu'elle exécutait l'action obsessionnelle, écrit-il, le « sens » en était inconnu à la malade aussi bien en ce qui concerne l'origine de l'action que son but. Des processus psychiques agissaient donc en elle, processus dont l'action obsessionnelle était le produit. Elle percevait bien ce produit par son organisation psychique normale, mais aucune de ses conditions psychiques n'était parvenue à sa connaissance consciente... C'est à des situations de ce genre que nous pensons quand nous

(1) Texte inédit de la conférence prononcée au Théâtre du Vieux-Colombier, le 10 janvier 1923.

parlons de *processus psychiques inconscients* » (1). Et Freud conclut : « Dans ces symptômes de la névrose obsessionnelle, dans ces représentations et impulsions qui surgissent on ne sait d'où, qui se montrent si réfractaires à toutes les influences de la vie normale et qui apparaissent au malade lui-même *comme des hôtes tout-puissants venant d'un monde étranger, comme des immortels venant se mêler au tumulte de la vie des mortels*, comment ne pas reconnaître l'indice d'une région psychique particulière, isolée de tout le reste, de toutes les autres activités et manifestations de la vie intérieure? Ces symptômes, représentations et impulsions, nous amènent infailliblement à la conviction de l'existence de l'inconscient psychique » (2).

Il ne semble pas, au premier abord, qu'il y ait, dans ces passages, une nouveauté bien extraordinaire et l'on pourra trouver paradoxal que nous y voulions apercevoir une des sublimités de la théorie freudienne. L'inconscient n'est pas une découverte de Freud. On citera tout de suite des noms qui semblent réduire aux plus minces proportions son originalité sur ce point : celui de Leibniz déjà, ceux de Schopenhauer, de Hartmann, de Bergson, de bien d'autres.

Pourtant, je réponds :

1° qu'il y a une différence considérable entre une conception métaphysique et une conception psychologique de l'inconscient, qu'admettre l'inconscient comme un principe, comme une force, comme une entité, c'est tout autre chose que de l'admettre comme un ensemble de faits, comme un groupe de phénomènes ;

2° qu'en réalité beaucoup de psychologues contemporains refusent encore d'admettre un inconscient psychologique ;

(1) Introduction à la Psychanalyse. Troisième partie, chap. XVIII, p. 228 de la traduction française. (Payot, édit.).

(2) Idem, p. 239.

3° enfin qu'en admettant que l'inconscient psychologique soit reconnu de tout le monde en tant que royaume, en tant que domaine, Freud est le premier à le concevoir :

A. comme un domaine, ou un royaume déterminé, qui a une géographie arrêtée, ou, sans métaphore : qui contient des tendances, des velléités extrêmement précises, dirigées vers des buts particuliers,

B. comme un domaine, ou un royaume qui peut être exploité, en partant du conscient, et même qui doit l'être si l'on veut comprendre le conscient.

Ici, je retrouve confiance pour affirmer que la nouveauté me paraît entière, et d'une importance formidable. Il faut songer que jusqu'ici on a conçu le conscient comme une chambre close, où les objets, en nombre défini, étaient comme inscrits sur un inventaire et ne soutenaient de rapports qu'entre eux, et que, pour tel incident de notre vie psychique, si on voulait l'expliquer, on ne pouvait aller chercher qu'un fait dont nous nous fussions précédemment aperçus. Il faut songer que toute la psychologie se limitait à une explication logique de nos déterminations. Il faut songer au pauvre matériel causal dont elle disposait et imaginer ce qu'elle peut devenir au moment où Freud lui ouvre l'immense réservoir des causes immergées.

Lui-même d'ailleurs a conscience de la révolution que cette seule proclamation de la réalité déterminée de l'inconscient peut produire dans l'histoire des idées et il ne se défend pas d'un mouvement d'orgueil : « C'est en attribuant une importance pareille à l'inconscient, dans la vie psychique, s'écrie-t-il, que nous avons dressé contre la psychanalyse les plus méchants esprits de la critique... » Et pourtant « un démenti sera infligé à la mégalomanie humaine par la recherche psychologique de nos jours qui se propose de montrer au *moi* qu'il n'est seulement pas maître dans sa propre maison, qu'il en est réduit à se contenter de renseignements rares et fragmentaires sur ce

qui se passe, en dehors de sa conscience, dans sa vie psychique. Les psychanalystes ne sont ni les premiers, ni les seuls qui aient lancé cet appel à la modestie et au recueillement, mais c'est à eux que semble échoir la mission de défendre cette manière de voir avec le plus d'ardeur et de produire à son appui des matériaux empruntés à l'expérience et accessibles à tous » (1).

Réfléchissons. Appuyons, si j'ose dire, contre nous ce principe de l'inconscient comme siège de tendances déterminées qui viennent modifier le conscient ; rapprochons-le de notre expérience. Autrement dit : *Songeons à tout ce que nous ne savons pas que nous voulons.*

Est-ce que notre vie n'est pas la recherche constante de biens, de plaisirs, de satisfactions non seulement que nous n'oserions pas avouer désirer, mais que nous ne savons même pas que nous désirons, que nous cherchons? Est-ce que ce n'est pas presque toujours *a posteriori* et au moment seulement où nous l'accomplissons que nous nous rendons compte du long travail psychique et de toute la chaîne de sentiments latents qui nous a conduits vers un acte?

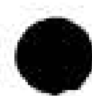
Et encore : à quel moment l'inspection directe de notre conscience nous renseigne-t-elle exactement sur tout ce que nous éprouvons et sur tout ce dont nous sommes capables? Est-ce que nous ne sommes pas dans une constante ignorance du degré, et même de l'existence de nos sentiments? Est-ce que, jusque dans la passion, il n'y a pas des moments où nous ne retrouvons absolument plus rien de cette passion, où elle nous paraît une pure construction de notre esprit? Et est-ce qu'elle n'existe pas, pourtant, d'une façon, si j'ose dire, infiniment précise, à ce même moment, cette passion, puisque le plus petit accident qui survient pour en encombrer la carrière, ou rendre son but plus lointain, peut provoquer instantanément un boule-

(1) Introduction à la Psychanalyse, même chapitre, p. 296 de la traduction française.

versement complet de tout notre être, qui se traduira jusque dans notre attitude physique et influera jusque sur la circulation de notre sang ?

Est-ce qu'en amour, par exemple, un amoureux sincère n'en est pas constamment réduit à recourir à des expériences et presque à des trucs pour ausculter son sentiment et savoir s'il existe encore ? Et cela dans le moment même où, si on venait lui annoncer qu'il doit renoncer à ses espoirs ou qu'il est trompé, il se découvrirait peut-être tout près du crime.

Donc une première grande découverte (qu'on pourra peut-être présenter comme négative, mais les découvertes négatives ne sont pas moins importantes que les autres) doit être inscrite au crédit de Freud : c'est celle qu'une considérable partie de notre vie psychique se passe, si l'on peut dire, en dehors de nous et ne peut être décelée et connue que par un travail patient et compliqué d'inférence. Autrement dit : Nous ne sommes jamais tout entiers disponibles pour notre esprit, tout entiers objets de conscience.



Cette première analyse doit faire comprendre dans quel esprit j'ai abordé l'étude de Freud et de quelle façon j'entends la poursuivre. Je ne prétends nullement accompagner pas à pas toutes les démarches de sa pensée ; je recherche simplement et je saisis les uns après les autres, sans me soucier de marquer comment ils se rattachent, les points de sa doctrine qui me paraissent pouvoir être agrandis en vérités psychologiques d'intérêt général. Je suis un profane qui pille égoïstement un trésor et qui l'emporte loin du temple. On peut me juger sévèrement au point de vue moral ; mais en tous cas on ne doit pas me considérer comme obligé à cette allure lente et processionnelle qui s'impose aux prêtres de la psychanalyse.

Qu'on veuille donc sauter avec moi à l'examen d'une autre idée de Freud, qui me paraît être d'une importance considérable ; je veux parler de l'idée du refoulement, à laquelle il faut rattacher celle d'une censure des rêves.

On sait quelle en est l'essence : en se fondant sur son expérience de praticien, Freud croit constater qu'il y a chez tout sujet qu'on analyse ou même simplement qu'on interroge, une résistance instinctive à toute question, à tout effort pour pénétrer dans l'arrière-plan de sa pensée. Cette résistance est soumise d'ailleurs à des variations d'intensité. Le malade est plus ou moins hostile, plus ou moins critique, suivant que la chose que le médecin cherche à amener au jour lui est plus ou moins désagréable.

La résistance semble donc être l'effet d'une force, de nature proprement affective, et qui s'oppose à l'apparition dans la conscience claire, à l'illumination de certains éléments psychiques qu'elle considère comme incongrus, comme impossibles à regarder en face.

Cette force qu'on rencontre lorsqu'on veut travailler à la guérison du patient, est celle-là même qui a d'abord produit la maladie en refoulant un processus psychique qui de l'inconscient tendait vers le conscient ; la tendance ainsi entravée, s'est en effet transformée, déguisée, pour aller tout de même un peu plus loin, en un acte mécanique, sans signification apparente, mais qui s'impose invinciblement au sujet : c'est le symptôme : « Le symptôme vient se substituer à ce qui n'a pas été achevé » (1).

Freud met donc en lumière la présence dans la conscience d'une activité réductrice ou déformatrice de notre spontanéité obscure. Il la montre également à l'œuvre dans nos rêves et l'appelle alors *censure*. Exactement comme la censure, pendant la guerre, ou bien mutilait les articles de journaux, ou bien forçait leurs auteurs à ne

(1) Introduction à la Psychanalyse. Troisième partie, chap. XIX, p 305 de la traduction française.

présenter leur pensée que sous une forme approximative ou voilée, de même une force secrète modifie et travestit nos pensées inconscientes et ne leur permet d'aborder notre esprit que sous les espèces énigmatiques du rêve.

« Les tendances exerçant la censure sont celles que le rêveur, dans son jugement de l'état de veille reconnaît comme étant siennes, avec lesquelles il se sent d'accord... Les tendances contre lesquelles est dirigée la censure des rêves... sont des tendances répréhensibles, indécentes au point de vue éthique, esthétique et social... sont des choses auxquelles on n'ose pas penser ou auxquelles on ne pense qu'avec horreur. » (1)

Les symptômes névrotiques sont « des effets de compromis, résultant de l'interférence de deux tendances opposées, et ils expriment aussi bien ce qui a été refoulé que ce qui a été la cause du refoulement et a ainsi contribué à leur production. La substitution peut se faire plus au profit de l'une de ces tendances que de l'autre ; elle se fait rarement au profit exclusif d'une seule. » (2)

Le rêve de même est une sorte de composé ou plutôt de compromis entre les tendances refoulées, à qui le sommeil rend de la force, et les tendances représentant véritablement le moi, qui continuent à s'exercer par le moyen de la censure déformatrice.

Autrement dit symptômes névrotiques et rêves correspondent à un effort de nos diverses sincérités pour se manifester à la fois.

L'ensemble de cette conception me paraît d'une importance et d'une nouveauté extraordinaires. Peut-être Freud n'a-t-il pas aperçu lui-même toute la généralité qu'elle était susceptible de recevoir.

(1) Introduction à la Psychanalyse, Deuxième partie, chap. IX, p. 145 de la traduction française.

(2) Ibid. Troisième partie, chap. XIX, p. 313 de la traduction française.

La découverte en nous d'un principe trompeur, d'une activité menteresse, peut cependant fournir une vue absolument nouvelle de toute la vie consciente.

Je vais tout de suite exagérer mon idée: Tous nos sentiments sont des rêves, toutes nos opinions sont le strict équivalent des symptômes névrotiques.

Il y a en nous, constante, obstinée, jamais à court d'invention une tendance qui nous pousse à nous camoufler nous-mêmes. A tout prix. en toute circonstance, nous nous voulons, nous nous construisons autres que nous ne sommes. Naturellement le sens dans lequel s'exerce cette déformation et son degré varient extraordinairement suivant les natures. Mais en toutes le même principe de ruse et d'embellissement est à l'œuvre.

Partir dans l'étude du cœur humain sans être informé de son existence et de son activité, et sans s'équiper contre ses subterfuges, c'est vouloir établir la nature des fonds marins sans sonde et en se laissant guider au seul visage des eaux. Ou mieux, comme dit Jules Romains, c'est faire comme l'analyse traditionnelle qui « lors même qu'elle cherche les dessous se laisse diriger par les indications voyantes de la surface. Elle ne soupçonne un gisement de fer que si les roches du dessus sont toutes rouillées, un de charbon que si l'on piétine une poussière noire ».

Qui de nous ne connaît ce démon que Freud appelle censure et qui fait sans cesse si subtilement notre toilette morale? A chaque instant le tout de ce que nous sommes, j'entends la masse confuse et grouillante de nos appétits, est pris en main et attifé par lui. Il glisse dans nos plus bas instincts ce qu'il faut de noblesse pour que nous puissions ne plus les reconnaître. Il nous fournit en abondance ces prétextes, ces couleurs dont nous avons besoin de couvrir les petites turpitudes qu'il nous faut accomplir pour vivre. C'est lui qui nous pourvoit de ce que nous appelons nos « bonnes raisons ». C'est lui qui nous maintient avec

nous-mêmes dans cet état d'amitié et d'alliance sans lequel nous ne pouvons pas vivre et qui est pourtant si complètement dépourvu de justification qu'on ne comprend pas comment il peut naître.

Mais je sens que je m'éloigne beaucoup de l'idée de Freud. Le principe qui préside au refoulement et à la censure, loin de travailler au triomphe de nos appétits, est, dans son esprit, ce qui les combat, ce qui les arrête. Il est le représentant des idées morales, ou tout au moins de la convenance, loin d'aider à la tourner.

Oui, mais il y a des cas où il est vaincu, partiellement tout au moins : le symptôme névrotique, le rêve, le lapsus correspondent à des succès relatifs sur lui de la partie basse de nous-mêmes. Et s'il n'est pas directement agent d'hypocrisie, il le devient dans la mesure où il ne triomphe pas.

Quand je prétends que tous nos sentiments, toutes nos opinions sont des rêves ou des actes obsessionnels, je veux dire que ce sont des états impurs, masqués, hypocrites ; je veux dire une chose enfin qu'il faut bien voir en face : c'est que l'hypocrisie est inhérente à la conscience.

Poussant à bout l'idée de Freud, je dirai qu'avoir conscience, c'est être hypocrite. Un sentiment, un désir n'entrent dans la conscience qu'en forçant une résistance dont ils gardent l'empreinte et qui les déforme. Un sentiment, un désir n'entrent dans la conscience qu'à la condition de ne pas paraître ce qu'ils sont.

A ce point de vue, le chapitre que Freud consacre aux procédés qu'emploie la censure pour déformer le contenu latent du rêve et pour le rendre méconnaissable, mériterait de recevoir une extension considérable. Plusieurs de ces procédés sont utilisés certainement par nous à l'état de veille, pour nous aider à nous représenter nos sentiments sous une forme acceptable. Je n'en retiens qu'un exemple : le déplacement, le transport de l'accent sur

un aspect de ce que nous ressentons, — ou avons besoin de ressentir en paix —, qui n'est pas *l'essentiel*. Autrement dit : la rupture par l'imagination du centre de gravité de nos complexes sentimentaux.

Soit dit en passant, si j'ai une tendance à me montrer sévère pour la théorie freudienne du rêve, c'est beaucoup parce que je regrette de voir Freud appliquer trop minutieusement à un phénomène particulier une idée qui me paraît d'une portée infinie. Son analyse du symbolisme des rêves va beaucoup trop loin ; elle réintroduit dans cette conscience dont il nous a montré la souplesse et l'extrême convertibilité quelque chose de fixe qui ne me paraît pas pouvoir y trouver place. Il faut garder à la pensée de Freud sinon un certain vague, du moins une certaine généralité pour bien en comprendre toute la valeur.

Avant de quitter cette idée de la censure, il faut encore en bien saisir un aspect qui est d'une importance considérable.

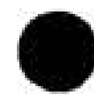
Quand je dis que l'hypocrisie est inhérente à la conscience, je dis trop ou trop peu. La censure, la force qui préside au refoulement, ce sont en partie des apports extérieurs ; elles sont créées principalement par l'éducation ; elles représentent l'influence de la société sur l'individu. Tout de même elles ne sont pas entièrement adventices, ni postiches ; elles finissent par former corps avec le moi. Freud les représente même comme les tendances constitutives du moi.

Et en effet ce serait simplifier beaucoup les choses que de représenter nos seuls instincts inférieurs comme vraiment constitutifs de notre personnalité. Ce qui les réprime fait partie de nous aussi.

Mais alors une conclusion s'impose. C'est qu'en tant que personnes morales, et même en tant que personnes

tout simplement, nous sommes condamnés à l'hypocrisie. Si l'on a des objections contre : hypocrisie, nous ne pouvons pas du moins éviter un autre mot ; c'est : impureté. Vivre, agir, si ce doit être dans un seul sens et avec méthode et de façon à tracer de nous sur la rétine d'autrui une image, c'est être composite et impur, c'est être un compromis.

Sincère vient d'un mot latin qui veut dire : pur, en parlant du vin. On peut dire qu'il n'y a pas de sincérité, pour l'homme, dans l'intégrité. Il ne redevient sincère qu'en se décomposant. La sincérité est donc le contraire exactement de la vie. Il faut choisir entre les deux.



Le troisième point de la doctrine de Freud, qu'il me semble que nous pouvons, bien que dans de moindres proportions peut-être, *agrandir*, c'est la théorie de la sexualité.

On se rappelle quelle en est la ligne générale.

S'interrogeant sur la nature des tendances qu'arrête le refoulement et qui s'expriment par *substitution* dans les symptômes et dans les rêves, Freud, on le sait, croit constater qu'elles sont toutes de nature sexuelle.

Plusieurs nuances sont ici à noter. Freud ne dit pas, et même se défend d'avoir dit que tout ce qui paraît dans nos rêves est d'origine sexuelle. N'est d'origine sexuelle que ce qui apparaît camouflé.

D'autre part, Freud ne dit pas et se défend d'avoir dit (par exemple dans la lettre que le professeur Claparède a publiée en appendice de la brochure : la *Psychanalyse)* que tout notre être se réduit aux tendances sexuelles, même que « l'instinct sexuel est le mobile fondamental de toutes les manifestations de l'activité psychique ». Au contraire : « la psychanalyse n'a jamais oublié qu'il existe

des tendances non sexuelles, elle a élevé tout son édifice sur le principe de la séparation nette et tranchée entre tendances sexuelles et tendances se rapportant au moi, et elle a affirmé, sans attendre les objections, que les névroses sont des produits non de la sexualité, mais du conflit entre le *moi* et la sexualité. » (1)

Cependant il reste certain que l'ensemble des tendances spontanées et inconscientes de l'être lui apparaît comme identique dans son fond à l'instinct sexuel.

Il prend soin d'ailleurs, cet instinct, de le définir d'une manière très large, en le distinguant de l'instinct de procréation et même de l'activité proprement génitale. Pour bien marquer son caractère général, il l'appelle *Libido*.

Le concept de la *libido* n'est évidemment pas absolument clair. Il prend, par moments, une valeur quasi-métaphysique pour revenir l'instant d'après à signifier simplement l'appétit sexuel, le désir proprement dit.

Mais je me demande si au lieu de reprocher à Freud cette ambiguité, si au lieu de vouloir le forcer à accrocher ce mot de *libido* à une tendance absolument particulière et bornée, on ne ferait pas mieux, au contraire, de lui savoir gré du vague où il le laisse et du battement qu'il lui permet. Je me demande si sa principale découverte, dans le domaine qui nous occupe, n'est pas celle justement d'une seule tendance transformable, qui formerait tout le fond de notre vie psychique spontanée.

En d'autres termes, l'idée que le désir est le moteur de toute notre activité, du moins de toute notre activité expansive, me paraît d'une nouveauté et d'une vérité admirables. Ou mieux encore l'idée que nous ne sommes créateurs, producteurs qu'en tant que nous allons dans le sens du désir.

(1) Introduction à la Psychanalyse. Troisième partie, chap. XXII, p. 365 de la traduction française.

Mais il faut se garder de trahir par trop de précipitation l'idée même de Freud, sa conception de la sublimation. Je reprends donc :

Freud, par une longue analyse, fortement appuyée de remarques expérimentales, qui remplit toute la petite brochure intitulée : *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1), établit que l'instinc sexuel n'a d'emblée ni l'objet ni le but que nous lui connaissons. Il le montre d'abord immanent pour ainsi dire au corps de l'enfant et ne cherchant, ni ne soupçonnant même aucune satisfaction extérieure. C'est la période qu'il appelle d'auto-érotisme.

Il le montre en même temps s'irradiant confusément et impartialement dans tous les organes et recevant des satisfactions presque indifféremment de tous.

Puis, l'expérience, qui peut être précédée d'ailleurs par des interventions étrangères, enseigne à la *libido* à s'extérioriser. Mais même après ce bond qu'elle fait, elle reste hésitante entre plusieurs satisfactions possibles et ne se met exclusivement au service de l'acte génital qu'au moment de la puberté et par une sorte d'opération synthétique fort complexe et sujette à une foule d'accidents.

Ce désir, qui à la fois est au-dessous de son objet et l'excède ou même le transcende, est une conception d'une hardiesse et d'une profondeur magnifiques.

On comprend tout ce qu'elle permet à Freud d'expliquer. Que la libido soit refoulée : de deux choses l'une : ou elle reviendra à un mode de satisfaction comme il dit prégénital, et on aura une perversion, par *fixation*. Ou elle produira un malaise qui engendrera la névrose.

Mais, d'autre part, le fait justement qu'elle n'est pas liée d'une manière constitutionnelle avec l'acte génital, lui permettra aussi de le dépasser et de se mettre au service de l'activité intellectuelle, d'irriguer pour ainsi dire nos facultés spirituelles. La sublimation consistera dans

(1) Editions de la *Nouvelle Revue Française*, série des *Documents bleus*.

cette dérivation de la libido au profit de l'intelligence ou même de la moralité.

Voici comment on pourrait présenter les réflexions qu'inspire cette partie de la théorie freudienne :

1° Il est d'une importance considérable, au point de vue de la psychologie de la création, d'avoir établi les sources, si l'on peut dire, charnelles de toute création spirituelle. Cela est important non pas pour rabaisser celle-ci, mais pour faire comprendre l'unité de notre vie psychique et pour faire apparaître que nous ne disposons en somme que d'une espèce d'énergie dont toute notre liberté se borne à diriger l'emploi.

Cela est important pour expliquer l'émotion esthétique en face d'une grande œuvre et pour expliquer ce qu'elle a toujours, quand elle est sincère, quel que soit l'objet représenté, de sensuel.

Cela est important même au point de vue de la critique esthétique, en enseignant à rechercher dans l'œuvre, non pas, comme le font avec trop de précision à mon sens ceux qui ont appliqué jusqu'ici la psychanalyse à l'art, la petite histoire rentrée qui peut être à l'origine chez l'auteur, mais le courant de désir, l'entraînement d'où elle est née. Et une sorte de criterium esthétique pourrait être établi, qui permettrait de distinguer les œuvres nées d'un penchant, de celles qu'a fabriquées un vouloir — la qualité esthétique restant réservée aux premières.

2° En analysant d'une part tout ce que la *libido* construit dans l'inconscient à l'abri du refoulement, et d'autre part tout ce que peut produire le refoulement de la *libido* dans la vie consciente, Freud ouvre à la psychologie un domaine prodigieux.

Je ne crois pas que l'analyse des rêves, pratiquée suivant l'orthodoxie freudienne, puisse mener à des constatations bien intéressantes. A cause surtout de cet étrange code préalable de signaux qui emprisonne l'interprétation.

Mais songez à ce que peut découvrir un psychologue

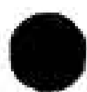
sans prévention (ni freudienne, ni antifreudienne) et qui simplement est résolu à ne pas ignorer ce que je voudrais appeler la situation sexuelle des êtres qu'il étudie. Songez à cet abîme si mal exploré encore des attirances, et peut-être surtout des haines sexuelles. Songez quel accès au caractère individuel, quelle clef de toute une conduite peut donner la connaissance des expériences sexuelles faites par un être donné, et surtout des contre-coups provoqués par ces expériences.

Un romancier, jusqu'ici, même s'il ne les notait pas, prenait soin de réaliser pour son compte par la pensée la situation sociale, les conditions d'existence, la profession, les ascendances de chacun de ses héros. Il me semble impossible, après Freud, qu'il puisse se passer d'imaginer pareillement à l'avance, même s'il ne doit pas en dire un mot au cours de son récit (son récit peut même avoir pour but seulement de la suggérer) la situation sexuelle de chacun et sa relation — on comprend que j'emploie le mot dans son sens le plus général — au point de vue sexuel, avec les autres.

3° En détachant la *libido* de son objet, Freud se range implicitement à une conception subjectiviste de l'amour. Il est évident que ce désir mobile, déplaçable qu'il décrit, n'aura besoin de rien recevoir de l'objet qu'il choisira, ne pourra même rien en recevoir et que c'est de sa propre ressource toute seule que sera formée dans l'esprit de l'amoureux l'image de l'objet aimé.

Il parle quelque part de la « surestimation de l'objet sexuel », et sans doute il l'entend d'abord dans le sens physique, mais il est bien dans son esprit aussi que toutes les beautés morales dont l'amoureux pare l'objet aimé correspondent à une projection sur lui de la libido. Il admet donc que tout amour est hallucinatoire et ne cherche dans les êtres étrangers qu'un prétexte à se fixer. Il n'admet donc pas l'appel, l'attraction d'un être sur un

autre, ni que l'amour puisse jamais naître d'affinités réelles et objectives.



Il nous faut maintenant essayer d'envelopper d'un regard l'ensemble de la doctrine de Freud et de l'apprécier.

Freud nous apporte deux choses : un nouveau monde de faits, une « nouvelle famille de faits » (là-dessus je me sens d'un avis tout à fait différent de Jules Romains qui lui conteste cette sorte de découverte), et sinon une nouvelle « loi » de ces faits, du moins une nouvelle méthode pour les explorer, ou plus vaguement une nouvelle attitude à prendre à leur égard.

Le nouveau monde, c'est le monde de l'inconscient pour la première fois conçu et montré comme un système de faits déterminés, de même nature, de même étoffe que ceux qui paraissent dans la conscience et en constante relation, en constant *échange* avec les faits conscients.

Parmi ces faits inconscients Freud décèle la prodigieuse flore des tendances et des complexes sexuels. Même s'il les décrit avec trop de précision (c'est toujours un peu son défaut) et s'il les typifie par trop, c'est une nouveauté admirable que de seulement les dévoiler.

D'autres pourront entrer à sa suite avec plus de légèreté et un sens plus aigu de l'individuel dans cet étrange jardin.

Mais déjà il indique à ces autres — et c'est son deuxième apport qui est également sans prix — l'attitude à prendre pour y faire de bonnes observations. Il nous avertit de la force qui est à l'œuvre en nous pour nous tromper sur nous-mêmes ; il nous enseigne ses ruses et les moyens de les déjouer.

Plus généralement, il esquisse une nouvelle attitude introspective qui peut être l'origine de toute une nouvelle orientation des recherches psychologiques. Cette attitude consiste à ne vouloir se connaître, si j'ose dire, que par les signes. Au lieu d'écouter le sentiment lui-même ou la

sensation elle-même, Freud va les chercher dans leurs effets seulement, dans leurs symptômes.

Sans doute on avait essayé bien avant lui de saisir les phénomènes psychiques pour plus de sûreté indirectement, en particulier dans leurs conditions. Toute la psycho-physiologie fut un effort pour s'instruire de la conscience en partant de l'extérieur, de quelque chose qui n'en était pas, mais qui avait l'avantage qu'on pouvait le toucher, le mesurer, le faire varier. Mais elle commettait l'erreur, qu'a bien soulignée Bergson, de passer outre à la différence de qualité des phénomènes.

L'erreur de Bergson à son tour fut peut-être (je ne l'indique ici que de la manière la plus prudente et la plus hypothétique) de se plonger avec trop de confiance dans le pur flot psychologique et d'attendre trop naïvement la connaissance de son seul décours épousé. Peut-on relever le tracé d'un fleuve en y nageant?

Freud échappe à l'erreur des psycho-physiologistes en n'acceptant comme renseignements sur la vie psychique que des faits psychiques. Il construit une psychologie indépendante, autonome. Et c'est une des raisons de la résistance qu'il a rencontrée.

Mais d'autre part, ces faits psychiques, il n'y croit pas; je veux dire qu'il n'accepte pas leur visage. Il les regarde à priori à la fois comme menteurs et comme explicables. Il s'en sert comme de signes pour remonter inductivement à une réalité psychique plus profonde et plus masquée. Il s'arc-boute à contre-sens du courant vital.

Et ainsi il rend à l'intelligence ce rôle actif, ce rôle de défiance et de pénétration qui, dans tous les ordres, a toujours été le seul qui permît et favorisât la connaissance. Il y aurait beaucoup à dire sur la foi complète au déterminisme psychologique. Mais comme méthode, dont il faut se servir le plus longtemps qu'on peut, le déterminisme est inattaquable. C'est en s'y rangeant seulement

qu'on peut espérer remonter, avec quelque discernement et quelque profit pour la pensée, dans le chaos que notre âme envoie à notre rencontre.

JACQUES RIVIÈRE.

RESTIF DE LA BRETONNE (Monsieur Nicolas) :

« ... Le mari préparait des échalas, et à chaque fois qu'il en avait appointé un, il venait embrasser sa femme et prendre d'autres libertés qui me causaient un naïf étonnement... Le mari lui tenait des discours singuliers, qui me déplurent, sans doute à cause de leur effronterie, ou peut-être plus encore par ce sentiment de jalousie, naturel aux mâles, et qui se montre, sous l'espèce humaine, même avant le développement de la faculté. »

LE SONGE DE POLIPHILE OU LA TRADITION DANS FREUD.

La psychanalyse, bien plus que les autres doctrines philosophiques et médicales actuelles, s'est imposée de remonter aux toutes premières origines des phénomènes. Dans le dernier livre de Freud traduit en français, *Totem et Tabou,* l'auteur nous apporte un argument de plus en faveur de la survivance de ces phénomènes sous leur forme la plus archaïque jusque dans l'époque contemporaine, non point seulement chez les sauvages, mais encore chez les malades nerveux. Il n'est donc pas surprenant que la symbolique psychanalytique puisse être considéré comme la suite des méthodes et des acquisitions des interprètes de songes de l'antiquité; d'un Artémidore d'Ephèse, par exemple.

L'histoire de l'interprétation des rêves a été résumée par Freud dans maints passages, dont le chapitre V de l'*Introduction à la Psychanalyse.* Nous pensons, pour notre compte, que cet art fut toujours pratiqué par les devins de carrefour qui, dans la Rome antiques comme près de notre parisienne place Clichy, promettent aux passants de lever pour eux le mystère des secrets futurs. Mais à certaines époques, les philosophes, eux aussi, ne dédaignèrent pas les sciences conjecturales. Les disciples d'Aristote et les successeurs de Zénon, dans le Lycée ou sous le Portique, s'exerçaient à réunir des songes, à les rapprocher des faits et à établir des conclusions. Cicéron s'incline devant

eux, alors qu'il fustige dans le *de Divinatione* les diseurs de bonne aventure, à cause de leur empirisme.

Artémidore d'Ephèse, dans les cinq livres de l'*Oneirocriton*, a joint à un dictionnaire des symboles un recueil des principes qui doivent servir de base aux interprétations. Il ramène le songe au songeur, en éclairant son jugement à l'aide de ces cinq notions : la nature, la loi, la coutume, la profession, le nom et le temps ; le songe est transposé ainsi dans le monde réel. La méthode de Freud est analogue, quand elle contrôle par les autres procédés de la psychanalyse, comme les recherches des associations d'idées, la traduction des rêves des malades En plus des variations de la pratique journalière, toujours au premier plan, les interprétations relativement fixées portent la marque particulière de leur auteur. C'est par là qu'il est intéressant de comparer Artémidore à Freud.

Chez le vieux maître d'Ephèse, les symboles sexuels féminins sont les plus fréquents : ils tiennent une place importante dans sa symbolique générale. Pour lui, la maison, les vases, les puits, les coffres ont la même signification que dans la *Traumdeutung*. Les symboles masculins sont plus rares, nous citerons le mât de navire et la torche.

Mais, en raison de la souplesse de la méthode, le sens sexuel peut faire place à un autre. Le vase ou le coffre représentent aussi bien la fortune du songeur que sa femme. Le rôle important de l'eau dans la psychanalyse est entrevu par endroits comme dans cette vision singulière d'un homme qui marche sur la mer et

qui doit être interprétée dans un sens sexuel. Les montagnes et les vallées, les échelles et les escaliers, les sceptres, les dards et les aiguillons, le vol et la natation signifient des idées sans rapport avec la libido pour Artémidore. Suivant l'enseignement de Platon, il rejette les « faux » rêves du début de la nuit, résultant de la digestion des lourds repas antiques, et n'admet que les rêves « véritables » des premières heures de l'aube, quand l'âme raisonnable est libérée du corps : il limite ainsi les rapports des rêves avec l'instinct, l'âme animale des anciens.

Les « clefs des songes » ne sont que les reflets des interprétations d'Artémidore et n'apportent aucune méthode logique. Les souvenirs de l'occultisme oriental, dont elles montrent des traces nombreuses (rêves de crocodiles, d'ibis, d'échneumon), ajoutent encore à leur confusion. L'art antique a dégénéré en superstition, comme le dit Freud. Mais, au moyen âge, la symbolique s'était merveilleusement développée sur un autre terrain et avait fleuri dans les images des tailleurs de pierres des cathédrales. Cette forme de la tradition passait à son tour au second plan pendant la Renaissance, qui négligeait l'apport chrétien et se contentait de faire revivre l'enseignement antique.

Ainsi dans les *Commentaires hiéroglyphiques, ou images des choses, de Jan Pierius Valeriolan (mis en français par Gabriel Chappuys, Tourangeau, en 1576)* les sens des symboles ne diffèrent guère des interprétations d'Artémidore. Mais il s'y mêle un souci de la forme littéraire, une recherche érudite des citations,

qui s'interposent entre le symbole primitif et son nouvel aspect. Cet élément parasite rend presque inutilisables, à notre point de vue, les livres d'emblèmes, malgré leur nombre et leur qualité, quand les meilleurs esprits du temps s'appliquaient à en choisir les images et à les présenter.

Une déception pendant des recherches n'est souvent que le prélude d'une trouvaille heureuse, car elle oblige à changer de voie : c'est un roman qui devait nous rapprocher de la vie dont les emblèmes nous avaient écartés. *Le tableau des riches inventions couvertes du voile des feintes amoureuses, qui sont représentées dans le songe de Poliphile, dévoilées des ombres du songe et subtilement exposées (1600),* marque un progrès important vers les interprétations psychanalytiques. Pour comprendre ce livre, plus connu sous le nom de *Songe de Poliphile,* il faut imaginer une histoire d'amour en Italie, au milieu du quinzième siècle. Dame Lucrèce de Trévise, parce qu'elle avait été guérie de la peste, qui ravageait sa ville vers 1467, venait de faire vœu d'entrer au couvent, quand François Colonna tomba amoureux d'elle. Il apprit tout de suite ce vœu, se pâma et fut laissé pour mort dans la chapelle. Lucrèce s'enfuit, mais regretta bientôt d'avoir abandonné un ami qui l'avait tant aimé, revint et fut surprise avec lui au moment où il retrouvait ses esprits. Les nonnes les chassèrent et ils partirent ensemble. Mais elle mourut au plein de leur amour. François Colonna, devenu moine, entreprit d'adoucir son chagrin en se racontant comme une aventure merveilleuse, son court bonheur.

Pour que nous le sachions bien, avec les initiales capitulaires, il composa la phrase: POLIAM FRATER FRANCISCUS COLUMNA PERAMAVIT.

Colonna, ou Beroalde, qui adapta son livre au goût français, ou encore un certain chevalier du Malte, qui travailla aussi à ce livre, étaient passionnés pour l'architecture et ne nous font grâce des proportions d'aucun édifice. C'est une première difficulté. La seconde vient de la symbolique elle-même, obscure « hiéroglyphique », comme l'on disait depuis que l'éditeur vénitien Alde Manuce avait publié une traduction grecque des écrits de l'égyptien Horus. Mais au bout de quelques pages, ces obstacles sont vite levés, l'architecture ne se rattache à l'action que dans les endroits que nous indiquons, quant à l'hermétisme, il fait place à la clarté, dès que l'intelligence rapide des symboles est nécessaire à la compréhension du roman.

La forêt sauvage, puis les ruines avec leurs couloirs sombres et étroits n'aboutissant qu'à un étroit pertuis caché sous des broussailles ne sont pas de simples décors pittoresques. Colonna, devenu Poliphile, ami de Polia, y est arrêté à chaque pas par l'angoisse. « Adon» ques je fus assailli d'une frayeur griève et soudaine, » tellement que mon pouls se mit à battre outre me» sure et je frissonnay tout. » Des obstacles se dressent entre les amants. Un palais enchanté enferme un enseignement symbolique dans chaque bosquet du parc, « chose plus délectable à l'entendement qu'à la » vue, combien pourtant que l'un et l'autre s'en con» tentent ». Ici, c'est un berceau de roses de soie,

plus belles que les naturelles et qui représentent les fausses promesses, que l'ami de Polia écartera. Par contre, il sent une joyeuse ivresse dans son cœur, devant l'obélisque de marbre noir décoré du soleil, du timon de navire et du vase plein de flammes, avec ces mots inscrits: « indicible, inséparable, inscrutable »... Les « nymphes lascives » sont accueillies d'abord avec la même indifférence que le berceau de soie, mais elles finissent par émouvoir le héros et l'abandonnent aussitôt dans un désert misérable, le palais ayant disparu.

Les graveurs qui ont sculpté dans le bois les belles images de l'*Hypneurotomachia Poliphili*, publiée par Alde Manuce en 1499, et leurs continuateurs de Paris vers 1600, nous offrent le meilleur commentaire des symboles du livre. Les rapprochements de deux gravures — comme le berceau et l'obélisque — sont plus éloquents que les propos subtils de François Colonna. Au moment où les amants se joignent, les illustrateurs mettent un flambeau aux mains de la jeune femme et la font cheminer vers un berceau, cette fois naturel, pour retrouver Poliphile.

La planche du fol. 69 de l'édition de 1600 s'explique aisément, car elle représente des jeunes filles brisant des fioles pleines du sang d'un âne sacrifié sur l'organe du dieu Pan. Ce sacrifice précède de peu une sorte de répétition de l'union des amants, dans le temple au milieu duquel se trouve la citerne où Polia plongea par trois fois son flambeau, puis « ac» colla et baisa très estroitement Poliphile, par une

» douceur si naïfve, que de ses yeux sortaient petites » larmes rondes en forme de perles ».

La symbolique est tout à fait transparente, vers la fin du premier livre, qui amène le dénouement. Les amants se sont embarqués pour Cythère, sous la bannière de l'Amour. Ils arrivent dans l'île de Vénus, bordée toute entière d'une haie de myrthes et de cyprès. Ils sont conduits en cortège au théâtre central où une nouvelle fontaine est entourée d'une margelle de marbre noir avec l'inscription: « la délectation est comme un dard étincelant ». Cette margelle supporte des colonnes entre lesquelles est pendue une courtine décorée des lettres grecques brodées I M H N. « Cette » courtine était tirée devant la fontaine pour couvrir » ce qu'il y avait dessous; et afin qp'elle fût ouverte, » Polia et moi étant à genoux devant Cupido, nostre » maistre, il bailla sa flèche d'or à la nymphe Sinésie, » lui faisant signe qu'elle la présentât à Polia, pour en » rompre et déschirer la courtine; de quoy la belle se » monstra aucunement mal contente, et semblait » qu'elle le fist mal volontiers, comme s'il eût desplu » d'obéir aux sainctes lois d'amour, auxquelles déjà » elle s'était assubjectie, mais cela lui advint par timidité » virginale joincte à faute d'expérience. Lors ce » grand Dieu, voyant cela, se print un peu à soubsrire, » et derechef commanda par express à la dicte nymphe » Sinésie qu'elle la consignait à Philide pour la » m'apporter, afin que j'en meisse à effet ce que Polia » n'osait entreprendre. Incontinent que ce divin » organe fut entre mes mains, sans user de contre-

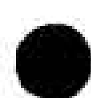
» dicte ou refus, étant pressé par un ardent désir et
» affection aveuglée de voir la déesse Vénus, je rom-
» pis cette belle courtine; et en cest instant me sembla
» que je vis Polia changer de couleur et s'en douloir
» en son courage ». (Edit. Beroalde. 1600. f. 125.)

Les amateurs qui admirent les planches du *Songe de Poliphile* remarquent le contraste entre les scènes si vivantes de la forêt ou du couvent, par exemple, et la sécheresse des décorations à l'antique. Aucun sentiment n'anime plus ces dernières, que le goût d'un des auteurs pour l'architecture: il en est tout autrement pour les épisodes du roman proprement dit. Lorsque la mort de son amie l'eut enfermé dans le cloître, François Colonna, qui était toujours « des-» tenu es beaux liens de l'amour de Polia », se comporta comme les psychanalystes nous enseignent que font les poètes. Il donna la liberté à son amour en le revêtant de belles formes poétiques. Son livre représente « la sublimation d'un complexe refoulé », et comme les pensées s'y habillent avec les mêmes images que dans Freud, nous sommes amenés à conclure que les symboles de la *Traumdeutung* se rapprochent beaucoup des symboles de la tradition gréco-latine, tels qu'ils furent transmis par la Renaissance. Cette continuité à travers tant de siècles n'enlève rien de son originalité à la psychanalyse; elle la place, dès maintenant, dans la suite de la pensée humaine; mais l'avenir seul dira la part exacte de son influence.

Dr JEAN VINCHON.

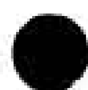
L'INCONSCIENT DANS LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE (FRAGMENT D'UNE ALLOCUTION PRONONCÉE AU "CLUB DU FAUBOURG").

Toutes les grandes œuvres théâtrales, toutes celles qui cherchent à connaître l'homme en profondeur, qui s'efforcent de le saisir dans sa vérité dernière, nous ouvrent des fenêtres sur l'inconscient. A chaque instant, la lecture de ces œuvres éveille en nous une résonnance et nous accouche d'un secret que nous ignorions.



La connaissance de l'inconscient est-elle désirable chez le créateur de types humains? Si cette connaissance est possible, va-t-elle enrichir le poète dramatique ou le paralyser? *L'artiste qui sait* sera-t-il encore un artiste? Il faut reconnaître que, depuis une vingtaine d'années, l'homme s'est placé vis-à-vis de lui-même dans une position nouvelle. Sa curiosité, orientée jadis vers les mystères du Cosmos ou de la nature physiologique est ardemment sollicitée par la découverte des régions inconnues de l'âme. *Il y est allé,* comme il est allé aux Pôles et dans les couches supérieures de l'atmosphère. Il y est allé, en expédition, en voyage d'exploration. Il en est revenu, avec une masse prodigieuse d'observations, avec des systèmes, des méthodes, une thérapeutique. De tous ces

matériaux est sortie une science qui pourrait s'appeler la science de l'inconscient et qui s'appelle la *psychanalyse*.



Ce que je voudrais vous montrer, c'est l'importance que le Freudisme peut avoir pour nous autres écrivains.

Freud, qui ne prétend qu'avoir créé une méthode pour la guérison des névrosés, a, sans le vouloir, ouvert la route qui mène à la compréhension de tous les phénomènes subconscients, aussi bien chez l'homme normal que chez le malade. Il nous tend la clé qui ouvre les portes secrètes de l'âme. Il nous révèle les désirs cachés qui se dissimulent derrière nos rêves les plus innocents en apparence, — désirs refoulés, même dans le sommeil, par cette espèce de surveillant mystérieux qu'il appelle la censure; — désirs ne parvenant à s'exprimer qu'au moyen de symboles, désirs cachant presque toujours des impulsions oubliées de notre petite enfance, des émotions sexuelles primitives, des velléités érotiques orientées vers la personne des parents.

Il nous explique la signification des symboles invariables, grâce auxquels la conscience des hommes de tous les temps et de tous les pays a désigné les objets qu'elle n'osait figurer directement. Il nous apprend à déchiffrer ces hiéroglyphes du sommeil. Et quand nous appliquons cette découverte aux légendes, aux religions, aux contes de fées, nous nous apercevons que l'humanité primitive a spontanément inventé le

langage figuré dont nous nous servons encore aujourd'hui dans nos rêves. Nous constatons alors qu'à travers des milliers de siècles d'évolution, nous avons maintenu le contact avec les ancêtres. Nous nous en sommes profondément différenciés dans les manifestations de notre conscience claire, de notre intelligence, mais notre inconscient est resté le même. Dans l'état de détente que procure le sommeil, il laisse affleurer des formes, des figures qui sont celles dont usait déjà la plus antique humanité. L'adolescent d'aujourd'hui, qui rêve avec persistance de coffrets, de cassettes ou de boîte aux lettres, est en proie à la même obsession déguisée que les poètes de la Grèce préhistorique qui formulèrent le mythe de la boîte de Pandore : je veux dire l'obsession du sexe féminin.

●

Je ne sais si je vous ai donné une idée de l'admirable instrument d'introspection qu'est la psychanalyse ? Ces régions interdites de l'âme où Diderot, Rousseau, Stendhal, Baudelaire pénétraient de temps à autre — je les cite côte à côte, parce que leurs anticipations prophétiques rejoignent les conclusions de Freud, — ces souterrains de la conscience, les voici relativement éclairés. Il y a maintenant des chemins qui y conduisent ; on s'y promène, dans une lumière encore incertaine, mais que chaque année fait plus intense. Si l'âme a encore son mystère qui est le mystère même de la vie, elle a livré de grands et nombreux secrets.

●

Il en résulte que notre conception de l'homme se trouve profondément modifiée et que la littérature, qui reflète cette conception, va s'en trouver influencée. Cette répercussion d'une science nouvelle sur l'art du romancier et sur celui du dramaturge me paraît inévitable. Les gens de lettres ont toujours cherché à élargir leur conception de l'Univers en demandant à la science un stimulant de l'imagination et de la sensibilité. C'est en lisant le naturaliste *Geoffroy Saint-Hilaire* que Balzac a trouvé la forme du roman moderne qu'il fondait sur l'observation des espèces sociales par analogie avec les espèces naturelles. Ce sont les découvertes de Charcot et de Pierre Janet qui ont inspiré à François de Curel sa *Nouvelle Idole*, comme les théories évolutionnistes devaient lui suggérer plus tard l'*Ame en folie*. Il est certain que cette science de l'homme, que nous apporte Freud, impressionnera les artistes. La révision qu'il nous propose de nos connaissances psychologiques est si complète, sa conception de l'âme est si profondément différente de celle des psychologues contemporains qu'on peut même prévoir une véritable révolution littéraire. Le jour où les idées freudiennes auront prévalu, tout ce que nous supportons encore quotidiennement, dans le roman ou au théâtre, nous paraîtra superficiel ou faux.

Eh bien, la question que je voudrais vous entendre discuter est celle-ci : devons-nous résister au courant qui cherche à nous entraîner vers les souterrains de la conscience? ou devons-nous, au contraire, céder à ce courant et laisser voguer avec nous le drame

jusqu'à ces cavernes d'où il ressortira certainement très différent de ce qu'il y est entré? Est-il préférable que les auteurs dramatiques n'aient sur le monde enseveli que l'homme porte en lui-même que des données intuitives? Doivent-ils se contenter des lueurs spasmodiques que leur instinct y projette? ou faut-il souhaiter qu'ils entreprennent l'exhumation méthodique des secrets de l'homme?

Quelles seront, au point de vue de l'art, les conséquences de l'une et de l'autre attitude?

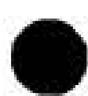
Continuer dans la voie de la psychologie traditionnelle? Analyser, décrire les passions dans leurs réactions directement saisissables? On le peut. L'humanité d'aujourd'hui, si profondément bouleversée par les crises sociales, offre encore une très riche matière à l'observateur. Mais ne croyez-vous pas que la fatigue et l'écœurement qui nous surprennent en face de presque toute œuvre publiée et représentée proviennent, non pas de la surabondance de ces œuvres, mais de leur similitude? Poème, tragédie, roman, tout ce qui naît en littérature étudie l'homme dans les manisfestations de sa conscience claire. Et il me semble que notre époque est anxieuse d'autre chose. Il y a, en nous, en certains d'entre nous, du moins, l'exigence intime inavouée d'un déplacement du point de vue, d'un changement de plan. Nous sommes à la veille d'un départ et nous rêvons avec curiosité, avec un peu d'angoisse peut-être, au *voyage vers l'inconscient*...

Ne croyez pas que ce soit un voyage sans danger?

Nous pouvons y laisser beaucoup plus que des illusions. Nous pouvons y perdre la faculté de produire. Les anciens disaient que *celui qui a vu Dieu doit mourir*. L'artiste qui a contemplé la vérité dernière de son âme doit peut-être se taire.

Vous connaissez tous *Œdipe* et vous savez l'interprétation qu'en donne la psychanalyse. Pour Freud, Œdipe qui a, sans le savoir, épousé sa mère et tué son père, n'est qu'une symbolisation des tendances de l'enfance, assaillie par des velléités inconscientes de meurtre et d'inceste. Eh bien, supposez que Sophocle, au lieu d'avoir eu de ces phénomènes une intuition géniale et fugitive, en ait trouvé la confirmation dans l'analyse des rêves, supposez qu'il ait eu à sa disposition tous les moyens de contrôle dont dispose un psychiâtre moderne, supposez qu'il ait eu *conscience de l'inconscient humain*, — l'*Œdipe* qu'il aurait écrit eût été fort différent de celui que nous avons. Peut-être même *n'aurait-il pas écrit Œdipe*.

Et Shakespeare, qui a, lui aussi, devancé les constatations et la psychanalyse, s'il avait connu, jusque dans ses rouages les plus subtils, le mécanisme de ce qu'on appelle « la fixation à la mère », nous aurait donné d'Hamlet une image bien différente.



Je ne veux pas influencer votre débat, je veux cependant, pour finir, vous exposer mon sentiment : je crois que, tout en voyant les dangers qui nous menacent, il faut les braver. Je crois qu'il faut suivre la

voie qui nous est ouverte. Il faut tenter l'aventure. Je crois que ceux d'entre nous qui se laisseront paralyser par la connaissance de l'inconscient ne seront pas de grands artistes. Je crois qu'il n'y a pas de vérité dernière à laquelle nous puissions être acculés. Je crois que l'âme recule toujours, sous des déguisements successifs, devant celui qui cherche à la connaître. Si loin que nous allions, je crois que nous trouverons toujours en face de nous un fantôme assez incertain, assez énigmatique pour nous permettre de rêver, de douter, de chercher, d'aimer, de craindre — c'est-à-dire de créer.

H.-R. LENORMAND.

RICHARD WAGNER (*Parsifal*) :

Kundry : « Apprends à connaître cet amour qui enveloppait Gamuret lorsque l'ardeur d'Herzéloïde débordait en le consumant. » *(Elle penche sa tête sur celle de Parsifal et attache ses lèvres aux siennes en un long baiser.)*

Parsifal : « Oui, cette voix, c'est ainsi qu'elle l'appelait... et ce regard je le reconnais. Aussi celui-là qui lui sourit si troublant, ces lèvres... oui... ainsi elles frémissaient pour lui... ainsi se courba la nuque... ainsi, fièrement, la tête se releva... ainsi voltigeaient gaiement les boucles... ainsi se nouait à son cou le bras... ainsi la joue effleurait mollement... »

LA LIBIDO.

Toutes les oppositions qu'ont rencontrées les doctrines psychanalytiques tiennent à une compréhension incomplète, chez leurs auteurs, de la sexualité et de la Libido. Sur l'existence d'un psychisme inconscient chez l'homme et sur la possibilité d'en étudier les tropismes par le moyen des associations d'idées, tout le monde peut se mettre facilement d'accord et c'est en ceci que consiste essentiellement la psychanalyse. Mais l'idée que tous nos mobiles peuvent être rattachés à des déterminantes sexuelles provoque des résistances aussi désespérées que, naguère, la filiation animale de l'espèce humaine ou la pluralité des mondes habités. La cause effective en est dans une éducation religieuse vieille de plusieurs siècles, qui a associé indissolublement en nous l'idée de sexualité et l'idée de péché, pour graver profondément dans la conscience collective la honte de certaines fonctions, la réprobation de certains désirs. Si le pansexualisme est l'apport de Freud, il s'en faut de beaucoup que cette doctrine soit le postulat indispensable de la psychanalyse et la meilleure preuve en est que d'autres psychanalystes ont pu établir tout leur système rationnel sur des instincts d'apparence différents comme l'instinct de puissance d'Adler. En réalité, le fait que la sexualité puisse être remplacée d'une façon tout aussi cohérente, au point de vue logique, par d'autres instincts, aurait pu donner à penser que la sexualité freudienne est quelque chose d'extrêmement vaste, synthétique,

compréhensif, quelque chose de général et pour ainsi dire d'abstrait, à la manière d'un grand principe métaphysique. Beaucoup n'ont pas cherché à s'élever à ces notions; ils ont préféré rabaisser la question au niveau de leur propre médiocrité, s'en tenir à la compréhension de la caserne sur les questions d'amour et regarder la sexualité à travers les obscénités chères aux grands collégiens. Assurément, quand on en est resté à cette grossière conception de la sexualité, on ne saurait admettre sans révolte que nos mobiles les plus nobles soient en rapports directs avec elle. Il s'agit seulement de bien savoir de quoi on parle et de définir son point de vue: philosophique ou simplement égrillard.

La confusion serait presque excusable chez des gens cultivés s'il ne se trouvait dans l'histoire de la philosophie une doctrine qui corresponde exactement à la compréhension freudienne de la Libido et cette doctrine est celle de l'Eros platonique. On trouverait extrêmement borné l'homme qui, après avoir lu le *Banquet* de Platon, n'aurait vu qu'une dissertation pédératisque dans l'œuvre du divin philosophe. Et pourtant, ceci aurait pu mettre en garde quelques personnes instruites et leur éviter une confusion aussi lourde au sujet de la Libido freudienne.

L'éminent helléniste Mario Meunier définit l'Eros comme « la *volonté de vivre* inconsciente, déterminée par le désir de la génération spirituelle ou corporelle et préposée à la conduite de l'âme en ses renaissances

successives ». De même la Libido pourrait être envisagée comme un tropisme affectif, comme l'aptitude à fixer son intérêt sur tel ou tel objet; c'est une notion extrêmement analogue.

Pour la comprendre pleinement, il faut se dépouiller de certaines illusions dues aux apparences et saisir à quel point les hommes en général sont dirigés dans leurs actions par des mobiles d'ordre sentimental.

On est porté, pour peu qu'on ait acquis un certain pessimisme, à accuser l'humanité de calcul égoïste et d'intérêt objectif, mais il faut bien voir que tous ces calculs, toutes ces intrigues, sont comme les productions tardives et accessoires d'un tropisme fondamental, spontané, irrésistible. Il est même consolant, quand on s'est intoxiqué à ce genre de pessimisme, d'observer combien les hommes font passer l'objet de leur affection sentimentale avant leurs satisfactions de confort, d'acquisition, etc. La guerre nous en a donné un merveilleux exemple. Il a fallu, pour galvaniser les foules dans tous les pays belligérants, non pas faire entendre la logique du calcul économique, non pas faire scintiller des buts d'expansion commerciale, de rendement industriel, de spéculation financière, mais faire vibrer la note d'amour ou de haine en invoquant les questions de prestige, d'honneur, de justice, de droit et même de paix (puisque beaucoup ont trouvé du courage à penser qu'ils supprimeraient les possibilités de guerres ultérieures). Il a fallu aux soldats, pour supporter l'enfer des tranchées, l'idée de défendre des êtres chers contre des atrocités certaines. Tout

ceci est une forme de sentimentalité pure. L'idéal social qui fait dresser les poings dans les discussions politiques, l'idéal religieux qui fait tour à tour allumer les bûchers, aiguiser les glaives ou offrir sa vie en des scènes de fanatisme, l'idéal des martyrs au cirque, des yoguis à Djagger-Nath, des Aïssaouas ou des sectants slaves ne connaissent ni le calcul, ni la logique, ni le rationnalisme épicurien de l'économie des forces, mais sont des entraînements spontanés, instinctifs, primordiaux et tout-puissants comme la passion folle de l'amoureux qui sacrifie ambition, fortune, santé, grisé par l'odeur d'une chevelure ou la saveur des lèvres aimées.

C'est ce sentimentalisme qui fait à la fois la grandeur et la misère de l'humanité, grandeur en ce qu'elle poursuit des buts d'un caractère purement idéal, misère en ce qu'elle dresse les individus les uns contre les autres et rend impossible ou précaire la coopération qui, seule, assurerait la tranquillité et le bonheur matériel.

On a toujours plus ou moins pressenti l'analogie de cette sentimentalité religieuse, sociale, individuelle (amour-propre) avec la passion amoureuse et la puissance du désir sexuel, mais la psychanalyse en montrant les substitutions possibles d'un élément à l'autre chez le même individu, a établi avec une rigoureuse clarté leur communauté de nature.

La vie qui assemble dans son organisation les viscères, les tissus, les cellules, les molécules, les atômes, les électrons, qui construit et maintient un édifice aussi

prodigieux, représente un effort immense de la nature créatrice. Cet effort anime, comme un souffle divin, toute parcelle de vie et lui donne en même temps un but, une tendance, un élan (au sens bergsonnien du terme). En vertu de cet élan, la vie tend à se propager comme la flamme; elle tend à se réaliser dans la génération physique, dans les aspirations sentimentales, dans l'idéal intellectuel, dans les besoins spirituels et cet immense moteur cosmique, cette puissance immense et admirable toute tendue vers un but lointain qui nous échappe, c'est l'Eros platonique, c'est aussi la Libido freudienne.

La Libido tend à se réaliser sur tous les plans de l'activité physiologique ou psychologique de l'homme, mais on conçoit que la forme rudimentaire primordiale, sous laquelle elle sera la plus facile à étudier, parce que la plus matérielle, la plus mesurable, c'est la forme sexuelle. A la vérité, si les manifestations de la Libido évoluaient chacune sur ces différents domaines d'une manière indépendante et particulière, l'analyse de la Libido sexuelle n'aurait qu'un intérêt très limité, mais on constate une analogie parfaite entre les manifestations des différents plans de telle sorte que « ce qui est en haut est exactement comme ce qui est en bas », et que la sexualité devient l'indicateur, le cadran, de tout l'élan vital d'un être.

Cette analogie pourrait s'expliquer simplement par le fait que la Libido est une force unique dans son origine et sa nature et qu'ainsi toutes ses réalisations sont empreintes du même caractère, mais la loi des

correspondances est quelque chose de plus subtil et de plus étonnant. C'est ainsi que la tête de l'homme est un résumé de son corps et que ses trois étages (cranien, nasal, maxillaire) correspondent très exactement, au point de vue morphologique, aux trois parties du tronc (tête, thorax, abdomen). C'est ainsi que, si nous en croyons Bonnier et ses partisans, la muqueuse nasale correspond, par ses différentes régions, à toutes les parties du corps, de même que le crâne si nous admettons les localisations de Gall et des autres. Dernièrement, l'irido-diagnostic, tel que l'ont établi les travaux de Peczéli (de Bucarest), de Lilieqvist (de Stockholm), de Vannier (de Paris), etc., nous montre, dans les différents segments de l'iris, une correspondance avec les différentes parties du corps. Déjà, les chiromanciens prétendaient juger de l'ensemble de l'homme par sa main et de l'ensemble de la main par le pouce. On dirait qu'une même loi d'unité, œuvrant aux différents degrés de complexité d'un organisme, de l'atome à la cellule, de la cellule à l'organe, de l'organe au corps entier, fasse de chaque partie un résumé de l'ensemble comme la cellule reproductrice qui porte en elle toutes les déterminantes héréditaires de l'individu d'où elle provient. En vertu des mêmes lois d'analogie, le désir amoureux et ses manifestations psycho-physiologiques résumeraient d'une manière parfaite les caractères essentiels de sa Libido et permettraient de juger des tendances de celles-ci sur les plans sentimental, intellectuel, spirituel, etc. Freud a certainement raison quand il affirme que tout est dans

la sexualité mais, à notre point de vue, il ne faudrait pas dire que la sexualité est l'alpha et l'oméga, la source et l'origine de toutes choses; il faudrait seulement dire que, de toutes les manifestations de l'élan vital qui se correspondent entre elles, la sexualité est la plus primitive, par suite la mieux différenciée; la plus matérielle, par suite la plus susceptible d'une étude objective et qu'en définitive il suffit de connaître un homme sexuellement pour juger de toutes ses possibilités et de toutes ses aptitudes psychologiques.

Encore faut-il considérer que la sexualité est quelque chose d'infiniment plus vaste que l'instinct proprement génital. L'instinct génital n'est, jusqu'à un certain point, qu'un besoin organique lié au fonctionnement des organes de la reproduction. Naturellement, c'est le fait d'appartenir à un sexe ou à l'autre qui détermine de la manière la plus évidente le sens de cet instinct, mais cette sexualité influence profondément l'individu tout entier, ne serait-ce que par ses caractères anatomiques ou glandulaires et, bien avant l'aurore de la vie génitale, l'enfant est orienté dans l'intérêt de ses jeux et de ses affections par son sexe. Le sexe est une sorte de polarité dans la Libido.

La Libido déborde de toutes parts la génitalité et les satisfactions de cet ordre sont loin de satisfaire à toutes ses aspirations, bien qu'elles soient les plus immédiates et les plus impérieuses. Il lui faut d'autres satisfactions, surtout dans le domaine affectif et c'est entre ces besoins de divers ordres que l'investigation psychanalytique nous découvre les compensations et les

substitutions les plus étonnantes, l'un arrivant à suppléer complètement à l'autre. Le besoin sexuel reste cependant le plus primordial et quand il se trouve contrarié de quelque manière que ce soit, nous voyons la Libido refluer par les voies collatérales avec une intensité extrême. L'intérêt vital se déplace et se porte sur les objets les plus divers : idéal religieux, idéal social, ou bien regression vers les instincts pré-génitaux de nutrition et d'acquisition. Inversement, les satisfactions génitales font tomber bien des enthousiasmes plus nobles et les délices de Capoue arrivent à noyer des vocations qui s'annonçaient comme brillantes.

Il n'est pas étonnant que, bien avant Freud, les psychiâtres aient entrevu l'extrême importance de la vie génitale dans la genèse des névroses et des psychoses ; il est plus remarquable que des philosophes aient découvert dans le désir amoureux le centre le plus caractéristique et le plus vivant de tous les tropismes psychologiques, tels les Hindous qui appellent *Kama* (désir) toute la vie des sentiments et les Platoniciens qui font de même avec l'Eros. Le rituel maçonnique, en découvrant à l'Initié la lettre G (génération) au centre de l'étoile flamboyante montrait encore que l'homme, inscrit dans le pentacle de l'étoile à cinq branches, avait ses organes sexuels au centre de la figure comme pour indiquer que toute la vie gravite autour de cette fonction.

On comprend bien comment l'instinct génital se relie aux autres manifestations de la Libido, en particulier à l'initiative créatrice et à la puissance de dévoue-

ment quand on songe que, pour être accompli, l'acte sexuel exige de l'homme une certaine aggressivité qui, pervertie, conduit au sadisme et, sublimée, mène à tous les héroïsmes. De la femme, il érige une certaine passivité dont la perversion est le masochisme et dont la sublimation peut inspirer les plus nobles sacrifices de soi-même.

La Libido est donc, par excellence, l'élan vital. Toute la vie étant un effort d'organisation synthétique pour grouper sous une conscience unique des éléments toujours plus nombreux (de l'électron à la cellule et à l'organe), la Libido paraît réaliser cet agent d'union et sa force est tout ce qui attire : on l'appelle amour et le langage ne fait pas de différence entre aimer un aliment, aimer un être, aimer son prochain et aimer Dieu. La Libido tend à unir les êtres en vue de créations de tous ordres, aussi bien spirituelles que physiques; « c'est la force forte de toute force » et rien de grand n'est produit dans le monde qui ne soit inspiré d'elle, car elle est le *primum movens*, le souffle divin de l'Amour qui a tiré le monde du chaos et qui le mène à travers tous nos efforts et toutes nos souffrances vers d'inconnues mais glorieuses destinées.

Dr R. ALLENDY.

MARCEL PROUST :

« Le nombre est grand des choses que nous vivons sans les connaître et des réalités intérieures et profondes qui nous restent cachées. »

FREUD DE L'ALCHIMISTE A L'HYGIENISTE.

Lorsque son maître de philosophie eut révélé à M. Jourdain qu'il avait toujours parlé en prose, notre bourgeois gentilhomme, étourdi par la foule de ses intentions, ne sut comment s'y prendre pour dire à une femme qu'elle avait de beaux yeux et qu'il l'aimait; cependant, bourgeois de Paris, il était de cette gent qui n'a jamais eu sa langue dans sa poche; mais, parce qu'on lui avait dénoncé leurs mystères, il n'osait plus, ne savait plus se servir des mots et s'empêtrait dans les substantifs, verbes, épithètes, pronoms, adverbes, si gais à cueillir, à remuer tant qu'il les avait crus lisses comme pommes, souples comme draps.

Le désir de se rendre compte a toujours raison d'une quiétude parfaite parcequ'ignorante. Notre bourgeois gentilhomme n'était pas le premier qui l'apprît à ses dépens: ainsi Psyché, dit-on, perdit l'Amour pour l'avoir voulu connaître.

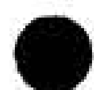
Aujourd'hui, ce n'est plus la perte de l'Amour qu'il faut craindre. Premièrement l'Amour se nomme *vie sexuelle* (Drieu la Rochelle a le mérite de l'avoir noté avant tout autre dans la *Valise Vide*). Je dis l'Amour. Sans doute faudrait-il préciser, car la vie sexuelle est, à la vérité, l'ensemble des gestes par quoi se réalise l'Amour, l'Amour dont le nom désigne à la fois un Dieu, toute l'affectivité, beaucoup de littérature et trente-deux positions. Mais, au fait, que nous importe? Je répète: aujourd'hui, l'on ne dit plus Amour mais

vie sexuelle; c'est un fait et qu'on n'aille point nous chercher des querelles de mots. Les mots ne savent plus effrayer car déjà nous les voulons dominer afin de pouvoir préciser le changement (dans les idées, la vie, les mœurs) marqué par leur évolution.

Si nous disons vie sexuelle au lieu d'Amour, c'est que nous nous méfions de la grandiloquence, c'est que nous voulons n'être pas dupes. Nous avons peur du romantisme, de son enthousiasme, de sa confiance, même lorsqu'ils tiennent en deux syllabes. Compensation : il nous faut prendre l'air de ceux qui savent. Que Daphnis et Chloë parlent d'amour : ici, à cette heure, nul n'est innocent; nul ne le veut paraître; et celui qui se croit averti pose bientôt à l'indifférence.

Or, si nous nous jugeons trop bien informés pour nous laisser aller tout simplement à l'Amour, Freud n'est-il pas un peu le responsable? Faut-il, au contraire, espérer beaucoup de sa clairvoyance?

En tout cas, on doit le dire, alors même que la froideur, la perversité négligente seraient, chez la plupart, feintes, il est à noter que les jeux sexuels dont la curiosité tient lieu de passion forte et ignorante d'elle-même, ne se jouent pas impunément.



J'envie parfois M. Jourdain; pourtant, lorsqu'on m'apprit à distinguer vers et prose, je n'avais pas encore l'âge d'en souffrir; mais je me rappelle ma stupeur le jour où me fut dénoncé, voisin de l'être que je me croyais, visible et bien défini, son jumeau, mon

jumeau de velours, vague, insaisissable et fuyant, un étranger vêtu de noir

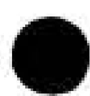
Qui me ressemblait comme un frère.

Qu'on ne s'étonne point si, voulant parler de la psychanalyse, j'ai d'abord cité Molière et Musset plutôt que Proust ou Dostoïevsky, exemples classiques. J'aurais tout aussi bien invoqué Aristophane, Corneille ou Petrus Borel, si quelque souvenir m'en était venu. Je partage avec la majorité de mes contemporains la manie de reconnaître à chaque coin de phrase la présence de l'inconscient, la présence de l'instinct sexuel; ainsi a-t-il été de mode, suivant les années, de découvrir à tous les tournants des pickpockets, des vitrioleurs, des fétichistes dangereux. Au reste, l'explication psychanalytique ne vaut que si lui est accordée une portée générale: d'où sa grandeur quasi panthéiste et le secret de sa force. On l'a parfois comparée à la clef des songes, pour moi, je serais plutôt tenté de la croire pince-monseigneur, capable d'ouvrir toutes les portes; mais tel est le besoin de se contredire soi-même, qu'il me semble déjà ne lui reconnaître une puissance si générale que pour en mieux douter; je me rappelle, en effet, que les sectes les plus archaïques, les religions les plus improbables ont toujours cru entrer partout de plain-pied.

Freud, suis-je donc bien en état de grâce psychanalytique? Souvent, j'en veux à votre dogme car une voix me parle qui n'est ni de la raison ni du cœur: une conviction quasi physique m'engage à douter de toute intelligence et même de la vôtre, à penser que

toute méthode d'investigation ne saurait donner de résultats que de provisoires et très relatifs; si l'homme en effet, parvenait à s'expliquer un jour soi-même à soi-même, il ne serait plus capable d'aucun sentiment, d'aucun désir. (Cette nécessité de n'atteindre point au définitif est d'ailleurs la cause de notre tourment terrestre et quotidien.) D'autre part, la logique d'âme des plus lucides ne tient qu'une fois admis deux ou trois axiomes psychologiques qui ne sont pas du tout des vérités évidentes par elles-mêmes; les plus courageux d'entre nous demeurent seuls à pouvoir et à vouloir en douter; mais plus ou moins, et c'est pourquoi il y a des degrés dans la folie, dans le génie.

... Et puis, si la psychanalyse nous garantissait un espoir de révélation humaine intégrale, définitive — il faudrait songer à faire sauter le vieux globe, où, seul un peu de mystère nous décide à trouver belles les heures, désirables les femmes, et dignes de notre amitié les hommes.



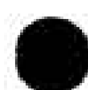
J'ai parlé comme M. de la Palisse et a priori, mais j'avais besoin d'un lourd bon sens qui fît équilibre, car la séduction m'entraîne de cette *analyse d'âme* qui est bien, à la vérité, la plus troublante des alchimies.

Psychanalyse, alchimie nouvelle, mais qui répugne aux décors des alambics et des cornues. Freud désigne, revêtant les murs, le plafond, le plancher d'une pièce parfaitement carrée, les miroirs qui précisent ce dont si longtemps l'existence demeura insoupçonnée.

Telle qu'elle, sa pièce d'alchimiste me tente et m'effraie.

Je ne me rappelle plus qui disait que, pour se faire une idée de l'infini, le seul moyen était d'imaginer deux miroirs, bien en face l'un de l'autre; or, entre ces miroirs, Freud met ce dont justement nous fut enseignée la honte; d'autre part comment imaginer le moi inconscient sans cette grandeur métaphysique si généreusement reconnue à ce qui surprend notre intelligence et la domine à la fois.

Pudeur et humilité devant une simple parcelle de l'*individu* qui n'est plus l'*indivisible*. L'individu se regarde et, comme s'il voulait regretter davantage, il estime plus large, plus imposant son mystère à mesure qu'il le juge mieux, qu'il s'en détache. Pudeur et humilité devant le plus secret et le plus puissant; l'homme toujours s'égare dans l'amoureuse étude de soi-même.



L'intelligence apprécie la logique des systèmes mais n'a cure de leurs fondements; or, il n'y a point de systèmes métaphysiques, philosophiques, scientifiques, dont l'homme n'ait entrepris de tirer une morale. Comme chaque jour nous nous réjouissons des ascenseurs, des automobiles, des lampes électriques, du chauffage central, plutôt que des grands principes qui en permirent la réalisation, un sens utilitariste, sens universel, flaire, dès quelque apparition nouvelle, une règle de vie adéquate aux goûts humains; des soifs d'âme éternellement supplient qu'on les apaise; la

conscience a des cris qui exigent et pourtant elle ne sait guère ce qu'elle veut; ce sont ses hurlements qui la révèlent. Au reste, un désir de se blesser soi-même, de se refouler, de s'isoler, de se meurtrir, rend l'équilibre humain plus impossible que celui d'une pierre dans le vide. Tourment irrémédiable, état premier chez tout être actuel, et dont, si l'on en veut essayer l'histoire, il faut rendre presque totalement responsable l'influence juive. Mais déjà, pour essayer de retrouver notre équilibre, nous voyons qu'il ne s'agit plus de parler de morale, mais d'hygiène d'âme, tout comme on parle d'hygiène de corps. Freud (dont les livres, rien que par les descriptions d'anomalies ont pu sembler à certains des bréviaires de perversité) Freud a le premier suggéré la notion de cette hygiène. Je ne parle point de sa thérapeutique, véritable pastiche, mais sa méthode d'investigation a prouvé qu'il ne fallait jamais meurtrir une normale dont il était grand temps de s'apercevoir qu'elle change avec chaque individu. Imposer à tous une même loi morale est aussi sot qu'imposer à tous une même couleur des cheveux, un même tour de taille. Hélas, tel est le besoin d'uniformité (« les Français, disait Napoléon, chérissent l'égalité, mais ne sauraient que faire de la liberté ») qu'on veut croire, au besoin, à l'efficacité d'une règle obligatoire et générale comme celles des monastères et des casernes: il faudrait auparavant prouver la nécessité — en soi — des casernes, des monastères.

M. Massis, par exemple, dans les reflexions qu'il fit à propos de Dostoïevsky, d'André Gide, reproche

à l'auteur de la porte étroite d'être anarchiste et immoral, alors que Gide (il le reconnaît lui-même) s'occupe tout à se mettre en ordre avec soi-même, et cherche à résoudre son problème intérieur, à s'échapper de sa propre anomalie.

A la vérité, c'est l'inquiétude de Gide, son geste vers la santé qui fait se récrier M. Massis. Inquiétude, geste vers la santé — preuves de maladie, diagnostiquent les trop sanguins et les obèses qui ne s'aperçoivent pas qu'ils sont, eux-mêmes, des malades d'un autre genre.

Parler d'une normale individuelle, ce n'est pas, comme feignent de le croire les partisans d'une dictature, sous-entendre que la normale de chacun se trouve en contradiction avec la normale jusqu'alors considérée absolue ; s'il en était ainsi, il n'y aurait qu'à faire volte-face et ce serait encore le désordre, je veux dire le faux ordre d'aujourd'hui, les homosexuels se faisant hétérosexuels par goût d'inversion, car si tous réclament une même règle, chacun s'en veut affranchir.

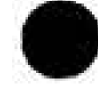
Freud nous enseigne que nous sommes notre propre critérium ; pour fixer ce critérium, il s'agit de se voir nu, *plus que nu*. On sait ce que veut faire entendre un conteur châtié dans ses termes lorsqu'il dit d'un homme qu'il est plus que nu. Or, si je n'avais crainte qu'on y vît une métaphore sexuelle, j'ajouterais que la psychologie était demeurée la seule science qui répétât « *L'eau monte dans les pompes, parce que la nature a horreur du vide* ». Le plus impérieux de nous-mêmes était oublié et de cette négligente omission il faut accuser

l'influence chrétienne qui est ici l'influence juive elle-même. La race juive fut toujours effrayée de la violence de ses appétits, de son odeur de bouc; mais un parfum de sacristie n'a jamais pu dérober l'odeur des sexes. C'est pourquoi Jésus *vomissait les tièdes*, et disait de Madeleine « *Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé* ». Pour lui, la grandeur seule était sainte et c'est bien en cela qu'il participait du divin. Mais pouvait-il se faire comprendre des gens de son quartier, de son village, de sa province? Je veux rappeler encore la phrase de Nietzsche qui n'est qu'un très beau lieu commun « *Ce qui se fait par Amour et par delà le Bien et le Mal* ». Le Bien et le Mal sont des notions inutiles à ceux qui ont entendu leur voix intérieure, qui ont trouvé leur vérité; c'est pourquoi l'amour n'a rien à voir avec le bien, avec le mal.

●

Quant à Freud, il ne fait que reconnaître la force de cette voix d'Amour, lorsque, parlant le langage quotidien d'un homme de science, il établit l'influence irréfutable des impulsions sexuelles. Sa conclusion éthique est donc que tout être après avoir trouvé sa normale doit l'accepter toujours. Ainsi le spécialiste recommande au malade intelligent de fixer son régime, comme si, dit-il, il était son propre médecin. La psychanalyse nous permet de nous retrouver; c'est beaucoup lorsqu'on songe au fatras de la civilisation; à la vérité, elle a donné la notion d'une discipline plutôt que d'une science nouvelle. Aux plus audacieux, elle permet de trouver une morale, et encore une fois cette morale

est individuelle, et c'est moins une morale qu'une hygiène d'âme.

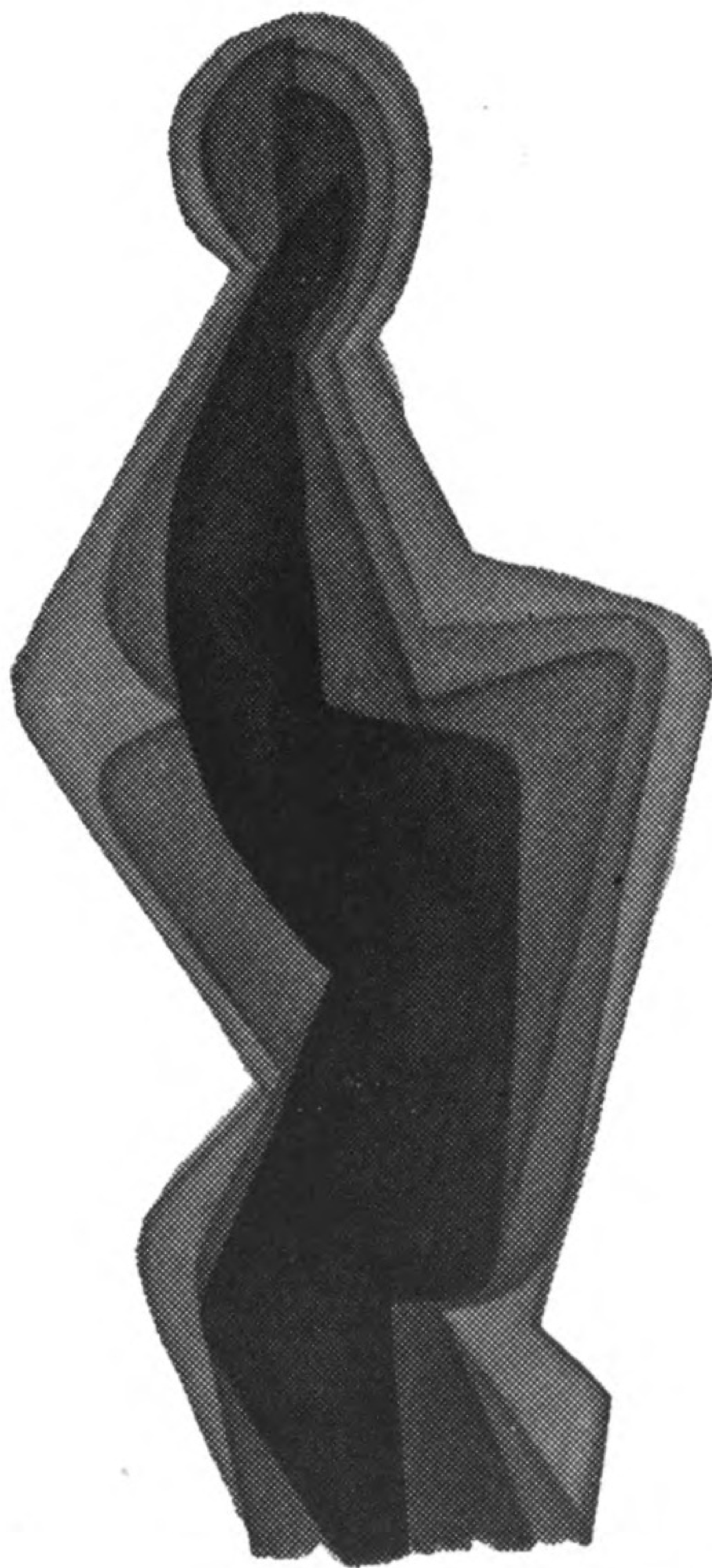


Le plus facile de nos rêves a toujours été celui où s'évoque une Grèce dont l'eurythmie était la plus saine insouciance. Seuls, les jeunes lords d'Abel Hermant gardent encore dans quelques coins de la vieille Angleterre cette fraîcheur qui, sous le clair regard d'Athèna s'alliait à la science subtile, à l'intelligence prompte; mais nous, qui n'avons plus la pureté, la grâce animale et divine, il convient de nous délimiter. Freud est notre Socrate et il était temps qu'il vînt. Pour trouver en soi l'individu précis et suffisant, beaucoup demandent aux drogues l'illusion, d'autres s'exaspèrent dans la tristesse, envient les matelots rajeunis par les longues traversées (qui, les mains brunies, caressent les filles si douces, si douces), les femmes de quarante ans, et ceux ou celles qui aiment les corps de leurs maîtresses, de leurs amants, comme des fruits, des étoffes. Or, si la psychanalyse peut tuer toute spontanéité (Psyché perdit l'Amour pour l'avoir voulu connaître), elle peut, au contraire, en nous montrant notre voie, nous permettre de retrouver le simple, le sûr instinct. Et c'est pourquoi Freud alchimiste devient le plus grand des hygiénistes.

RENÉ CREVEL.

SHAKESPEARE :

« Nous sommes faits de la même étoffe que les rêves, et notre pauvre petite vie est environnée de sommeil. »



Composition de Pierre Flouquet.

LES CAUSES PSYCHOLOGIQUES DES RÉSISTANCES QUI S'OPPOSENT A LA DIFFUSION DES IDÉES PSYCHANALYTIQUES.

Si l'on considère l'ensemble du mouvement scientifique contemporain, il est facile d'y démêler une tendance générale à passer des conceptions statiques aux conceptions dynamiques.

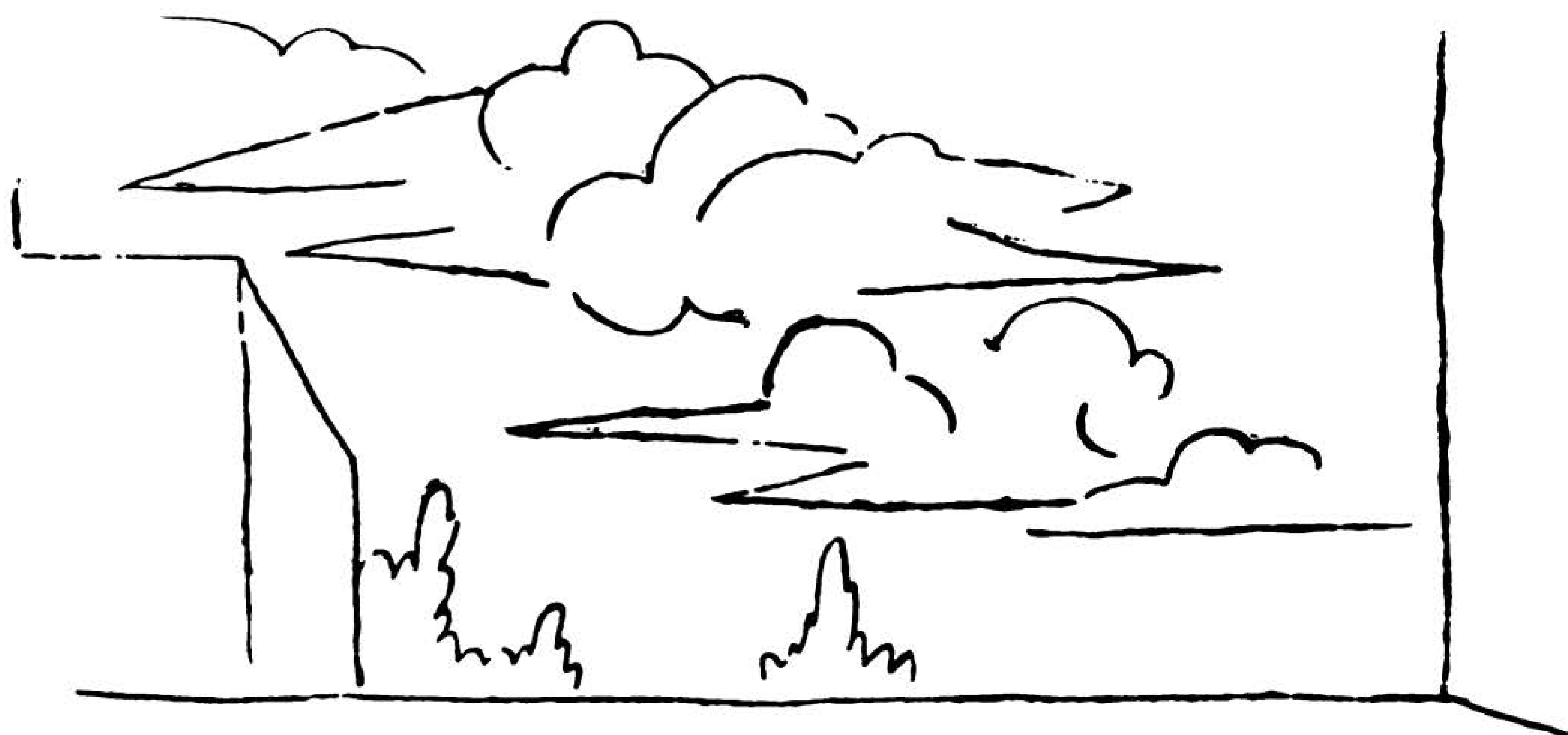
Dans chaque domaine scientifique, les vieilles conceptions statiques trouvent encore pour défenseurs non seulement les maîtres de la génération qui nous a précédés, mais encore ceux qui, parmi leurs élèves, ne savent que s'attacher aveuglément aux pas de leurs aînés.

La pychanalyse apporte dans la psychologie le même problème : aussi rencontre-t-elle les mêmes résistances. A ces résistances d'ordre général viennent s'en ajouter d'autres, plus particulières celles-là.

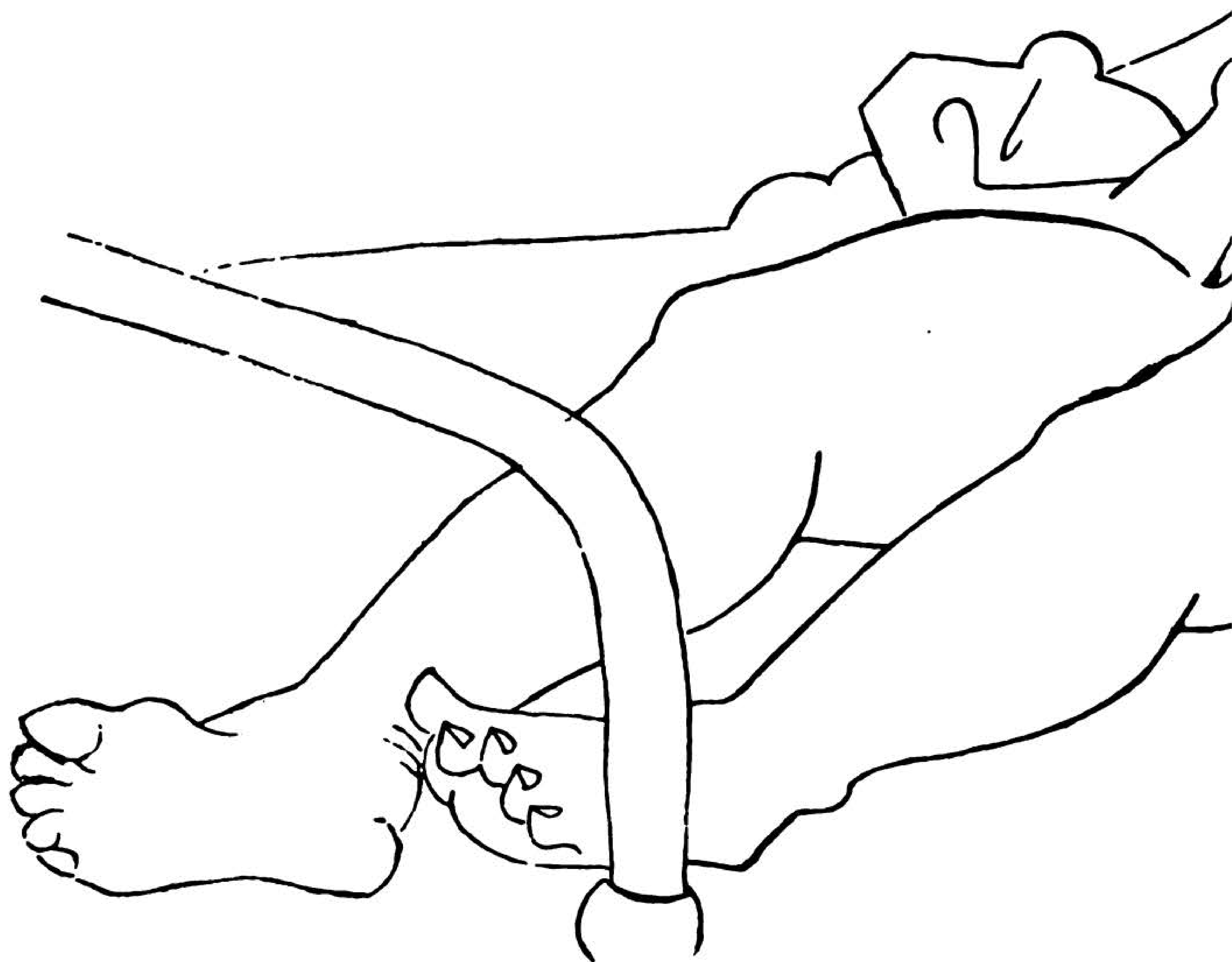
La psychanalyse s'occupe non seulement de nos qualités, mais également de nos défauts. Or, nous avons une résistance bien naturelle à voir ces derniers. Le juge qui doit se juger lui-même devient indulgent.

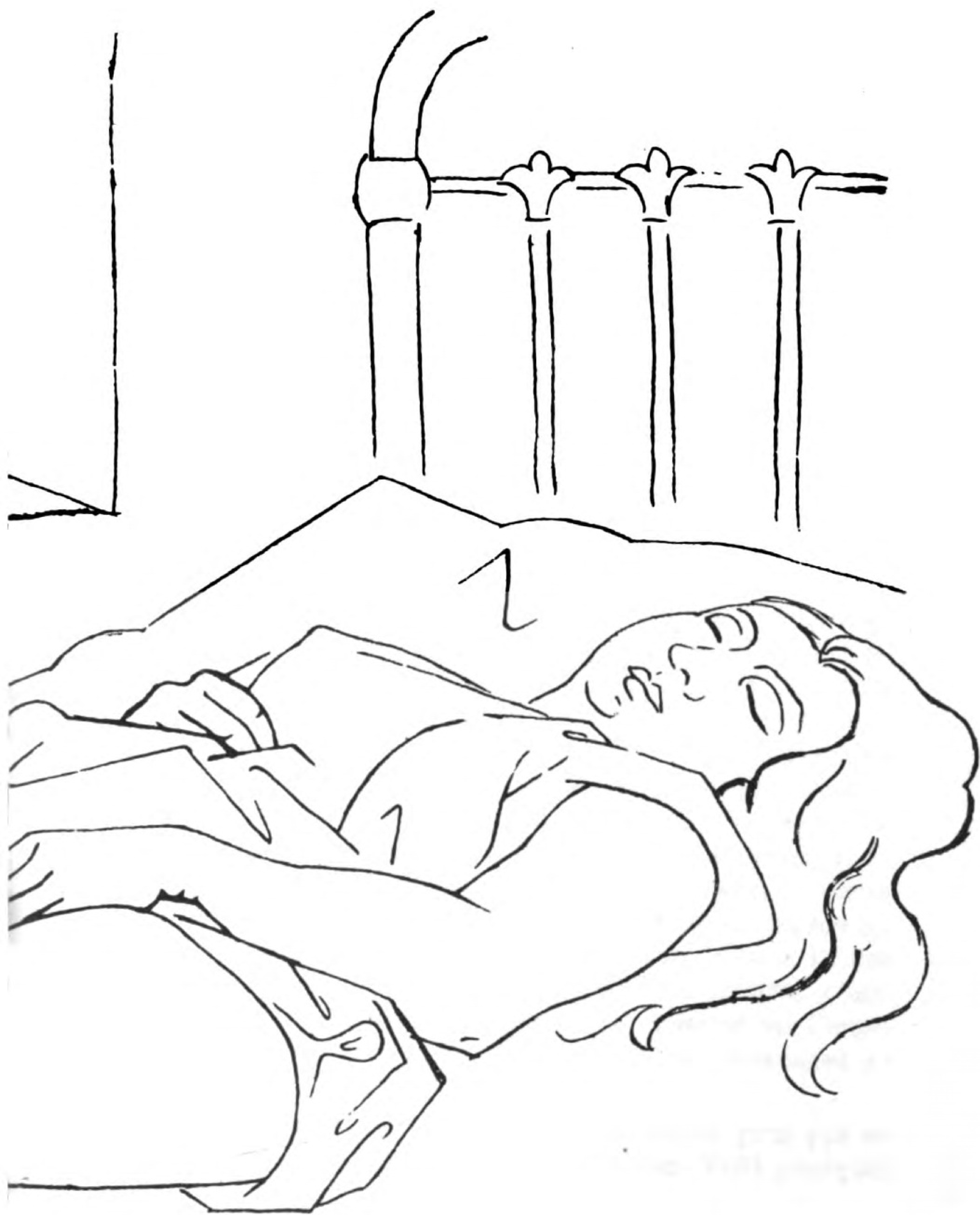
Le beau voile par lequel les hommes se masquent communément la réalité, soit pour la sentir moins cruelle, soit pour la faire évoluer, est déchiré par le travail psychanalytique ; de même le masque dont se servent si souvent les arrivistes de toute espèce pour

tant de personnes qui parlent de psychanalyse, ne savent au fond pas de quoi il s'agit. Comme l'a dit très justement le professeur H. Claude, de Paris, dans ses leçons sur la psychanalyse : « beaucoup de personnes en parlent et très peu la connaissent ». L'esprit spéculatif qui tient tant de place dans la psychologie se passe parfois trop facilement de l'expérience concrète. Il n'en est pour cela pas moins affirmatif. Au nom de l'introspection consciente il croit pouvoir expliquer les phénomènes les plus complexes, même ceux de l'inconscient, desquels par définition il ne peut avoir conscience. Rien ne contrôle alors l'imagination qui aime à s'élever au-dessus des réalités pénibles, d'autant plus qu'ainsi elle croit trouver la clef de la solution des problèmes les plus mystérieux. Cette façon de procéder, de même que le rêve, considère trop facilement les désirs comme réalisés. En science, où il s'agit de discerner soigneusement les faits certains des faits probables, possibles ou impossibles, elle est des plus dangereuses, parce qu'elle s'oriente d'après les exigences de l'affectivité du sujet et non d'après les points de repère positifs. Bleuler, professeur de psychiâtrie à Zurich, a nommé cette forme de pensée soi-disant scientifique : la pensée déréistique. Dans un livre spécial, il démontre l'influence funeste qu'elle peut exercer particulièrement en médecine, où, malgré tant d'obscurité, nous sommes parfois forcés de trouver une théorie, une explication à tout, ne serait-ce que pour tranquilliser le malade. Le grand inconvénient de cette orientation de



A. LHOTE.





Le sommeil de l'innocence --

battre monnaie de la crédulité publique, devient transparent. Les apparences derrière lesquelles s'abritent tant de nullités en science aussi bien qu'ailleurs, perdent de leur valeur et deviennent un abri fragile. Quiconque veut cacher quelque chose, soit aux autres, soit à lui-même, se sentira mal à son aise en face d'une méthode qui peut rendre ses efforts infructueux. Tout naturellement il tient à ses illusions et préfère continuer à illusionner autrui. Chacun est plus ou moins dans ce cas; on ne peut le nier. Chacun pour cette raison admettra la psychanalyse avec plus ou moins de résistance. Les psychanalystes les plus convaincus y ont passé.

Il répugne actuellement encore à notre vanité, malgré les travaux des darwinistes, de nous voir placés au même rang qu'un cobaye de laboratoire. Et pourtant le psychanalyste pour étudier l'instinct humain procède presque de la même façon qu'un entomologiste qui voudrait étudier l'instinct et les réflexes d'un insecte. L'un et l'autre laissent se produire les réactions de l'individu et cherchent à trouver leur déterminisme. L'un et l'autre parlent d'attirance et de répulsion et voient dans ces deux réactions les mécanismes qui règlent les échanges entre les différents individus. L'un et l'autre mettent en valeur le rôle du stimulus externe, c'est-à-dire le rôle des circonstances qui agissent sur l'organisme. Pour eux, l'homme et l'insecte deviennent un appareil à réflexes.

Puis il y a les phénomènes qu'on ne peut pas se représenter quand on ne les a pas vus. Voilà pourquoi

l'esprit est de conduire le savant vers des appréciations superficielles qui semblent pouvoir le dispenser d'un travail laborieux et méthodique.

Or, quantité de faits constatés par la psychanalyse ne peuvent être démontrés qu'à ceux qui veulent se donner la peine de voir et de travailler eux-mêmes.

Aucun de ceux qui, pour une raison ou une autre, ne peut s'approprier une technique psychanalytique suffisante, n'est en état de contrôler les recherches du freudisme, et ne peut parler en connaissance de cause. Il peut émettre des opinions très intéressantes, mais reste à côté du problème véritable.

Pour toutes ces raisons, il est difficile de s'entendre entre psychanalystes et non-psychanalystes. Il faut se résigner à ce mal nécessaire. Inutile d'insister sur les inconvénients d'une telle situation où, malgré la plus grande sincérité de part et d'autre, les réactions violentes ne peuvent pas toujours être évitées.

Il m'a semblé nécessaire de préciser cet état de choses afin que tous ceux qui s'intéressent à la psychanalyse sachent à quoi s'en tenir quand ils voient les différentes opinions s'affronter d'une façon que souvent on ne saurait plus qualifier d'objective.

Dr RENÉ LAFORGUE.

JAMES JOYCE (Dedalus) :

« Sa mère avait une odeur plus agréable que son père. »

BIBLISCHE FREUDEN (GENÈSE XL-XLI).

Quand Joseph aux tristes eunuques
Parlait de paniers, de sarments,
Il aurait fallu qu'ils connussent
Les lois d'un docteur plus charmant.

Cher docteur, au nom de la Joie,
Pitié du Pharaon dément!
Procurez-lui quelques bourgeoises
Pour qu'il en soit le bon amant.

Notre bible, Psychanalyse!
Une chose étonnante à lire,
Si cela reste à démontrer:

Bon, la vie est un peu moins sotte,
En attendant que l'on en sorte
Avec quelques désirs rentrés.

MÉLOT DU DY.

LE MASQUE SYMBOLIQUE D'UNE BOUFFÉE DÉLIRANTE CHEZ UNE JEUNE FILLE DE 18 ANS.

Qu'importent les discussions sur les théories freudiennes! Il en est d'irréductibles partisans, il en est d'ardents adversaires. Certains faits viennent prouver cependant qu'on les aurait enregistrés sans arriver à les comprendre dans leur genèse profonde, avant les travaux du psychiâtre viennois. Les bienfaits de ses doctrines, il faudrait être borné pour se refuser à les reconnaître dans la pratique journalière des maladies de l'esprit. Mais trop souvent des interprétations excessives de la part des psychoanalystes obscurcissent leurs résultats, compromettent leurs conclusions. Aussi pour réagir contre les excès des partisans et le scepticisme des détracteurs, nous voulons simplement raconter l'histoire d'une jeune fille dont les désordres éphémères reçoivent, pour être expliqués, une simple et claire lumière des idées freudiennes.

Il s'agit d'une très jolie jeune fille de dix-huit ans, qui dut être confiée à nos soins, persuadée qu'elle était alors d'avoir subi l'influence néfaste d'un jeune homme qu'elle voulait épouser et d'avoir été suggestionnée par lui et son entourage.

Nous savons qu'elle a perdu son père à sept ans. Sa mère s'est montrée très bonne à son égard et l'enfant toujours très douce, confiante vis-à-vis de sa mère.

Elle alla à l'école jusqu'à douze ans, fut placée dans

un atelier où elle se montra régulière et appliquée. Elle était gaie, plutôt enfant, paraissait insouciante, jouait normalement avec les jeunes filles de son âge, lisait les romans les plus romanesques et se plaisait à espérer l'arrivée d'un prince charmant qui l'enlèverait, car elle ne sortait pas souvent, sa mère la surveillant, mais d'une manière très souple.

Depuis le mariage de son frère, il y a deux ans, la maison était devenue moins gaie. Elle fit la connaissance d'un jeune homme : Loulou, avec lequel elle allait quelquefois au cinéma ; ils se rencontraient environ une fois par semaine. Il y eut échange de baisers, de caresses ; mais Ernestine F... refusa de devenir sa maîtresse, Loulou ayant déclaré qu'il ne l'épouserait pas et lui ayant proposé de vivre en ménage avec lui. Devant l'insistance de Loulou, Ernestine crut sage de rompre, malgré son très vif sentiment, et dans une scène un peu orageuse, fit comprendre à son ami qu'il n'avait plus rien à espérer d'elle.

Huit jours passèrent, pendant lesquels la malade devint sombre, préoccupée, parut s'ennuyer, et son patron s'aperçut qu'elle ne mangeait pas ; elle avait des distractions devant ses sœurs, parlait des hommes d'un ton détaché, disant qu'elle avait bien le temps de se marier, quand brusquement, huit jours après avoir vu Loulou pour la dernière fois, éclatèrent d'étranges symptômes :

Elle était couchée avec sa mère dont elle partageait le lit, vu l'exiguïté du logis, quand vers minuit, après s'être agitée dans son lit, elle se leva brusquement,

criant à sa mère que ses yeux la suggestionnaient, qu'elle lui faisait peur, voulait lui faire du mal, ajoutant qu'elle entravait sa vie, ne voulant plus demeurer sous son toit, que ses sœurs étaient mariées et qu'elle était prisonnière, mais, qu'aimant un jeune homme, elle voulait partir, etc., etc. Cependant qu'habillée en hâte, elle s'enfuyait en sautant par la fenêtre du rez-de-chaussée, prenait le dernier métro et courait chez sa sœur à qui elle exprimait la terreur qu'elle avait de sa mère.

Le lendemain, en apprenant qu'elle devait retourner chez sa mère, elle eut un mouvement de recul, se laissa conduire cependant, mais à peine arrivée, s'enfuit de nouveau, et recueillie au commissariat déclara que sa mère avait voulu l'empoisonner, qu'elle avait le même regard que Loulou.

Elle refusa de voir sa sœur de vingt-huit ans, accueillit mieux son autre sœur de trente-deux ans et c'est dans ces conditions que nous la vîmes, dans un état de demi-rêverie, distraite, ravie au monde extérieur, fournissant des réponses incohérentes et souvent contradictoires, difficile à interroger, désorientée, riant et pleurant par intervallles sans motif apparent, passant d'un instant à l'autre de la pâleur à la rougeur, consciente par moment d'être souffrante. Puis elle se mit à nous dire que sa mère et Loulou la suggestionnaient, ainsi que son patron, que Loulou avait dû agir sur elle pour lui faire détester sa mère : il ne cherchait que l'argent près des femmes ; il s'était moqué d'elle, il lui faisait sentir toutes ses pensées.

Puis la malade s'en est prise à sa sœur, à sa belle-sœur qu'elle a refusé de voir, aux infirmières qui, à son avis, dérobent l'argent qui lui est destiné et sont jalouses d'elle; elle est entourée de femmes de mauvaise vie; elle n'est pas dans un hôpital, mais dans une maison hantée, dans une maison de prostitution: « Je ne sais si ce que je dis est vrai, rectifie-t-elle, ce sont peut-être des idées ».

On lui conseille de faire la noce; les jeunes gens qu'elle a connus autrefois ont donné de l'argent aux infirmières pour qu'elles la fassent se prostituer afin qu'elle leur rapporte de l'argent; elle a des voix dans la tête: « C'est une voix basse, chuchotée; c'est comme une pensée ».

Elle a entendu: « On l'aura par la toilette ». La voix de Loulou lui dit: « Tu es ma petite chérie. Ecris-moi. Viens ».

On lui a annoncé qu'elle était mariée, qu'il fallait « qu'elle prenne un genre et devienne prétentieuse ». On veut la faire aller « dans un endroit où il y a des divans »; on lui commande de choisir un amant; il lui semble qu'on lui parle par des tuyaux.

En notre présence, nous l'avons vu écouter des voix qui disaient: « Tu dis cela à un docteur, eh bien, ça va, on fera quelque chose de toi ». Une autre fois: « Je t'aime... Jaloux d'un pucelage ». On sait tout ce qu'elle pense; elle est obligée de répondre « en pensée, parfois en parlant ». Quelqu'un la prend sous sa volonté. Elle a la tête vide, quelque chose derrière est percé... Sa figure change. On lui aplatit le visage au

moyen d'une glace, on agit sur ses yeux; on lui envoie des teignes. Ses dents sont jaunes. On lui donne des rougeurs. On lui fait remonter sa nourriture, on veut l'empoisonner; aussi refuse-t-elle de s'alimenter. On lui fait respirer de mauvaises odeurs. La nuit, elle ne dort pas: elle a peur qu'on lui fasse du mal; elle se sent électrisée dans son lit. On lui a touché les organes génitaux. On a dû l'endormir. Elle éprouve des jouissances agréables.

Elle prétend voir des hommes et des femmes autour d'elle, des « invisibles », dit-elle. Elle leur crache à la face. Elle a cru reconnaître sa mère et la maîtresse de Loulou. Elle a des illusions de la vue et des interprétations délirantes. Elle parle seule, les paroles sont chuchotées, incompréhensibles. Elle semble véritablement rêver. Interrogée sur ses rêves, elle raconte qu'elle a rêvé qu'elle était dans la Grande Roue et dans la balançoire à vapeur. Son cœur s'en allait, sautait. Elle a rêvé aussi que l'un de nous venait près d'elle, l'embrassait; elle s'est réveillée, il n'y avait personne. « Une autre nuit, dit-elle à l'un de nous, je vous ai vu dans mes yeux ».

Elle se sent poussée à agir: Loulou a voulu hier qu'elle se déshabille. « Pourtant, je voudrais rester honnête, dit-elle. J'ai une famille ». Elle s'agite, déchire sa chemise, sous prétexte qu'elle désire une chemise de dentelles. Elle fait des grimaces qu'elle dit « imposées ». Si elle était libre, déclare-t-elle, elle se donnerait au premier venu. Elle nous tutoie et nous dit: « Je te veux. Une caresse seulement. Ça m'a gré-

sillé comme des poux. Veux-tu m'enlever! Je suis couverte de teignes. Loulou veux que je l'oublie. C'est déjà fait. J'en aime un autre. Je ne veux plus que ma mère me soit un obstacle. J'ai maintenant le genre d'une femme qui fait la noce... Je veux faire l'amour. Il y a comme une magie autour de moi ».

Elle parle de bijoux, de toilette, installe en imagination des appartements luxueux, prend des poses plastiques et lubriques, simule l'abandon à un être imaginaire, l'extase amoureuse, prend des attitudes de mannequin, fait des singeries, a des gestes maniérés, s'agite, se sauve à demi-vêtue dans le jardin, rit et pleure tour à tour.

Par intervalles, elle s'analyse : « J'ai quelque chose en moi qui n'est pas ordinaire. On me met quelque chose dans le sang. Je me demande par quel moyen on agit ainsi. On m'a endormie. Je suis toute drôle. Je suis folle ». Puis elle retombe dans son délire qu'elle semble mimer.

Bientôt tout s'apaisa. Elle fut plus calme dans son lit, se négligea moins dans sa mise et fit convenablement sa toilette. Elle se mit au travail et depuis lors a exercé une activité utile et régulière. Elle se montre ravie de ce qu'elle appelle sa guérison et confuse de s'être livrée à de si grands excès devant nous : « J'étais folle alors ». Elle se sent la tête encore un peu malade, les membres fatigués et dans l'ensemble, un peu triste.

Elle entendait, explique-t-elle, des voix dans la tête : « C'étaient des idées plutôt que des voix, c'était comme si le sang m'était monté à la tête ». Dans son idée, elle

se trouvait dans une maison de prostitution. La nuit, elle croyait voir des jeunes gens parmi les ombres de la salle. Parce qu'elle avait des tremblements, elle se crut électrisée et ses sensations génitales, c'est l'idée, dit-elle, qui les créait. Il lui semblait qu'on venait autour de son lit pour coucher avec elle, que sa tête était une boîte d'où sortait de la fumée et à d'autres moments lui paraissait pleine d'eau. Elle voulait se sauver parce qu'elle croyait qu'on l'attendait dehors avec une auto. Elle regrettait tous les actes qu'elle avait commis, s'étonnait d'avoir été si malade, faisait des projets d'avenir raisonnables.

De fait, elle est guérie depuis longtemps et, toujours aussi jolie, mène une existence absolument normale.

Que s'était-il passé? Bien sûr, en rapport avec sa formation, une poussée de désirs qu'elle a essayé de satisfaire dans la mesure où les conventions morales et sociales lui permettaient de le faire. Mais sa conscience s'est révoltée, le jour où celui qu'elle considérait comme son fiancé a brutalement découvert ses intentions. Et c'est huit jours après sa rupture, qu'inconsciemment, elle a commencé par accuser sa mère, puis ses sœurs de la suggestionner. Il semble bien que cette jeune fille désireuse de s'évader de l'emprise familiale, ne pouvant s'irriter contre l'ensemble des conventions morales et sociales qui demeurent à tout prendre des abstractions, ait associé les personnes qu'elle jugeait chargées de les faire respecter aux regrets de son renoncement et de sa contrainte: sa famille d'abord, le

personnel infirmier ensuite qui la retenait prisonnière.

Le conflit des notions morales et des incitations sexuelles instinctives a provoqué une série de chocs affectifs.

Les tendances érotiques ont bien été combattues, mais grâce à leur charge affective, elles se sont exprimées en idées délirantes inconscientes. Les conceptions morales, la malade s'en est servie sciemment pour lutter, mais leur symbolisation antagoniste en la personne de sa mère lui est restée totalement inconsciente, c'est ainsi que le délire amorcé s'est développé comme nous l'avons raconté. La malade s'est cru dans une maison de prostitution, elle s'est cru influencée, invitée à se prostituer et sa conduite, appliquant les idées morbides, a tenté de les réaliser. Elle s'offrait aux médecins, se mettait nue sur son lit, prenait des poses, simulait l'extase amoureuse, « jouait » son rôle de prostituée.

Cette affection a permis aux tendances sexuelles normales que l'éducation de la maladie ne lui permettait pas d'afficher, de se travestir et de se traduire en symptômes morbides. Il y a eu dans ce cas « attaque victorieuse, réussie, du conscient par l'inconscient ». (Régis et Ménard).

Sans aller aussi loin que Maeder qui apporte à l'explication des psychoses une conception téléologique, il semble bien qu'il doive exister, selon l'expression de cet auteur, une « volonté de maladie » (Will Zur Krankheit), la psychose ayant été une compensation contre une existence jugée incomplète et

ayant réalisé d'une manière détournée les secrets désirs de la malade.

Il y eut vraiment « fuite dans la maladie ». Il semble même, si l'on en juge par la guérison de la jeune fille, que les tendances sexuelles directement symbolisées par la psychose, aient épuisé leur potentiel, pourrait-on dire, dans l'activité délirante, ou pour nous exprimer autrement, que la poussée sexuelle impérieuse se réalisant en conceptions morbides fut de ce fait apaisée.

En somme, les débordements de cette jeune fille ne nous paraissaient-ils pas tout à l'heure étrange, inexplicables et n'est-ce pas à la gloire de Freud qu'il ait contribué à nous les faire comprendre grâce à la clef d'un symbolisme très simple?

A. BOREL et GIL ROBIN.

ALPHONSE DAUDET (Le Nabab) :

« La race est plus nombreuse qu'on ne croit de ces dormeurs éveillés chez qui une destinée trop restreinte comprime des forces inemployées, des facultés héroïques. Le rêve est la soupape où tout cela s'évapore avec des bouillonnements terribles, une vapeur de fournaise et des images flottantes aussitôt dissipées. »

FREUD ET LA LITTÉRATURE.

Comme beaucoup de psychologues, Freud a étudié les rêves et les hallucinations, mais il a donné à cette étude une grande popularité en y introduisant quelques idées originales et frappantes. Raymond Meunier, chef de laboratoire à l'Asile de Villejuif, a été le premier à en parler hors d'Allemagne, en 1912, et depuis cette date le succès des théories de Freud n'a fait que grandir. Il y a certainement des causes extra-scientifiques à ce succès; probablement des causes littéraires. Il me semble bien que, pour l'étude scientifique des rêves, la grande autorité reste Hervey de Saint-Denis, et j'entends dire qu'on retourne déjà, dans le monde scientifique, aux théories dites *toxiques*. Et, en effet, on a l'impression que Freud ne tient pas assez compte des éléments somatiques du problème.

Sa doctrine, plus large, de la sexualité comme base de la vie psychique, est très séduisante, mais elle ne résout pas le problème qu'elle pose. Un savant catalan, Pi y Suner, a cherché à démontrer que la faim était l'origine de la connaissance, et sa thèse ne nous paraît ni plus ni moins acceptable que celle de Freud, qui attribue un rôle aussi général à ce qu'il appelle la Libido. Mais dès qu'on arrive au fond de ces deux doctrines, on se retrouve en présence de la vieille question de l'œuf et de la poule. On le voit bien dans un passage comme celui-ci: « Les secousses rythmiques d'une promenade en voiture ou d'un voyage en chemin de fer impressionnent les enfants plus âgés, au

point que tous les garçons du moins rêvent d'être mécaniciens ou chauffeurs. (Tout ça pour les secousses rythmiques!) Ils attachent un intérêt excessif et énigmatique à tout ce qui concerne les chemins de fer. (Toujours à cause des secousses? et pas pour l'amour du mouvement qu'exige leur croissance, du déplacement, de la sortie, du bruit, du changement?) Parvenus à l'âge de l'imagination, c'est-à-dire peu avant la puberté, ils en font le moyen d'une symbolique sexuelle précise. (Cela devrait être appuyé d'exemples; où les trouver?) Ce qui crée un lien entre les sensations provoquées par le mouvement du chemin de fer et la sexualité, c'est évidemment le caractère de plaisir attaché aux sensations motrices. (Nous touchons ici la question de l'œuf et de la poule: qu'est-ce qui a commencé: le mouvement ou le plaisir, la vie ou la Libido?) Si ensuite intervient le refoulement qui change en leur contraire les préférences de l'enfant, il arrivera que l'adolescent ou l'adulte réagiront par un état nauséeux au balancement et au bercement; ou encore ils seront complètement épuisés par un voyage en chemin de fer... (cela ne relève-t-il pas d'une doctrine toxique plutôt que purement psychique?) tandis que d'autres seront sujets à des accès d'angoisse » (et la rupture ou le déséquilibre des *habitudes,* qu'en fait-on ici?).

Le désir, ou la manie, d'attribuer à la sexualité un rôle prépondérant sinon exclusif dans les phénomènes de l'émotivité donne à tous les développements de la doctrine de Freud un caractère de parti-pris qui nous met en défiance. Et, du reste, s'il y a beaucoup de

choses ingénieuses dans les exposés de Freud, il y en a aussi beaucoup qui nous paraissent arbitraires ou grossièrement déduites.

Ce qui fait la principale valeur de Freud, à notre avis, c'est son rôle de vulgarisateur, un peu à la façon de Charles Darwin en ce qui concerne l'hérédité et les variations. On lui doit aussi beaucoup de reconnaissance pour avoir créé ou vulgarisé les mots Libido, refoulement, censure, etc. Il a fixé l'attention, par ce moyen, sur les phénomènes que le public ignorait ou connaissait mal sous leurs anciens noms, tels que : désir sexuel, contrainte sociale, discipline personnelle, etc.

Surtout, il me semble que le mérite littéraire de l'œuvre écrite de Freud est presque aussi grand que le mérite littéraire de l'œuvre de Charles Darwin. C'est un commentaire, par moments assez beau, de l'invocation de Lucrèce à Vénus, et je suis persuadé que certains de ses essais (que je n'ai pas lus) et certains des essais de ses disciples, comme *Das Lutscherli* du Dr Galant, doivent être d'une lecture très agréable.

VALERY LARBAUD.

IBSEN (Quand nous nous réveillerons d'entre les morts :

Rubek : Il y a un sens caché derrière tes paroles.

Irène : Qu'y puis-je ? Chacune d'elles m'est soufflée à l'oreille.

FREUD ET L'INCONSCIENT.

Nombre de recherches scientifiques se résument pour le public, même lettré, en quelques formules faciles et frappantes, qui, isolées des faits qu'elles prétendent résumer, ont un air de paradoxe qui plaît. Ces formules, qui servent à étiqueter les hommes de science dans la pensée du vulgaire, sont la partie la moins consistante de leur œuvre. Il faut avouer que souvent ce sont les savants eux-mêmes qui ont aidé à les fixer; par là ils nuisent à leur propre pensée. Disons-le nettement: au point de vue de la science, les seules acquisitions durables sont des faits avec leurs lois, des méthodes et des applications. Les théories n'ont aucune vérité; elles n'ont pas d'autre valeur que les échafaudages dans la construction des maisons. La maison faite, ils disparaissent.

C'est un peu ce qui adviendra d'hypothèses célèbres: la loi logarithmique des sensations chez Fechner, les lois d'associations de la psychologie anglaise de Hume à Bain, ou encore, chez Bergson, l'hypothèse d'une vie mentale profonde qui ne serait que qualités et nuances, d'une intuition intérieure qui nous en donnerait l'impression directe, et d'un élan vital qui pousserait l'évolution par le dedans et serait à la fois la source de l'instinct des animaux et de la vision métaphysique de l'homme.

Quel que soit le charme de ces théories et l'attirance qu'elles exercent sur notre sens esthétique, elles sont passagères et d'autres les remplaceront, quitte à disparaître peu après. Mais ce qui est stable et acquis, ce

sont les faits qu'un Fechner a fait surgir par l'expérimentation, ce sont les descriptions et les analyses qui abondent dans les œuvres des empiristes anglais, ce sont les admirables évocations de notre vie psychologique dont les livres de Bergson donnent de si lumineux modèles.

De même, dans la psychanalyse de Freud, il convient de distinguer d'une part les théories, d'autre part les faits et les méthodes. Le symbolisme freudien, qui prétend découvrir dans nos images mentales le déguisement de désirs sexuels, son explication des faits automatiques et indifférents de notre vie quotidienne par un jeu caché d'idées et de sentiments, ce sont là des hypothèses capables de retenir l'attention d'un public superficiel et qui se contente de peu. Dès aujourd'hui, cette partie de l'œuvre de Freud est caduque et presque surannée.

J'ai eu personnellement l'occasion d'étudier de manière approfondie plusieurs écrits de Freud, lorsqu'en 1913 je travaillais à la documentation de mon livre *L'Inconscient* (Paris, Flammarion, 1916). Freud est donc pour moi une connaissance déjà ancienne et je m'étonne un peu du caractère de nouveauté qu'il a pris récemment en France. Une simple incidente : faut-il que nous, psychologues français ou de langue française, nous soyons modestes ou bien oublieux de nos propres gloires pour chercher au dehors ce que nous avons en abondance et en mieux chez nous ! C'est pousser un peu loin le désintéressement.

Pour apprécier Freud, plaçons-nous au point de vue

objectif et, dans les questions de fonctionnement inconscient à portée mentale, demandons-nous ce que nous devons retenir de ses travaux.

Au point de vue des *faits* étudiés, il me semble juste de reconnaître que Freud a attiré l'attention sur un groupe important de phénomènes inconscients de valeur psychologique : c'est le groupe des *idées réprimées* et des *tendances inconscientes* que j'ai étudiées au début du chapitre V de mon *Inconscient* et que je classe dans le fonctionnement dynamique de la vie mentale. Reconnaissons le mérite de Freud en cette matière. Notre conscience en effet subit en de certains moments l'action d'*idées* que nous avons refoulées, soit que notre attention fût occupée ailleurs, soit qu'elles fussent choquantes pour nos sentiments, soit encore que l'éducation les eussent délibérément écartées. Ces idées reparaissent malgré le contrôle que nous exerçons et même parfois elles se déguisent, si l'on peut dire, pour s'imposer à notre conscience. Nous en avons de fréquents exemples : après une journée de travail vient la détente et des idées, des impressions se présentent à nous, alors que nous n avions pas eu le temps de les envisager jusque là ; le rêve présente des cas analogues, et aussi ces périodes de la vie dans lesquelles notre esprit, au lieu d'agir et de s'adapter au réel, se complaît dans les images du passé.

Outre les *idées* de cette nature, nous constatons en nous, à l'état latent, des *tendances,* beaucoup plus indistinctes, celles-ci, et souvent d'origine inconnue pour notre conscience : telles nos antipathies instinctives,

nos dispositions naturelles à agir, à rêver, à voir les choses en noir; certaines manières de nous exprimer; nos préférences, etc. Il semble probable que répugnances et attractions de ce genre soient fondées dans notre constitution physiologique et aient parfois une origine héréditaire ou atavique; d'autres fois, il faut en chercher l'origine dans notre propre vie émotive : émotions d'enfant oubliées par l'adulte.

Il est admissible que, dans certains cas, ces groupes de faits puissent exercer une action sur notre vie mentale. Sans doute la réflexion et la volonté peuvent-elles les dominer, mais ils n'en existent pas moins et expliquent certains conflits moraux et certains états d'âme.

Si Freud a su mettre en lumière l'intérêt de ces faits, pour la vie quotidienne et l'individu moyen aussi bien que pour les émotifs, il faut reconnaître pourtant qu'il n'a pas innové : il s'est inspiré et des cliniques de Charcot et de son école, et de l'œuvre, si riche en documents, des docteurs Raymond et Pierre Janet. Il est leur élève et leur continuateur.

Il faut encore chercher dans les recherches des grands psychiâtres français sur l'hystérie l'origine des idées que Freud développe à propos des tendances latentes et des idées réprimées. On sait que dans les dissociations de la personnalité, il a été parfois possible de remonter jusqu'à l'événement qui a donné naissance à l'état pathologique. Freud, en recherchant par l'examen du contenu de la conscience, l'origine de certaines idées, de certains sentiments, ne fait qu'ap-

pliquer ce que lui ont appris les pathologues français et américains.

Quant à la *méthode* que nous propose Freud, elle est une extension intéressante de l'analyse introspective, telle qu'on en trouve déjà des exemple dans le *Journal intime* de Maine de Biron ou dans la *Correspondance* de Jouffroy : le psychologue, dressé à l'observation de lui-même, s'arrête à des notations qui, pour le commun des mortels, n'ont que peu d'importance ; il s'attache à les décrire et cherche, par l'analyse, à trouver leurs antécédents. Il arrive à chacun de nous de penser soudain à une chose sans lien avec nos préoccupations présentes ou de faire machinalement l'un ou l'autre acte, comme de ranger un objet. Le plus souvent nous n'attachons pas d'importance à cela. Chez le psychologue professionnel de faits, le dressage introspectif conduit l'esprit à se fixer sur ce genre de faits et à en chercher les attaches.

La déformation professionnelle aidant, un psychologue de métier, comme Freud, surtout s'il s'occupe de la mentalité inconsciente, considère le susdit genre de faits comme beaucoup plus important qu'il ne paraît l'être dans notre vie ordinaire. Car, selon l'équilibre mental, l'influence de ces faits inconscients est très variable : intense chez les émotifs, elle est réduite chez les gens calmes ou maîtres d'eux-mêmes.

Il ne faudrait donc pas voir une loi générale dans les cas particuliers que l'on nous a décrits.

En somme, la méthode que nous propose Freud pour analyser les tendances latentes et les idées réprimées

n'est pas sans valeur ; il s'agit de porter son attention sur ces évocations d'idées que, généralement et sans grandement nous en soucier, nous attribuons à la distraction ; ou encore sur le contenu des rêves, ou enfin sur l'expression consciente que nous donnons, sans le savoir, à nos tendances latentes. Il faut ensuite rechercher les éléments du fait et tâcher de découvrir l'origine de ceux-ci.

Avouons-le, le procédé n'est pas nouveau. Et sait-on qui fut le véritable initiateur de la psychanalyse ? Ce fut le psychologue liégeois J. Delbœuf, un initiateur, du reste, en mainte question de psychologie scientifique. Il nous en a laissé de célèbres exemples dans son livre sur *Le Sommeil et les Rêves,* il y a un demi-siècle de cela. C'est du reste le procédé psychanalytique de Delbœuf que j'ai appliqué moi-même dans mon *Inconscient* et je ne vois pas ce que Freud y a ajouté, si ce n'est des hypothèses caduques.

Ainsi, de même que Binet revendiquait pour l'Ecole de Paris l'emploi de l'observation interne systématique employée par l'Ecole de Würzbourg, à qui les Allemands en attribuaient l'honneur, de même devrons-nous faire acte de justice en revendiquant pour les spiritualistes français et, au point de vue de l'analyse scientifique, pour l'Ecole belge, pour Delbœuf, l'honneur que l'on reporte un peu légèrement sur Freud et les Viennois.

En résumé, l'œuvre de Freud mérite d'être prise en considération. Mais n'exagérons rien. Méfions-nous et de sa fantaisie et de ses hypothèses et répétons que la

psychanalyse n'a rien de nouveau, sinon *le mot:* ce fait n'est du reste pas rare dans l'histoire des sciences.

Barcelone, avril 1924.

GEORGES DWELSHAUVERS
Directeur du Laboratoire de Psychologie expérimentale de Catalogne.

FREDERIC NIETZSCHE :

« Vous voulez être responsables de toutes choses ! Excepté de vos rêves ! Quelle misérable faiblesse, quel manque de courage logique ! Rien ne vous appartient plus en propre que vos rêves ! Rien n'est davantage votre œuvre ! Sujet, forme, durée, acteur, spectateur — dans ces comédies vous êtes tout vous-mêmes ! Et c'est là justement que vous avez peur et que vous avez honte de vous-mêmes. Œdipe déjà, le sage Œdipe, s'entendait à puiser une consolation dans l'idée que nous n'en pouvons rien, si nous rêvons telle ou telle chose ! J'en conclus que la grande majorité des hommes doit avoir à se reprocher des rêves épouvantables. S'il en était autrement, combien aurait-on exploité sa poésie nocturne en faveur de l'orgueil de l'homme ! Me faut-il ajouter que le sage Œdipe avait raison, que nous ne sommes vraiment pas responsables de nos rêves — mais pas davantage de notre état de veille, et que la doctrine du libre-arbitre a son père et sa mère dans la fierté et dans le sentiment de puissance de l'homme ? Je dis cela peut-être trop souvent : mais ce n'est pas une raison pour que ce soit un mensonge. »

PSYCHANALYSE ET TECHNIQUE LITTERAIRE.

Bien que les résultats auxquels les travaux de Freud et de son école ont abouti soient de nature à éveiller chez les littérateurs des réflexions fécondes et à attirer leur attention sur certains facteurs obscurs de la vie psychologique, je crois que l'efficacité esthétique de l'influence freudienne réside surtout dans la méthode spéciale d'investigation appelée *méthode psychanalytique*. D'autres diront sans doute l'intérêt des théories de l'art que le freudisme a créées ou est susceptible de créer; celles-ci demeurent, de toute façon, subordonnées à l'ensemble du système du professeur viennois. Mais, quelque opinion qu'on professe sur les résultats très généraux qui ont illustré la doctrine et qui témoignent d'une si alerte puissance de reconstruction, en même temps que d'un sens si franc et si hardi du grand courant de la vie secrète et subconsciente, c'est la méthode même d'analyse qui nous paraît surtout remarquable et féconde au point de vue de l'art littéraire. Elle le sera d'autant plus qu'elle sera libérée des conclusions propres à Freud, — je veux dire susceptible de conduire à ces mêmes conclusions ou à d'autres fort différentes.

La méthode psychanalytique, à la différence des méthodes habituelles de la psychologie (j'en excepte la vieille introspection et la jeune intuition bergsonienne), présente à l'artiste cet avantage d'être elle-même un art. Ici, et Freud l'a souvent dit, tant vaut

l'analyste tant vaut l'analyse. Ce procédé d'investigation qui exige autant de souplesse que de sûreté demande à être manié par des esprits hardis, nuancés, perspicaces et, pour tout dire, sans scrupules. L'avantage de l'art psychanalytique est de s'exercer dans le domaine psychologique sans en sortir. Saluons ici une des plus grandes originalités de Freud. Il restitue au fait psychologique son rôle d'objet, et veut l'étudier en lui-même, sans s'occuper de ses rapports avec des faits extra-psychologiques, les faits physiologiques par exemple. Ainsi Durkheim fonda une sociologie en refusant de réduire le fait social aux faits extra-sociaux, notamment aux faits psychologiques. Non que l'étude de tels rapports soit inutile! Mais les sciences doivent vivre sur leur propre terrain, et sans abandonner leur point de vue. On conçoit, d'ailleurs, à côté de Sciences constituées, comme la Physique, la Chimie, la Biologie, la Psychologie, la Sociologie, le bien-fondé d'Intersciences qui tentent de combler les lacunes séparant les domaines originaux entre lesquels Boutroux logeait la contingence, ou plutôt les contingences, de la nature: Chimie-physique, Biochimie, Psycho-physiologie, Interpsychologie... On voit l'intérêt, pour l'écrivain qui usera de la technique psychanalytique, à n'avoir pas à sortir du domaine psychologique qui lui est natal.

Supposons l'art de la psychanalyse connu de l'écrivain. Il est probable que son nouveau procédé d'analyse ne lui rendra pas les mêmes services selon le genre

littéraire où il voudra l'utiliser : poésie, théâtre, roman... Bien entendu dans ces notes trop rapides, je ne fais que poser le problème. Chacun le résoudra. Dans quelle mesure la technique de la psychanalyse peut-elle servir l'art du poète, du dramaturge, du romancier ?... Je vois, cependant, pour résoudre le problème, deux remarques et deux conditions à ne pas négliger.

D'abord, la psychanalyse est essentiellement une technique d'interprétation, une recherche de ce qui est et de ce qui se cache sous ce qui apparaît, transparaît ou se dissimule (1). On voit comment le théâtre, par exemple, pourra s'en souvenir.

Ensuite, le chef-d'œuvre est une synthèse ; les œuvres qui s'arrêtent à l'étape de l'analyse sont toujours inachevées, car l'analyse elle-même est toujours et nécessairement inachevée ; c'est le cas chez Proust ; l'analyse, la dissociation des éléments dont la synthèse pourra seule recréer la vie organique, est évidemment la condition du chef-d'œuvre, comme de la synthèse, mais elle est radicalement impuissante à le créer. Or la technique freudienne, comme l'indique son autre nom, est une méthode d'analyse. Elle sera donc plus ou moins utile

(1) Une originalité du procédé est de tenir pour valable tout renseignement, même mensonger. En effet, tout témoignage à sa cause, et le mensonge lui-même est une révélation. Dès qu'un individu parle, peu importe la vérité de ce qu'il dit. Il ne peut pas faire que sa personnalité lui échappe.

selon l'importance qu'occupe dans la formation de l'œuvre, la phase analytique par rapport à la phase synthétique. Par exemple, dans le roman (qui s'arrête si souvent à la phase analytique simplement transcrite sur le papier), dans le drame (qui présente chez Racine une synthèse parfaite qu'on sent précédée d'une analyse décisive, chez Scribe et Sardou une synthèse superficielle et habile après une analyse nulle, chez Claudel, une synthèse un peu gauche après une analyse puissante et diverse, chez tant d'écrivains du boulevard une synthèse et une analyse misérables) — dans le roman et dans le drame, la préparation de l'œuvre et la recherche des éléments étant fort longues, la psychanalyse paraît devoir prendre plus d'importance qu'en poésie, où la synthèse est plus spontanée et combine des éléments plus profondément inconscients (1). Reste que la poésie, si elle peut difficilement user d'effets comme le lapsus (ce Laforguisme ne serait pas recommandable), et les autres actes manqués qui seront si bien venus dans le récit ou dans l'action, pourra tirer certains effets du symbolisme sexuel, à condition qu'il soit sublimé, ou encore des récits de rêves... Et cœtera...

La seule sottise à ne pas commettre (elle a été commise, en France, et aussi, je pense, en Allemagne) consiste à transporter directement sur la scène, ou

(1) Par contre, et spécialement dans les poèmes d'inspiration personnelle, la poésie offre un passionnant objet de critique psychanalytique. Ainsi le poème trahit le poète.

dans le livre, la théorie même du D[r] Freud, ou l'exposé de sa thérapeutique. Rien de plus abominable esthétiquement que ces drames où le manuel de psychiâtrie se trouve grossièrement illustré par des tableaux de la Foire aux pains d'épices (*Musée Dupuytren* et *Musée anatomique* interdits aux personnes au-dessous de seize ans), des pantomimes de mannequins (personnages invariables : le Docteur, l'Homme malade, la Femme malade...), et récité par petites tranches prétentieuses dont on s'étonne seulement qu'elles n'étouffent pas les acteurs qui les ont dans la gorge. La pièce à prothèse n'est pas moins effroyable que la pièce à thèse. Curel ne se relèvera pas de son indigestion d'idées. Lenormand est un exemple de cette erreur esthétique. L'originalité du ton et de la poétique dramatique est infiniment plus importante que celle des sujets. Ainsi le premier mérite des écrivains qui useront de la psychanalyse sera de ne jamais rappeler Freud. Ils seront psychanalystes — ou bergsoniens, ou durkheimiens, ou comtistes — comme Corneille est cartésien. L'artiste use — s'il veut et comme il veut — des découvertes de son temps en s'en assimilant l'esprit, avec infiniment de délicatesse, de doigté, de naturel, et sans cette application massive qui rend si comique la couleur locale de Dumas père. Les procédés doivent toujours rester secrets dans l'œuvre d'art.

La psychanalyse permet à l'écrivain d'user consciemment de vérités qui ont été pressenties par des écrivains des siècles passés, ou chez qui ces vérités se

trouvent impliquées sans qu'ils en aient fait un usage systématique, c'est-à-dire un procédé. Il y a toujours bénéfice pour l'art quand il devient conscient. Chacun pourra s'amuser à rechercher dans ses lectures des exemples de psychanalyse avant la psychanalyse. Freud, dans son *Introduction*, en cite quelques-uns que je résume :

Un lapsus dans *Wallenstein (Piccolomini*, 1er acte, Vme scène), révélant la véritable pensée d'un personnage :

QUESTENBERG. — *Qu'avez-vous ? Où voulez-vous aller ?*

OCTAVIO (*pressé*). — *Vers elle !*

QUESTENBERG. — *Vers...*

OCTAVIO (*se reprenant*). — *Vers le duc ! Allons !* (Introd. p. 35).

Un lapsus, cité d'après O. Rank, dans *le Marchand de Venise :*

PORTIA. — ... *Oh ! ces yeux qui m'ont troublée et partagée en deux moitiés : l'une qui vous appartient, l'autre qui est à vous... qui est à moi, voulais-je dire.* (Introd., p. 36).

Un oubli de projet dans *César et Cléopâtre* de Bernard Shaw. L'auteur veut ajouter à César une supériorité, et il lui prête l'obcession d'un projet conçu dont il ne peut retrouver l'idée ; ce projet était de faire ses adieux à Cléopâtre. (Introd., p. 52).

D'une manière générale, on est sûr de trouver des

exemples psychanalytiques dans tous les drames où s'exerce le pouvoir que Freud appelle la censure. *Hamlet* serait très intéressant à étudier ; que de phrases à double-sens, de sous-entendus, d'expressions détournées ! Toutes les tentatives plus ou moins inconscientes de dissimulation relèvent de la psychanalyse. J'en vois un exemple comique dans *les Fourberies de Scapin* (acte II, scène XI). Scapin extorque cinq cents écus à Géronte pour retirer son fils de la fameuse galère :

GÉRONTE, *remettant sa bourse dans sa poche et s'en allant. — Va, va vite requérir mon fils.*

SCAPIN, *courant après Géronte. — Holà, monsieur.*

GÉRONTE. — *Quoi ?*

SCAPIN. — *Cet argent ?*

GÉRONTE. — *Ne te l'ai-je pas donné ?*

SCAPIN. — *Non, vraiment ; vous l'avez remis aans votre poche.*

GÉRONTE. — *Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.*

Un cas de lapsus comique se rencontre à la fin du *Voyage de Monsieur Perrichon*. Celui-ci que le commandant qu'il a traité de paltoquet sur le livre d'un Hôtel suisse oblige à aller rayer l'injurieuse inscription, annonce ainsi le voyage à sa famille :

PERRICHON. — *Ce voyage m'est commandant... commandé par les circonstances.*

Perdre ou laisser tomber un objet est considéré comme ayant un sens défavorable dans l'esprit du

possesseur pour celui qui a donné l'objet. Ainsi Mélisande laisse tomber dans la fontaine l'anneau de Golaud. Maeterlinck fournirait à lui seul l'objet d'une étude psychanalytique. Le symbolisme est constant dans ses drames et dans ses chansons. On le trouve encore plus net, et très grossièrement sexuel, sans sublimation des tendances, dans beaucoup de chansons populaires (le folk-lore et les coutumes ont beaucoup aidé Freud à élaborer sa théorie du symbolisme sexuel) et de chansons de café-concert. Inutile de citer des exemples.

Dans le roman, Proust a excellemment parlé des procédés du mensonge; il a fait avec beaucoup de pénétration œuvre de psychanalyste (Jacques Rivière a montré avec justesse la ressemblance qui lie Freud et Proust dans l'étude de l'âme humaine); il est seulement fâcheux qu'au lieu de recréer devant nous le mensonge il l'ait seulement disséqué.

Je trouve dans les *Enfants du Capitaine Grant,* du bon Jules Verne (dont je fais grand cas), un lapsus qui sauve les héros sympathiques. Au moment où ils vont périr, ceux-ci sont recueillis par le *Duncan*, le navire de leur chef, lord Glenarvan; cette rencontre est due à une distraction du géographe Paganel qui, préoccupé par le sens mystérieux du document qui a provoqué le voyage, au lieu d'indiquer au bateau la destination convenue, l'a envoyé croiser sur les bords de la Nouvelle-Zélande.

Enfin les prémonitions et les rêves, si nombreux

dans la tragédie antique, reprennent un nouvel intérêt. Spécialement, les songes de nos tragédies classiques risquent moins de nous paraître désuets, depuis que la psychologie freudienne approfondit leur sens.

Racine et Shakespeare nous avaient déjà montré que dans le dialogue dramatique les propos s'enchaînent moins suivant une convenance extérieure et éloquente que selon une loi de logique vitale ; les personnages doivent répondre, comme dans la vie, aux intentions qu'ils saisissent ou à leurs propres sentiments. Cet apparent désordre est l'ordre même.

Enfin, en dehors des procédés particuliers de la psychanalyse, l'idée de l'interprétation (tout l'art du psychanalyste est là) est extrêmement féconde. La fausse interprétation des symptômes peut donner des résultats tragiques (c'est Lear), ou comiques (c'est Orgon). Lear et Orgon font de la mauvaise psychanalyse Mais il est un cas où la fausse interprétation peut être accueillie volontairement ; elle est, alors, généralisée et généralisante ; elle constitue un procédé poétique de déformation ; et je m'en voudrais, à ce propos, en le remerciant de son hospitalité, de ne pas rappeler que Franz Hellens, dans ses *Réalités fantastiques* — si curieuses au point de vue de la technique du récit — nous a présenté un système poétique d'interprétation du réel et de l'homme qui ne doit rien à l'influence de Freud mais à la lumière duquel il nous paraît doublement original.

Nous sommes loin d'avoir esquissé les ressources littéraires de la psychanalyse. Mais nous voulions

seulement poser le problème, et montrer que l'art du psychanalyste n'était pas sans relations avec l'art de l'écrivain.

JEAN HYTIER.

MARCEL PROUST :

« ... le sommeil, fort vivant et créateur de l'inconscient (sommeil où achèvent de se graver les choses qui nous effleurèrent seulement, où les mains endormies se saisissent de la clef qui ouvre, vainement cherchée jusque-là)... »

FREUD ET LA PHILOSOPHIE MORALE.

Il me semble que le message de Freud à la philosophie est double, que l'on peut distinguer dans son œuvre, d'une part une psychologie de l'affectivité, d'autre part une mystique et une mythologie de l'inconscient (1). La première est singulièrement suggestive et d'une belle qualité dramatique, j'y reviendrai tout à l'heure. Quant à sa mystique, et surtout à sa mythologie de l'inconscient, je les crois très contestables et plutôt nuisibles à la réputation de sa doctrine. Il m'arrive, en lisant Freud, de me croire revenu aux beaux jours du manichéisme; et quand j'assiste aux manœuvres tortueuses de ce dépositaire de notre réalité, je me prends à penser que tant d'efforts pour nous démontrer que le conscient n'est que de l'inconscient maquiné aboutissent quelquefois à nous faire soupçonner que l'inconscient — du moins celui de Freud — n'est que du conscient qui se déguise pour faire peur aux gens vertueux. Certes, le sens aigu qu'a Freud de la vie affective devait l'amener à constater une disproportion éclatante entre la vie telle qu'elle est *définie* et la vie telle qu'elle est *vécue* réellement; mais il est pour moi hors de doute que sa conception du

(1) Je ne m'occupe ici que de philosophie morale, c'est-à-dire, des principes et des idées qui concernent la nature humaine et son développement. Quand Freud aura été convenablement décanté par l'action du temps et des analyses impartiales, je ne serais pas étonné qu'on s'aperçût que c'est surtout en tant que moraliste qu'il a fait une œuvre originale.

dualisme psychique est par trop simpliste et rigide.

Freud a conçu sa théorie à une époque où la conscience était considérée comme le signe distinctif des phénomènes mentaux; et sans peut-être s'en rendre compte, il a fait de l'inconscient une sorte de conscient retourné, construit avec à peu près les mêmes matériaux psychologiques. C'est le reproche que lui adresse un groupe de psychologues dont les travaux récents réduisent considérablement le rôle de la conscience dans la vie mentale (1). On ne sait ce que c'est, disent-ils, qu'un désir inconscient. Le désir n'est qu'un mot. qui sert à désigner un des aspects de notre conduite, une notion analogue à la notion de force en mécanique. L'homme se surprend en pleine activité, dans un tumulte d'actes plus ou moins mystérieux; il fait tout ce qu'il peut pour réaliser un certain état de choses; souvent il connaît ce qu'il veut obtenir, souvent il ne le connaît pas et prend alors les premières raisons convenables qui lui tombent sous la main. On dit que dans le premier cas le désir de l'homme est conscient, qu'il ne l'est point dans le second. L'éminent philosophe Bertrand Russel pense qu'un désir « inconscient » est une loi causale de notre conduite: « *Le désir inconscient n'est pas quelque*

(1) Ce sont les adeptes de la psychologie du comportement (**behaviour**, en anglais). En s'efforçant de définir les faits de l'esprit par des actes, des réflexes et des réactions chimiques, en ne recourant qu'en dernier ressort aux données toujours vagues de l'introspection, la psychologie du comportement nous propose une excellente discipline mentale. Sa critique du freudisme me paraît satisfaire à la fois les exigences de la logique, de l'esprit de finesse et du bons sens.

chose qui existe actuellement, mais simplement une tendance vers un certain comportement » (1). De même, la censure freudienne est expliquée suivant les directives ordinaires de la biologie. Un groupe d'habitudes peut « tomber » un autre groupe d'habitudes ou d'instincts sans qu'il soit nécessaire d'invoquer je ne sais quel pouvoir mystérieux. C'est pourquoi un grand nombre de nos désirs ne sont pas satisfaits. « De tels désirs, écrit le Professeur Watson, n'ont pas besoin d'avoir jamais été conscients et n'ont pas besoin d'avoir jamais été refoulés dans la région inconsciente de Freud... il n'y a aucune raison d'employer ce terme désir pour désigner de telles tendances » (2).

Il est vrai qu'une pareille explication est tout à fait dépouillée de cette grandeur sombre et émouvante qui plaît tant aux littérateurs. Elle a du moins le mérite de dissiper les mirages nouveaux que ce grand destructeur de mirages fait flotter à notre horizon. Après les illusions roses, il n'est rien de plus redoutable que les illusions noires. Etudiez impartialement et attentivement les tableaux cliniques des freudiens, et je m'étonnerais si vous ne remarquiez pas que l'inconscient du malade est une fonction directe de la conscience du médecin, *qu'il ne se réalise que dans cette conscience,* laquelle se révèle d'ailleurs singulièrement souple et spécieuse. Ici, un rapprochement s'impose : nous retrouvons ce dualisme, ce même rapport, cette

(1) B. Russel. **An Analysis of Mind.** Ch. I. Ce remarquable ouvrage contient un bon exposé de la critique de Freud par les **behaviourists.**

(2) Cité par B. Russel, Op. cit.

même organisation de l'inconscient par le conscient dans la tradition comique. Mais celle-ci s'efforce de restituer à la conscience son dû légitime, c'est-à-dire l'expérience psychologique que tout homme sain devrait acquérir en s'observant et en observant les autres, tandis que les freudiens s'égarent dans des interprétations mythologiques dont le moins qu'on en puisse écrire est qu'elles ne portent aucune des marques de l'esprit positif. Nous voyons aujourd'hui certains malades plus ou moins travestis en gens bien portants, quand ils ne vont pas jusqu'à porter leur maladie comme une auréole, que réjouit fort le succès d'une doctrine qui découvre chez tous les hommes ce qu'on attribuait jadis à l'état morbide de quelques-uns. Je ne crois pas qu'ils aient bien compris la doctrine de Freud, sans doute parce que celle-ci a besoin d'être rectifiée et mise au point.

Elle a ceci d'excellent qu'elle réduit l'opposition néochrétienne du mal et du bien, qu'elle fait du bien l'aboutissement du mal et du mal le passé historique du bien, de sorte qu'il n'y a plus ni mal ni bien mais seulement différents moments d'une même histoire (1). Grâce au schème freudien du développement individuel, nous pouvons considérer les perversions et les inversions des adultes comme des sortes d'anachronismes, des ratés physiologistes; et les gens sains — c'est-à-dire capables de se développer normalement — peuvent observer et diriger leur évolu-

(1) J'ai indiqué cette idée, sous une forme un peu différente, dans une note sur Freud (nouvelle Revue Française. Sept. 1923).

tion personnelle avec une liberté d'esprit, une audace et une confiance bien plus grandes que par le passé. Il suffit de réserver pour les cas morbides nettement caractérisés — beaucoup plus rares qu'on ne l'imagine — ce dialogue équivoque du médecin et du malade qui, dans l'esprit où il est mené par Freud et ses disciples, est condamné aux plus dangereuses déviations métaphysiques, et que seul l'inconscient médical a pu les inspirer (1). Les motifs cachés de la conduite d'un homme normal ne sont jamais aussi complètement inconscients qu'il lui plaît parfois de le croire; et même cette croyance n'a souvent qu'une valeur de justification. Ces motifs, on les sent presque toujours derrière sa conscience, comme on sent derrière soi dans la rue quelqu'un qui vous regarde et qui vous suit. On les reconnaît sans les connaître, si je puis dire; ce sont eux qui donnent sa nuance spécifique à chacune de nos actions, et il ne faut qu'un peu d'habitude et de mémoire pour composer, à l'aide de ces nuances, l'histoire véritable de notre conduite (2).

(1) En effet, le médecin s'efforce avant tout de guérir le malade, peu lui importe la valeur de sa méthode. On sait que pour la guérison des desordes nerveux on compte presque autant de méthodes que de médecins. Mais cet utilitarisme technique ne saurait constituer une philosophie, et Freud a précisément commis l'ereur de ne pas tracer une ligne de démarcation assez nette entre ses succès thérapeuthiques et ses découvertses psychologiques. Ce dialogue du médecin et du malade, on le retrouve avec un peu d'attention dans ses considérations les plus générales.

(2) Cette habitude, et cette mémoire constituent ce qu'on appelle l'expérience. Pour l'acquérir, ils n'ont nullement besoin de recourir au symbolisme freudien.

Nous sommes tous doubles, pour ne pas dire triples et quadruples, par égoïsme et par éducation : connaître cette duplicité, l'éprouver constamment et la réduire avec prudence, c'est le premier degré de la sagesse. Mais pour l'atteindre, il nous faut une liberté d'esprit et une pratique de l'inconscient que nous ignorions avant Freud (1). Malheureusement, il pétrifie ses principes en les exprimant et transforme en tableaux détaillés et définitifs ce qui devrait demeurer à l'état de schème et de direction très générale de la pensée.

Je voudrais maintenant dire un mot de cette psychologie des sentiments qui me paraît fort remarquable chez Freud. Ce n'est pas qu'ici encore je ne trouve bien des affirmations dogmatiques qui me choquent, bien des idées qui d'être trop appuyées perdent la moitié de leur valeur. Mais il n'est que de comparer les analyses de Freud à la psychologie affective officielle pour mesurer le progrès réalisé. Certes il ne manquait pas avant Freud d'excellentes, de remarquables monographies sur les sentiments ; mais leurs auteurs appliquaient une méthode de discrimination et de classement purement intellectualiste ; c'étaient des dessins, il y manquait le relief et la couleur. Freud est, je crois, le premier savant qui ait tiré parti d'intuitions très voisines de celles des artistes et des poètes, qui donne l'impression d'avoir éprouvé, par expérience ou

(1) Nous ne l'ignorions pas complètement, à vrai dire, grâce à la tradition comique. Mais on sait que le romantisme a pris d'étranges et souvent bien regrettables libertés avec cette tradition.

par sympathie, la complexité réelle et l'intensité dramatique des sentiments qu'il décrit. Il n'est pas jusqu'à son symbolisme si contestable qui ne soit la marque d'une intuition très profonde de la vie affective, si profonde qu'elle exigerait même, semble-t-il, pour s'exprimer l'imagination d'un artiste plutôt que l'organisation logique d'un savant. Freud nous mène à la source de la vie affective et nous révèle le courant unique, la force originelle qui nourrit et détruit nos sentiments; il nous décrit le travail sournois et sûr par lequel ces sentiments s'emparent de notre intelligence, de notre volonté et bientôt de toute notre vie consciente; et il nous convainc enfin de la parfaite indépendance de l'évolution individuelle par rapport aux concepts rationnels et sociaux. De telles acquisitions, on ne saurait les estimer assez haut. Et peu nous importe que Freud se soit trompé dans l'application, qu'il ait accordé une prépondérance indue à l'instinct sexuel au détriment des autres instincts: le redressement s'effectue de lui-même, bien plus aisément et naturellement que dans la théorie de l'inconscient.

Le grand mérite philosophique de Freud me semble consister en ceci que sa doctrine touche naturellement et sans intention à presque tous les points essentiels de la philosophie morale actuellement en voie de formation. Cette philosophie, on pourrait l'appeler un *romantisme organisateur*. La pensée moderne en effet incline à accepter franchement les données humaines notées au hasard et souvent déformées par le romantisme, comme étant celles qui proposent les vues

les plus fécondes sur l'homme et son devenir. Seulement, elle entend les organiser, les accorder à la tradition d'équilibre et de sagesse classique, les transformer en puissances de pensée et d'action. Au premier rang des problèmes qu'elle s'efforce de résoudre, il faut compter précisément les schèmes directeurs de la pensée freudienne que nous venons d'indiquer rapidement : le primat de la vie affective considérée dans son originalité et sa puissance spécifique d'expansion ; l'organisation des rapports du conscient et du subconscient ; la vie individuelle conçue comme une histoire soumise à des vicissitudes souvent tragiques, mais susceptible aussi d'un développement indéfini ; enfin l'ancien jugement moral, d'origine chrétienne, remplacé par un jugement historique et, si l'on peut ainsi dire, par une mise au point. Je sais bien que ce dernier problème n'est contenu qu'implicitement dans le freudisme ; mais c'est déjà beaucoup qu'il soit la seule doctrine théorique actuelle qui implique nécessairement un problème dont la solution pourrait bien modifier profondément la morale humaine.

RAMON FERNANDEZ.

MAETERLINCK :

« ... Il ne faut pas perdre de vue que notre âme est souvent, à nos pauvres yeux, une puissance très folle et qu'il y a en l'homme bien des régions plus fécondes, plus profondes et plus intéressantes que celles de la raison ou de l'intelligence... »

LE DIALOGUE AU JARDIN.

C'était le soir, un jardin et quelques branches de lilas.

— Parfois, dit Jacques Maast, on aperçoit d'ici la silhouette de Gide.

— C'est une silhouette fort habilement composée, lui dis-je. J'ai vu Gide entrer dans un cercle d'amis, les yeux plissés, la bouche ricanante, guettant sur chaque visage un signe de décomposition; et je fus tenté d'applaudir. Cette après-midi, Soupault, qui avait par hasard une mauvaise langue, et comme à l'habitude un cœur charmant, prétendait qu'il ne vivait plus que pour deux raisons, dont la seconde était ses préoccupations religieuses.

— Avez-vous lu, dit Maast, l'histoire de ce jeune Anglais qui avait le don de séduire les cerfs et qui coupa une jeune femme en une multitude de fragments. Entre ce don et ce crime, je distingue mal le rapport; je suis pourtant assuré qu'il existe. — Que pensez-vous de la psychologie?

Je ne dissimulai pas mon embarras:

— C'est,il me semble, un des noms les plus récents de l'intelligence.

— Vous pensez donc que M. Bourget, par exemple...

— Ah! Maast, vous trichez. Presque chacune de vos questions cache un piège (examinons pourtant celle-ci, elle se rapproche assez de la note que je prépare sur Freud). Attendiez-vous que je fisse une mine dédaigneuse en vous entendant parler de psychologie?

Ce n'est pas d'elle que je me défie, puisque j'y vois une partie de l'âme, celle que l'on oppose d'ordinaire à la sensibilité ; ce n'est pas d'elle, mais de son appareil, de ses professionnels, de ses charlatans. Comme vous avez raison d'instruire le procès des mots, qui sont si traîtres, et de la traîtrise de qui vous jouez si habilement.

— Ai-je parlé de cela ? Vous m'inquiétez. Je ne pense pas que l'on puisse reprocher au langage ses trahisons sans comparer d'abord la pensée aux mots — ni comparer la pensée aux mots sans tricher. (Il s'agit de deux choses incomparables.) — Mais Freud ?

— Laissons-là Freud. C'est de ses thuriféraires que je voudrais parler, et des séances inénarrables où l'on *fait* de la psychanalyse, des airs initiés, des termes d'école, de tant de pédantisme et de pédanterie. Je ne peux guère parler qu'en littérateur, mais je le ferai : cet envahissement de notre littérature par les morticoles, psychanalystes, psychiâtres ou aliénistes, le clystère ou le scalpel à la main en guise de porte-plume, me paraît d'une suprême impertinence. Encore certains sont-ils plus ou moins hommes de science, mais que dire des amateurs !

— On m'a rapporté cette anecdote, dit Maast. Comme M. de Montherlant affirmait qu'il ne s'endormait jamais sans avoir lu une page de Tacite : — « Mais au moins, l'interrompit Mauriac, connaissez-vous le latin ? »

— Connaissez-vous la santé, devrait-on demander à tous ces guérisseurs ; mais pour eux comme pour le

Knock de Romains, tout homme sain est un malade qui s'ignore. — Je n'oublie pas d'ailleurs que l'art vit surtout de maladie. La plus belle œuvre de jeune écrivain que je connaisse (c'est une œuvre encore inédite d'André Malraux), elle n'est qu'un pur tourment.

— Je pensais au *Citadin,* d'Odilon-Jean Périer, que nous aimons tous deux ; n'est-ce pas une œuvre calme et saine.

— Quelle sérénité plus grande que celle des tragédies de Racine, dont chacune cependant renferme un trouble inoui ! C'est à la faveur de la mesure, que le désordre de l'âme apparaît nettement.

— Mais vous alliez me parler de Freud.

— Qu'un philosophe ou qu'un peintre parle d'un livre, je souffre trop pour qu'à mon tour je parle d'un tableau ou d'un traité de philosophie, autrement que par leurs *à-côtés*. Freud est un poète de grande envergure, un esprit profond et tenace, un artiste lourd mais malin. (Je n'ignore pas qu'il se vante surtout d'être un médecin.) Il possède cette puissance étonnante du génie germanique à bâtir des systèmes complets. Il a su mettre son œuvre en formules, ce qui est un moyen de survie. Son influence est assez importante pour qu'on s'en inquiète ; elle peut être assez utile pour qu'on ne la repousse pas en bloc. Il constitue un excellent exercice de l'esprit.

— Mais la philosophie a-t-elle tant d'influence sur la littérature. Je me souviens d'une époque où les gens du métier ne juraient que par Durkheim et sa philo-

sophie sociale, et pourtant aucune trace n'en resta chez les écrivains.

— C'est qu'il ne s'agit point ici de philosophie, mais d'une attitude de l'esprit vis-à-vis des problèmes traditionnels, et de l'homme à l'égard de la vie; et je ne suis pas bien sûr que cette attitude, cette méthode ne soient le meilleur de Freud. C'est ensuite que les découvertes de Freud ne sont point assez étranges pour nous déconcerter; elles nous séduisent par une allure de paradoxes, mais ce sont des paradoxes auxquels nous sommes préparés par toute une lignée de moralistes. Mais c'est surtout qu'elles ne heurtent en rien notre individu, qu'elles l'exaltent au contraire, et s'accordent fort bien avec la doctrine de Nietzsche, dont nous ne nous sommes pas encore dégagés, et qui tend à faire de l'homme, comme dit Pascal, le *centre de soi.*

— Ne pensez-vous pas que toute psychologie tend à faire de l'homme le centre de soi?

Le soir était devenu un peu frais, et je n'eus pas encore, ce jour-là, le courage de pousser cette remarque jusqu'à une conclusion nécessaire: toute intelligence est antireligieuse.

Quelques jours après, je recevais ces mots de Maast: « Je voulais vous dire, l'autre soir, que la psychologie (si elle était réellement ce qu'elle prétend être et saisissait les faits qu'elle prétend saisir) en quelque façon expliquerait, arrêterait la métaphysique, dans la mesure où elle saisirait le mécanisme de la réflexion métaphysique, ses causes, son évolution. Ce n'est pas

tout à fait sans fondement : c'est peut-être pour éviter des voies trop indiquées qu'il est bon, plutôt que de rechercher la métaphysique, de s'y laisser contraindre.

MARCEL ARLAND.

NOVALIS (Henri d'Ofterdingen) :

« Est-ce que chaque rêve, même le plus confus, n'est pas un phénomène singulier et qui, alors même qu'on ne croirait pas à un envoi de Dieu, n'en est pas moins une déchirure significative à travers le rideau mystérieux descendu, avec ses mille plis, au fond de notre conscience ? »

NOTE SUR L'AMBIVALENCE DES SENTIMENTS D'APRÈS FREUD.

« Ah! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût! »

Freud découvre en nous des monstres et il nous le dit. Nous raillons, puis nous protestons, enfin nous avouons. Calvin n'avait pas autant fouillé nos plaies. Freud est un « montreur » du péché originel. Mais il ne puise pas une certitude dans la révélation — il va chercher une hypothèse dans ses observations des névroses et la confirme par les témoignages sur les primitifs. Son explication veut être positive, s'appuyer sur la psychiâtrie et la sociologie. C'est ainsi qu'il nous donne une explication du tabou en le rapprochant de la névrose obsessionnelle. Et tous deux seront expliqués par l'ambivalence des sentiments.

L'ambivalence des sentiments, tel est selon nous le nœud du Freudisme. Comment Freud est-il parvenu à cette notion, quel parti en a-t-il tiré? Et surtout, peut-on en étendre la portée jusqu'à l'appliquer à certains cas de sensibilité artistique?

Comme tous les psychiâtres, Freud a soigné quantité de névroses obsessionnelles. Or tous les malades de ce type ont une attitude étrange vis-à-vis du monde extérieur: certains actes leur sont défendus, par exemple, de marcher sur les dalles des trottoirs qui peuvent être d'une autre couleur que les autres ou de traverser une rue en biais — et même certaines sensations leur sont

interdites, par exemple, la vue d'un boîteux. Ces prohibitions sont absolues et quand il les a enfreintes, même involontairement, le malade ressent la plus vive contrariété et s'attend aux pires malheurs — bien qu'aucune autorité ne soit là pour le contraindre ni le châtier. Il semble même que moins la prohibition est motivée, plus elle a d'empire sur le névrosé.

Jusqu'ici, rien que de connu. Où Freud vous intéresse, c'est quand il rapproche de la névrose obsessionnelle l'institution du tabou. Dans les deux cas, observe-t-il, la prohibition est absolue : défense, par exemple, chez les Touaregs de prononcer le nom d'un mort — et cette défense ne souffre, à l'encontre de toutes les lois, aucune exception. Elle est également dépourvue de tout motif, et les Touaregs ne se l'expliquent pas plus que les Européens qui les ont observés. Une analogie aussi curieuse, qui se poursuit jusque dans les rites de l'expiation, prouve, selon Freud, une communauté d'origine.

Chez le primitif comme chez le névrosé, il existe, une tendance primordiale vers le plaisir le plus immédiat ; mais sous l'influence d'une cause extérieure (à déterminer, car elle reste souvent mystérieuse) il y a prohibition de ce plaisir. La tendance est donc reléguée dans l'inconscient. Mais elle ne disparaît pas, car la prohibition n'est pas assez forte pour la détruire. Et comme elle est seulement refoulée, elle lutte constamment avec la prohibition sans que ni l'une ni l'autre triomphe complètement, bien que l'une ou l'autre puisse, à certains moments, gagner du terrain.

On interdit à un enfant certains actes qu'il a tendance à commettre; cette prohibition acceptée refoule dans l'inconscient la tendance mais elle ne la supprime pas. De là, une attitude psychique appelée par Freud « ambivalente ». Le sujet est toujours tenté d'accomplir telle action — et il en est toujours détourné par l'horreur qu'elle lui inspire. Primitif et névrosé brûlent de satisfaire leurs désirs et d'enfreindre les interdictions, mais ils craignent encore plus l'effet terrible de leur révolte. Une lutte tragique s'opère en eux-mêmes, entre leurs désirs secrets et la prohibition absolue qui les condamne. Aussi le même objet sera-t-il pour eux objet à la fois de terreur et de vénération : le tabou ne concilie-t-il pas en lui les caractères contradictoires de sacré et d'impur? Voilà le primitif et le névrosé pris entre deux feux : c'est l'*ambivalence des sentiments*. Mais dira-t-on, cette ambivalence se traduit par une action unique et bien définie qui va dans le sens de la prohibition? Le primitif se gardera, par exemple, de toucher un mort et même de prononcer son nom. Sans doute, répond Freud, mais cette abstention même, qui est une marque extérieure de respect, implique des sentiments qui eux sont hostiles au mort. De même pour les névrosés : « L'action obsédante est *apparemment* un acte de défense contre ce qui est interdit; mais nous pouvons dire qu'elle n'est en réalité que la reproduction de ce qui est interdit. *L'apparence* se rapporte à la vie psychique consciente, la *réalité* à la vie consciente ».

L'ambigüité de l'action reflète donc l'ambivalence des

sentiments. Le cérémonial qui règle les moindres gestes des rois chez les primitifs, le protocole auquel sont assujettis, même au XXe siècle, les chefs d'Etats, satisfont à la fois le sentiment de crainte et de vénération et le sentiment de jalousie qu'éprouvent leurs peuples vis-à-vis d'eux.

Cette explication du tabou et de la névrose obsessionnelle par l'ambivalence des sentiments nous paraît, sinon susceptible de preuves (car il existe de grosses différences entre le primitif et le névrosé, l'un étant un scrupuleux, l'autre un impulsif) du moins digne d'être retenue. N'oublions pas que c'est l'ambivalence qui explique également les rêves (réalisations secrètes de désirs refoulés et pourtant actifs) et lés actes manqués. Et qu'est-ce que la conscience morale sinon la connaissance claire de tendances à refouler? Ces tendances, moins fortes chez la plupart des hommes que chez les névrosés et les primitifs, ne déterminent pas comme chez ceux-ci de troubles psychiques. Mais la conscience morale n'en est pas moins accompagnée d'un sentiment d'angoisse très pénible. Et l'impératif catégorique, prohibition absolue et immotivée, c'est encore le tabou sous une autre forme. Là encore nous retrouvons l'ambivalence des sentiments.

Il nous semble qu'on peut généraliser cette notion si féconde et l'appliquer non seulement à des malades, à des primitifs, à des êtres moraux, mais encore à des cas particuliers tels qu'en a décrits Dostoïevsky jusqu'ici considérés comme « des monstres » par la critique littéraire. La plupart de ses héros sont, en effet,

partagés entre deux forces antagonistes, sans savoir à à laquelle ils doivent céder. Mais ils en ont conscience par instants (conscience qui manque aux primitifs). Ainsi Versiloff: « J'abrite en moi deux sentiments contradictoires et cela sans le chercher, naturellement... Vous-même, vous êtes intelligent et raisonnable et l'« autre » veut absolument commettre quelque absurdité. Soudain, vous remarquez que c'est vous-même qui voulez la commettre. Vous le voulez, sans le vouloir, en résistant de toutes vos forces... »

Ce dédoublement conscient est infiniment douloureux, il mène Stavroguine au suicide, Dimitri Karamazoff aux pires extrémités. Mais aussi il rend impossible la définition des personnages de Dostoïevsky. Stavroguine est-il un scélérat et commet-il des crimes par intérêt, est-il un blasé et cause-t-il du scandale pour trouver des jouissances nouvelles, est-il un maniaque irresponsable, est-il un héros luttant contre ses passions? Nous adoptons et rejetons ces hypothèses tour à tour. Nous cherchons l'intention cachée de l'auteur. Mais la vérité, c'est que Dostoïevsky n'en sait pas plus que nous, pas plus que Stavroguine lui-même, dont toute la vie consciente n'est qu'une longue interrogation sur lui-même. Et la vérité sur lui, s'il en est une, c'est qu'il est tout cela non pas successivement mais *à la fois*. Il est en même temps et d'une manière indivisible, un scélérat, un blasé, un maniaque et un héros. Sa nature comprend de telles « ambivalences », dirait Freud, qu'elle se défera d'elle-même, tel un corps chimique en équilibre instable.

Que des sentiments contradictoires se puissent disputer le cœur de l'homme, nous le savions depuis les tragiques grecs. Mais l'un ou l'autre de ces sentiments avait toujours, à un moment donné, la prédominance. Le cœur de Néron est une place forte que se disputent à tour de rôle Burrhus, Agrippine et l'affranchi. Mais ils ne l'occupent pas en même temps. Voyez, au contraire, Keller, dans l'« Idiot ». Il vient trouver le prince Muichkine pour confesser sa faute et se racheter aux yeux du prince; mais il entend aussi se servir de sa confession pour lui emprunter de l'argent. Alors, c'est un hypocrite? Non pas, les deux sentiments sont sincères; et voilà qui vous déroute et voilà qui est admirablement *vrai*.

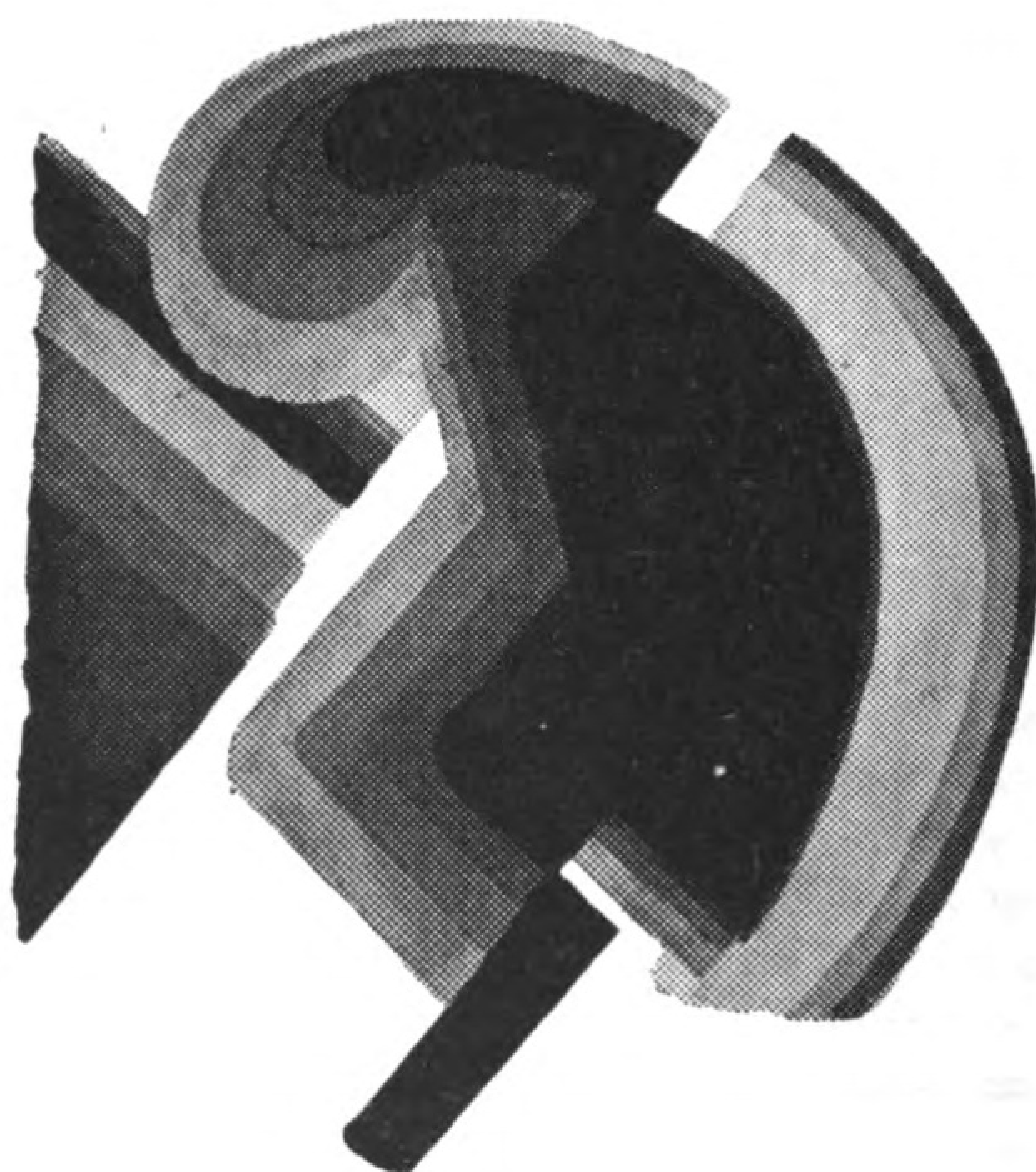
En France, André Gide représente le type même d'une sensibilité « ambivalente ». Et il a clairement analysé l'idée que noyait Dostoïevsky dans son clair-obscur. « Les extrêmes me touchent ». « Mon âme est à la fois séduite et refusée ». « Il y a dans tout homme deux postulations *simultanées*, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan... Je n'ai jamais su rien renoncer, et protégeant en moi le meilleur et le pire, c'est en écartelé que j'ai vécu... » Et enfin: « Pas d'œuvre d'art sans la collaboration du démon ». Tout l'œuvre romanesque de Gide est une illustration de cette doctrine. Et Gide n'est pas un isolé dans ce domaine. Car tout l'œuvre dramatique de H.-R. Lenormand expose avec une cruauté et une lucidité inouïes la duplicité du cœur humain. Fearon apprend à Luc, le « Mangeur de Rêves » qu'il l'a aimée et haïe, qu'il aime et haït

toutes les femmes qu'il approche. Est-il rien de plus saisissant que le soulagement, mieux la résurrection, opérée en Laurency, dans « Le Simoun », à la vue de sa fille morte, pour laquelle il nourrissait un désir sauvage et criminel? Rendons grâce à Freud d'avoir, un des premiers, projeté une si vive lumière sur ce fonds obscur de l'inconscient et d'avoir, comme le fit Lucrèce des dieux, essayé de nous délivrer par la science des épouvantes que nous nous sommes créées à nous-mêmes.

J.-C. GRENIER.

PLATON (De la République) :

« Comme pendant le sommeil, la partie de l'âme qui est le siège de l'intelligence est languissante et assoupie et que la partie animale est encore excitée par le boire et le manger qui surchargent le corps, celui-ci profite du sommeil pour se livrer à son délire. Alors les images les plus déraisonnables viennent l'assiéger : on croit avoir un honteux commerce avec sa mère : cette ivresse ne distingue rien, ni dieu, ni homme, ni bête ; aucun meurtre, aucune cruauté ne lui fait horreur ; aucune infamie, aucune témérité ne l'effraie. »



Composition de Pierre Flouquet.

RÉFLEXIONS QUI NE SONT PAS ÉTRANGÈRES A FREUD.

Les sciences exactes sont devenues notre pain.

L'a priori et la métaphysique, on les dédaigne.

Alors? Pourquoi tout le monde de s'empresser autour de la philosophie de Freud?

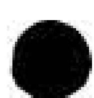
Eh! eh! Les mathématiques transcendantes elles-mêmes, qu'on y introduise seulement des applications de certain ordre, telles que... le calcul des jouissances amoureuses, ou la mesure du volume des sexes, et je les vois très bien entourées de nombreux auditoires.

Je me rappelle ce marchand de vieilles étoffes précieuses, serré entre deux stands modernes, flanqué à gauche d'automobiles, à droite de comptomètres, qui tout d'un coup... Un jeune homme était venu s'employer chez lui, ignorant de l'article. Et tout d'un coup la foule afflue... C'est la fortune... Car, dans les plis des étoffes, il cachait des photographies lubriques.

Oh! Je ne dénonce pas Freud. Freud commerçant.

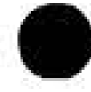
Cette réclame, il ne l'a pas commandée.

Les réflexes suffisent à l'explication de sa conduite, les réflexes qu'utilisent les philosophies, les gens, quand ils se noient.



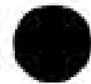
Les sciences, par ce qu'elles exigent des appareils et des connaissances encyclopédiques, restent loin du public. La psychanalyse au rebours est populaire, car sans appareils ni bagage scientifique, vous et moi, tout le monde, nous pouvons faire de la psychanalyse, et

nous en avons fait, comme M. Jourdain faisait de la prose.



Freud ressemble fort à un enfant précoce. Cette espèce a la vie courte, j'entends la vie intellectuelle. A la cinquantaine, ils vivent toujours de leurs quinze ans.

Devenu professeur, Freud en est encore à consulter ses quinze ans, sa tête de gamin, c'est-à-dire, ses premières curiosités recueillies. Mais, grâce à ses fonctions, il généralise.



Freud: des recettes de clinicien? Horrible!

L'esprit humain flue et reflue de l'unité à la complexité; en art, du classique à l'impressionniste; en science, de la synthèse à l'analyse, du matérialisme au spiritualisme.

L'histoire est ce jeu de réactions.

Le XIX[e] siècle fut la synthèse. Il unifie. Il réduit la chimie à l'atome, l'électricité à l'électron, la vie au protoplasme, la physiologie à la physico-chimie.

Il fut matérialiste.

Freud est dans le domaine de la philosophie, la réaction contre le XIX[e] siècle.

Il substitue aux données objectives extérieures, l'introspection, l'analyse du sujet.

Le principe de sa manière de voir me paraît ceci, qui est excellent, qui est la réaction: « Entre deux explications, également possibles, la plus compliquée a autant de valeur que la plus simple, la subjective autant que l'objective ».

Sans doute Barrès, Tolstoï, Dostoïevsky, Bourget, Poe furent psychanalystes.

Néanmoins, Freud a fait une découverte.

Une découverte est en science le plus souvent l'application d'un procédé d'une science à une autre science.

En astronomie, l'analyse spectrale est une découverte. Pourtant, elle s'employait déjà en chimie. Freud a introduit, dans la science, les procédés psychologiques du roman, des mémoires et des confesseurs.

Il arrive dans deux cas principaux que l'intelligence humaine ne se surveille pas: dans le rêve et dans la folie. Freud examine les rêves, y voit un potentat: l'amour. Soit, quoique tous les appétits humains s'y retrouvent aussi.

Si j'examine la folie, je trouve l'orgueil. Beaucoup plus de fous marquent l'orgueil que la libido. Dans le rêve même, l'instinct de conservation, l'instinct de domination, l'instinct de cupidité se retrouvent. Freud voit dans les rêves des verges symboliques. Moi, j'y vois des poings, des assiettes de la faim, des maisons d'avarice. L'amour propre est l'instinct intrinsèque de l'homme.

Freud n'a vu qu'une petite partie. J'espère démontrer l'autre partie, la grosse partie, dans mon prochain ouvrage: *Rêves, jeux, littérature et folie.*

HENRY MICHAUX.

MARCEL PROUST :

« La nature que nous refoulons n'en habite pas moins en nous. »

LA PSYCHANALYSE, CARACTÈRE GÉNÉRAL DE LA POÉSIE ET DE LA PSYCHOLOGIE D'AUJOURD'HUI.

Je ne crois pas à une influence **directe** de Freud sur la littérature. Si cette influence s'exerça parfois **directement**, ce fut pour donner des œuvres fabriquées, sans ampleur, sans vérité ni portée profondes. Il n'y a pas d'influences **voulues** — ou bien elles sont néfastes. Qu'on m'entende bien : je ne condamne pas la hâte de l'esprit qui se tend avec avidité vers toutes les nourritures, mais l'utilisation habile et opportune des modes.

Je ne puis songer à entreprendre une démonstration de détail. Aussi bien serait-elle un peu inutile. Quand il n'y a qu'à comparer, qu'à réfléchir... Je me bornerai à cette constatation : la méthode et les travaux de Freud n'ont été connus du public cultivé (j'y comprends les écrivains) — du moins dans les pays de langue française — que bien après les premières manifestations de la psychanalyse.

De la psychanalyse ? Voilà qui peut surprendre... C'est ici qu'il convient peut-être de substituer aux définitions trop spéciales qu'on a jusqu'à présent données de ce mot une définition sans doute peu complète, mais essentielle et centrale, de caractère nettement psychologique et philosophique. Et je me garde bien d'oublier que, pour Freud, la psychanalyse est éminemment « un procédé de traitement médical de personnes atteintes de maladies nerveuses (1) » (et son traducteur, le Dr Jankelewitch précise : « Freud est, avant tout, un névrothérapeute, et ce sont des préoccupations thérapeutiques, c'est-à-dire purement utilitaires qui ont servi de point de départ à ses théories (2) »). Mais, justement, la psychanalyse déborde

(1) *Introduction à la Psychanalyse*, p. 25.
(2) Préface à l'*Introduction*, p. 12.

l'œuvre de Freud comme le cartésianisme (ou mieux encore : la méthode cartésienne) déborde l'œuvre de Descartes. Ce sont les individus qui créent les modes. Mais, quel que soit leur génie, un mouvement profond les dépasse toujours. Quoique il puisse répugner aux esprits puérilement exacts, la psychanalyse doit être considérée désormais comme une méthode originale (mais non, au fond, tellement neuve...) d'analyse. Ceci pour nous en tenir au domaine strictement psychologique. Mais, peut-être, faudrait-il s'élever à un point de vue plus général encore, plus désintéressé, et y voir une manière imprévue d'envisager l'esprit, une **attitude nouvelle** prise devant le moi (1) ; attitude en principe opposée à l'attitude de la psychologie traditionnelle. Et lorsque nous nous arrêtons à une définition si proprement psychologique, voire si largement philosophique, notre pensée s'écarte-t-elle tellement de la pensée de Freud? Sans doute, Freud est d'abord un médecin, mieux qu'un médecin, un guérisseur. Il demeure un thérapeute. Mais si, parti d'une thérapeutique empirique (somme toute), il a abouti à une thérapeutique consciente, à une méthode précise de traite-

(1) ...Non tellement neuve, pouvons-nous nous dire encore... Les deux études se sont plus d'une fois mêlées (on peut dire qu'elles le furent toujours chez les écrivains de génie : chez un Shakespeare, par exemple), se complétant sans se combattre. Mais c'est la première fois qu'on prend véritablement conscience de l'attitude psychanalytique, qu'on la formule, qu'on l'isole... qu'on l'utilise à l'exclusion de l'autre, et même en la lui opposant. Nous ne sommes pas très sûrs au reste que cette opposition soit excellente. L'attitude traditionnelle est trop simple, mais l'attitude psychanalytique, si on la réduit à son principe ne l'est guère moins.

Ce à quoi il faudrait parvenir (mais l'œuvre de Proust ne nous présente-t-elle pas déjà une réussite suffisante ?) c'est à une nouvelle combinaison où les deux méhodes entreraient pour une part égale; non plus empiriques et tâtonnantes, mais affermies homogénisées, unifiées, à force de clairvoyance.

ment, n'est-ce pas moins en passant par des considérations théoriques sur le contenu psychique de l'être, que grâce à une attitude originale adoptée envers la personnalité du malade — cette attitude précisément que je tiens pour l'essence, pour le noyau de la psychanalyse? Ainsi, dans la chaîne chronologique (mieux : dans la chaîne causale) des faits, la psychanalyse, manière nouvelle d'envisager le moi, précède la méthode psychanalytique de traitement. Loin d'en sortir, de la légitimer après coup, elle lui permet d'exister; plus encore : elle la détermine. Le premier chapitre de l'*Introduction à la Psychanalyse*, où on lit notamment ceci : « La psychanalyse veut donner à la psychiâtrie la base psychologique qui lui manque (1) », nous donne toutes les confirmations désirables sur ce point. Aussi avons-nous le droit de substituer à toute définition partielle ou spéciale, et même à une définition globale (2) une définition nettement générale et d'application immédiatement psychologique. Au reste, si on tient absolument à être complet, à ne laisser échapper aucun des aspects réels ou virtuels de l'objet, on peut reprendre la définition de Jules Romains en la hiérarchisant, en la « centrant ». Au lieu de dire « la psychanalyse est à la fois une méthode d'investigation...; une théorie étiologique des névroses... », on dira : « la psychanalyse est

(1) Page 31. Voir aussi la préface du Dr Jankelewitch, p. 21 : « De simple méthode de traitement des névroses qu'elle était au début, la psychanalyse aspire au rôle d'une véritable philosophie de la vie psychique, dans toutes ses manifestations normales et anormales, sociales et individuelles ».

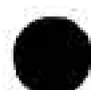
(2) C'est, par exemple, la définition impliquée par Jules Romains dans son très clair *Aperçu de la Psychanalyse*, paru dans le numéro de la *Nouvelle Revue Française* du 1er janvier 1922 : « En fait, écrit Jules Romains, le mot de psychanalyse se trouve aujourd'hui recouvrir quatre choses solidaires, mais distinctes : une méthode d'investigation propre à déceler le contenu de l'esprit; une théorie otiologique des névroses; une thérapeutique des névroses; enfin, une théorie psychologique générale. »

essentiellement une conception originale du moi, une attitude nouvelle... dont on a pu tirer une méthode d'investigation... »

Mais, me demandera-t-on, en quoi consiste cette attitude, quelle est-elle? Nous nous sommes occupés de la forme de la définition qu'il est bon, je crois, de donner désormais de la psychanalyse; la matière est en dehors de notre sujet. Elle dépasse les limites naturelles de cette étude. Et, d'ailleurs, ne la déduira-t-on pas aisément de ce qu'on sait ou de ce qu'on peut facilement apprendre des travaux de Freud? On ne s'est proposé ici de rien découvrir ni de rien enseigner. Mais partant d'un certain nombre de données admises, on s'est simplement efforcé d'apporter dans la confusion qu'elles présentaient quelque ordre et quelque clarté. Je me contenterai de rappeler que cette attitude nouvelle, Jacques Rivière l'a caractérisée à merveille lorsqu'il a dit de la psychologie de Proust qu' « elle est fondée sur la défiance envers le moi » (1). Et la métaphore du visage composé — due à

(1) Interview de Jacques Rivière, par Frédéric Lefèvre : *Nouvelles-Littéraires*, du 1er décembre 1923. Pour l'étude détaillée de cette attitude voir dans la *Nouvelle Revue Française*, du 1er janvier 1923 *(Hommage à Marcel Proust)*, la troisième et dernière partie de l'article de Jacques Rivière sur *Marcel Proust et l'esprit positif*, dont j'extrais ces citations caractéristiques : « Proust (c'est aussi ce qui fait la grandeur de Freud) abandonne franchement l'attitude bergsonienne de la confiance envers le moi) et nous ramène à une attitude résolument critique en face du sentiment ». « Proust et Freud inaugurent une nouvelle manière d'interroger la conscience... l'homme intérieur est pour la première fois traité comme un corps sur la composition duquel ne peuvent renseigner que les réactions auxquelles il donne lieu », etc... etc... A cette question se rattachent de façon détournée, les problèmes soulevés par M. Ramon Fernandez dans son étude : *La garantie des sentiments ou les intermittences du cœur*, parue dans la *Nouvelle Revue Française* du 1er avril 1924. Nous pouvons dire, grossièrement, que M. Ramon Fernandez

Jules Romains — je la trouve trop admirable pour oser la reprendre à mon compte (1).



Or, cette attitude nouvelle, fruit et essence de la psychanalyse, me parait être le caractère général de la poésie et de la psychologie d'aujourd'hui, l'aspect essentiel de la littérature contemporaine. C'est à examiner attentivement les œuvres d'art qu'on voit le mieux combien la psychanalyse déborde les travaux et la doctrine de Freud. Et pour la plupart, pour l'une surtout, l'œuvre de Maeterlinck, il est absolument impossible de parler d'influence. Et je crois qu'il serait facile de montrer (comme

critique, indirectement d'ailleurs, la méthode psychanalytique de Proust lorsqu'elle prétend être plus qu'une méthode : une façon générale de définir le moi. Il l'accuse d'imperfection. « En lisant Proust et en l'admirant je ne puis cependant rien conclure touchant la notion humaine, parce que je n'ai sous yeux qu'une partie restreinte, fixée, étalée de cette nature. Et qu'on ne dise pas qu'elle est ainsi dans le fond et que le reste est illusion, superstructure artificielle : autant prétendre qu'il n'y a de réel dans la statue que la matière dont elle est faite », écrit M. Ramon Fernandez, en terminant son article.

(1) Puisque nous aurons surtout à envisager ici l'application immédiatement psychologique de la psychanalyse, c'est-à-dire à considérer la méthode d'investigation propre à déceler le contenu de l'esprit qui s'en déduit directement, nous pouvons compléter l'affirmation de Jacques Rivière par ces quelques phrases empruntées à l'*Aperçu* de Jules Romains : « L'observation courante nous met en présence d'un aspect psychologique de l'être humain qui est composé; composé au sens où l'on dit qu'un corps chimique est composé, mais aussi au sens que l'on dit qu'un visage est composé ». Et un peu plus loin nous lisons : « La psychanalyse, avant de considérer le premier sens de le moi est composé (comme un corps chimique), seul sens envisagé par la psychologie traditionnelle, considère le second (composé comme un visage) et s'y attaque ».

on le fera quelque jour, documents en main), que Dada est né et s'est développé en dehors de la zone d'action du savant viennois (1). Qu'ensuite, la « découverte » des méthodes freudiennes, venant légitimer cette nouvelle manière d'envisager la personnalité et de sentir, l'ait consolidée, assujettie, affermie... qu'elle ait donné au mouvement poétique et psychologique moderne une nouvelle impulsion, violente et décisive, qu'elle l'ait amené à prendre conscience de ses tendances et à les préciser, rien d'étonnant. Mais on ne peut dire qu'elle l'ait engendré.

Je n'irai pas cueillir mes preuves au hasard. Je me contenterai d'exploiter quelques terrains particulièrement féconds, quelques filons d'une exceptionnelle richesse. Aussi bien ne sont-ce pas les seuls qui comptent? Le secours des autres me serait bien faible. Et n'est-ce pas à eux toujours qu'il en faudrait venir pour faire belle moisson?

Deux œuvres surtout sont capables de récompenser nos efforts : celui de Maeterlinck — qui apparaît véritablement comme un précurseur — et celui, plus récent, de Proust; enfin, un mouvement, non moins récent et fort curieux, dont le succès me permet de ne le pas définir, ni de le dénommer autrement qu'il ne s'est défini et dénommé lui-même : Dada. Ces trois écrivains (considérons Dada comme un écrivain particulier, puisque, ainsi que nous le verrons plus loin, ce que nous pouvons envisager de lui c'est moins, à proprement parler, lui-même — c'est-à-dire son essence — que les œuvres souvent intéressantes, parfois géniales, auxquelles il a abouti; — œuvres qu'un certain nombre de caractères communs permettent d'étudier ensemble —, ces trois écrivains, pour être révélateurs d'une même attitude, n'en sont pas moins profondément dissemblables. Ils affirment une conception identique du

(1) Et pour Proust, Jacques Rivière, dans la même interview, affirme qu'il n'avait jamais lu une ligne des ouvrages de Freud.

moi, mais c'est pour en tirer parti diversement, et, pourrait-on dire, sur des plans différents.

A la Recherche du Temps perdu (1) est éminemment l'œuvre d'un psychologue. Proust ne s'occupe pas lyriquement de lui-même. Sa vie intérieure, son âme ne sont pas en jeu. Il ne conclut de pacte ni avec Satan ni avec Dieu. Il donne à ses personnages une existence objective. S'il se met en scène lui-même, c'est en qualité de témoin; mais cela ne l'empêche pas de s'objectiver au même titre que ses héros. Le processus proustien est très proche de *l'interprétation psychanalytique des actes manqués* (résultats de l'**interférence**, de l'opposition de deux intentions différentes, dont l'une est consciente, l'autre inconsciente et refoulée). Proust essaie de saisir quelques traits du visage à travers les contractions, les **compositions** plus ou moins adroites du masque. Il parvient à capter des tendances, les desseins cachés en étudiant la manière dont l'inconscient influe sur le cours de la pensée inconsciente, — ainsi l'astronome Leverrier découvrit l'existence et le cours de Neptune en observant qu'une force inconnue influait sur la marche des autres planètes — et les rêves (réalisations symboliques de certains désirs refoulés). Proust se comporte, en somme, envers ses personnages comme le médecin psychanalyste avec ses malades. Son attitude est seulement plus contemplative, plus désintéressée. Il cherche pour le plaisir de découvrir, non en vue de fins pratiques. Du moins, ne les prévoit-il pas, si elles existent (Proust, à propos d'observations particulières, ne fait-il pas d'importantes découvertes générales dont la psychologie devra désormais tenir compte?) Et je ne

(1) Pour cette partie, aussi bien que pour tout ce qui va suivre, des citations seraient nécessaires. Mais, comme il faudrait les faire détaillées et, par surcroît, les interpréter, il nous est tout à fait impossible de donner ici autre chose que le schéma d'une étude qui paraîtra prochainement en volume sous ce titre *Dada, Proust et Maeterlinck devant la psychanalyse.*

parle pas des transformations radicales qu'il fait subir à la technique du roman. Proust se défie de ses personnages. Il sait qu'ils cherchent à dissimuler leur moi profond, leur moi véritable. Mais son attitude objective lui défend de les confesser. Il ne peut leur appliquer des méthodes comme les *associations d'idées libres* — provocation d'*états de détente* — et l'*interrogatoire* (bien entendu ceci demeure une image, mais bien proche de la réalité. L'écart entre les deux termes de la comparaison est minime). Aussi utilise-t-il les gestes réflexes, inconscients ou à demi-conscients, les lapsus, les oublis, les pertes d'objets, tous les actes qui sont la manifestation maladroite et plus ou moins symbolique d'une activité inconsciente trop grande en regard de ce qu'en laisse passer — sous une forme déguisée — la censure.

Tout autre est la position de Dada. Si on compare Proust (et ceux qui reprennent sa méthode) au médecin psychanalyste, il faut bien assimiler Dada au patient. Dada, lui, est poète, non romancier (même lorsqu'il écrit des romans (1). Pur de cœur, lyrique (2).Non observateur, non savant, si on me permet des approximations aussi grossières. C'est sa propre vie qui est en jeu. Il cherche à s'exprimer profondément, en dehors de toute contrainte et de toute convention sociale (il rejette même celle du langage) et à exprimer Dieu — dont le très-intime de lui-même n'est qu'une parcelle, mais une parcelle qui, hostie, le contient tout entier. La méthode est différente, mais l'attitude demeure la même. C'est toujours la conception du moi composé. Comme autrefois on se

(1) Il lui arrive, il est vrai, de se renier soi-même. Mais alors, il n'est plus Dada.

(2) Cette affirmation qui pourra étonner bien des gens et en réjouir immodérément d'autres (ceux qui, confondant romantisme et lyrisme, ne veulent voir en Dada qu'un romantisme pourrissant) sera reprise et développée dans une étude ultérieure : *Dada, créateur d'un lyrisme nouveau.*

méfiait de l'inconscient (on le connaissait si mal), Dada se méfie de la conscience, du masque, de tout ce qui n'est pas proprement l'individu, mais se trouve imposé par la contrainte sociale qui crée la censure. Je l'ai dit : le langage même lui est suspect. Il l'utilise, puisqu'il ne peut faire autrement, mais il s'ingénie à lui faire perdre son caractère social. Dada se sert de celle des deux voies d'investigation psychanalytique que Proust est bien obligé de négliger : *les associations d'idées libres*. Proust, en effet, ne peut étudier les tendances profondes de l'individu, ses tropismes sentimentaux, son moi véridique qu'à travers les interstices de la conscience. Dada, lui, supprime toute logique, toute **composition** et se met en rapport directement avec l'inconscient. Et, chose curieuse, c'est la méthode subjective de Dada qui présente le caractère le plus scientifique, le plus expérimental. Car ici, l'esprit, c'est-à-dire le conscient, est passif, il se soumet à une réalité qu'il faut bien, si paradoxale que cela puisse paraître, appeler extérieure, ou indépendante. *L'interprétation des actes manqués* est, au contraire, une chose extrêmement délicate, qui relève, ne craignons pas de le dire, plus de l'art que de la science, plus de l'intuition individuelle que de la recherche patiente des lois.

De l'œuvre de Maeterlinck (1), on peut dire — grossièrement — qu'elle met concurremment en œuvre les deux séries de méthodes : objective (Proust) et subjective (Dada). Maeterlinck, comme Proust, crée bien des personnages différents de lui (et même chez lui, ce lien qui relie observateur à observés, toujours apparent chez Proust, on peut dire qu'il le dissimule, qu'il le supprime ; l'objectivation est plus parfaite, mais les moins sincères de ces personnages sont d'une effrayante sincérité envers eux-mêmes. Cela ne veut pas dire qu'ils lisent dans leur

(1) Il ne s'agit ici, naturellement, que de son œuvre d'artiste, de poète, c'est-à-dire de son *Théâtre*.

inconscient avec la facilité, qui caractérise les pantins mécaniques d'un Bourget ou d'un Bazin. Et c'est ici que les deux méthodes, objective et subjective, se rejoignent. L'œuvre de Maeterlinck rend visible le point de rencontre de la méthode de Proust et de la méthode de Dada, de même que le *rêve* rend visible le point de rencontre de la méthode psychanalytique de l'*interprétation des actes manqués* et de *la méthode des associations libres*. Allons même plus loin : les deux méthodes sont identiques. Leurs différences sont toutes matérielles, toutes extérieures. Dans les deux cas, il y a une réalité cachée à découvrir. Dans les deux cas, elle se traduit de façon symbolique et demande, par suite, une interprétation. La seule différence est que dans le cas des associations libres, la prise est plus facile, plus rapide, presque immédiate. Dans l'autre cas, on n'a pas seulement à lutter contre la censure inconsciente qui ne permet aux désirs refoulés que de se manifester d'une façon détournée, **symbolique**, mais contre la volonté du sujet qui s'efforce de nous imposer une image fausse de lui-même. Dans les deux cas, le visage est **composé**, mais il l'est plus ou moins. Lorsqu'il y a *acte manqué*, le sujet ment ; lorsqu'il y a *association d'idées libres* (ou *rêve*), il ne ment plus, mais il n'avoue que d'une manière détournée. Ainsi, le sujet **compose** de moins en moins son visage lorsqu'on va de l'acte manqué au rêve. Puisque, ainsi qu'on le voit, une interprétation est toujours nécessaire, les méthodes de la psychanalyse ne sont jamais rigoureusement scientifiques. Tout au plus peut-on dire que *l'interprétation des rêves* ou des *associations* est plus sûre que celle des actes manqués, puisque, la part de la dissimulation étant moins grande, les chances d'erreur sont réduites considérablement.

Les personnages de Maeterlinck se cherchent avec intensité dans une atmosphère de songe. Certes, ils ne voient pas plus clair en eux-mêmes que l'homme qui

rêve (et, naturellement, pas plus que le rêveur n'essaie, à son réveil, d'interpréter son rêve, ils ne tentent de trouver la signification profonde des présages qu'ils rencontrent, ni de deviner le sens des suggestions de l'ambiance où ils vivent), mais, au moins, ne cherchent-ils pas à tromper les autres et à se tromper eux-mêmes. Car, pour eux, la contrainte sociale n'existe pour ainsi dire pas. Devant un drame de Maeterlinck, on n'a jamais l'impression qu'il existe une société. Et pourquoi y en aurait-il une? Les personnages, dans cette œuvre, n'ont pas de besoins matériels. Ils ne boivent, ni ne mangent. L'amour même n'y paraît que sous la forme la plus épurée, la plus divine (on voit comme nous sommes loin de certaines œuvres, inspirées directement de Freud). Ils se suffisent pleinement à eux-mêmes. La vie qu'ils mènent est uniquement sentimentale. Ils essaient de débrouiller l'écheveau confus de leur destinée (ici, le refoulement étant presqu'inexistant, on a très simplement : destinée= action des complexes) de trouver leur chemin dans la forêt sombre. Certaines pièces même ne sont rien que l'image de cette recherche : *L'Oiseau bleu*, *Les Aveugles*, *Ariane et Barbe-Bleue*... Aussi, l'œuvre de Maeterlinck nous apporte-t-elle autre chose que l'application intégrale encore qu'inconsciente des méthodes psychanalytiques : la représentation symbolique d'une humanité dans ce qu'elle a de plus profond, c'est-à-dire à la fois de plus divin et de plus individuel. Et c'est ce qui fait par-dessus tout le charme de cette poésie tiède, bain d'ombre et de soleil d'où jamais on ne voudrait sortir.

ANDRÉ DESSON.

EDGARD POE (Histoires extraordinaires) :
« Supposons que l'âme de l'homme moderne est sur le bord de quelques prodigieuses découvertes psychiques. Contentons-nous de cette hypothèse... »

PSYCHANALYSE ET ANALYSE.

Reconnaître l'influence de Freud sur la littérature contemporaine nous force d'admettre l'existence d'un Freud légendaire — plus important, de ce point de vue momentané, que le Freud réel. Ajoutons qu'il fut révélé à certains écrivains français avec une opportunité quasi-pascalienne : ayant trouvé Bergson, Dostoïevski, Proust et Einstein, ils devaient chercher ce Freud-là. Ils ont à le remercier d'abord sur ce qu'il les a dispensés de l'inventer entièrement.

Sa venue était nécessaire pour leur donner pleinement la sensation des abîmes. Ils avaient suivi les Valkyries bergsoniennes chevauchant vers le sabbat de l'élan vital ; ils avaient cru saisir en son épilepsie le secret d'un génie constructeur ; ils pensaient que l'araignée tapie au fond de l'arche a su mieux que Noé pourquoi il s'enivrait ; le mot relativité emplissait leurs cerveaux d'une sonorité généralisée. Pour ceux qui s'étaient découvert partout de telles invites au désordre, la psychanalyse apparut entourée d'un trouble prestige : sur la nef Libido tous les mangeurs de rêves firent voile, à travers l'océan de la sexualité, jusqu'à la baie de l'inceste où se conquiert la toison de l'Œdipe-complexe.

Freud possède heureusement d'autres titres à une gratitude plus générale. Son succès aura été d'une utilité indiscutable. Il aide à détruire l'idée fausse d'une correspondance entre la surface et le fond dans la

même personnalité. Surprenant les aveux du moi, actes manqués ou rêves, il le découvre plus divers qu'on ne le soupçonnait souvent. Ses expériences achèvent de prouver que l'enfance n'est pas cet état de simplicité et de pureté qu'une convention s'obstine à nous peindre. Ses livres apportent sur le travail conscient et inconscient de l'esprit des renseignements précieux pour le psychologue et l'artiste. Ses théories, si ingénieuses sous leur forme scientifique, une amplification littéraire aurait tôt fait de les rendre ridiculement simplistes : mais tous doivent tirer un profit de la leçon qu'il donne lorsqu'il démontre par des observations précises la riche multiplicité de la matière psychique.

Car si l'intelligence peut tout, il lui arrive parfois de laisser tomber en déshérence un de ses pouvoirs ; il faut une brusque opposition, voire une négation brutale, pour lui rappeler que cela aussi lui appartient qu'elle oubliait de revendiquer comme sien. Les critiques bergsoniennes auront servi à assouplir l'intellectualisme. De même, la psychanalyse évitera à l'analyse psychologique le danger de « se perdre dans les sables », lui rendra le contact avec une portion du concret encore mal explorée. Ici nous retrouverons, d'ailleurs, le véritable Freud dont le but essentiel est de ramener des malades à la santé, non point de leur inoculer une maladie nouvelle.

RENÉ LALOU.

NIETZSCHE :

« La psychologie est redevenu la voie qui mène aux problèmes fondamentaux. »

CRITIQUE DE LA MÉTHODE D'INVESTIGATION PSYCHOLOGIQUE DE FREUD.

Considérant la méthode d'investigation employée par Freud au cours de la psychanalyse des névroses et des psychoses, nous constatons qu'elle repose sur une conception erronée de l'activité psychologique et particulièrement de la mémoire.

Est-ce une raison suffisante pour prononcer une condamnation sans appel du dogme freudien? Non, certes, car il y a là de belles et précieuses hypothèses. Mais il faut prendre d'autant plus de précautions que le terrain est ici moins solide. Freud, il est vrai, affirme que sa théorie ne s'est pas édifiée d'un seul bloc, en dehors des nécessités pratiques propres à la psychiâtrie. Ses hypothèses, dit-il, ont toujours été destinées à justifier les symptômes névrotiques que présentaient ses malades. Mais alors, s'il est facile de démontrer que l'enquête psychologique, telle qu'il la pratiquait, partait d'un mauvais principe, la valeur pratique de la psychanalyse s'en trouve singulièrement diminuée. Il ne faut pas oublier que le rôle du médecin des âmes est ambigu, à la fois savant et sorcier. Trop souvent, l'investigation provoque la réalisation du fait psychologique recherché. L'événement se produit, si je l'annonce. Plus facilement encore je crée le souvenir, si ma passion actuelle le réclame; toujours sincère cependant, mais trompeur et trompé. On ne fait guère qu'inventer des mythes dans l'analyse de ce que les rêveurs appellent leur vie intérieure. Le vrai savant veut une matière plus résistante. La Raison ne veut pas avoir raison trop vite. Mais entrons dans le vif du sujet.

La psychanalyse a prétendu d'abord expliquer les symptômes névrotiques par des causes uniquement psychologiques. Toutefois, avec le temps, Freud a admis de

plus en plus que les dispositions organiques constitutionnelles ou accidentelles déterminaient, dans une certaine mesure, la maladie. Même, aujourd'hui, les névroses du type neurasthénique qui ne tombent pas sous la juridiction de la psychanalyse, apparaissent au maître comme le noyau des psychonévroses, comme le fondement organique sur lequel s'édifieront les troubles psychologiques. Mais alors, que penser de la conception primitive d'un déterminisme exclusivement mental?

Il faut tenir compte de ce fait que les premières études de Freud portèrent sur l'hystérie, maladie où les troubles organiques sont évidemment réduits au strict minimum, et qui disparaît depuis qu'on ne la cultive plus avec complaisance — maladie où la part du médecin est plus grande que celle de ses dociles sujets. Freud a donné à toutes les psychonévroses une origine que Charcot et Janet avaient admise dans certains cas d'hystérie. Certains malades souffriraient de réminiscences émouvantes; ils n'auraient pas pu liquider une situation à laquelle ils resteraient indéfiniment accrochés.

« Lorsque le médecin, dit Freud, se trouve en présence d'une idée dépourvue de sens, ou d'une action sans but, sa tâche doit être de retrouver la situation passée dans laquelle l'idée en question était justifiée et l'acte conforme à un but. » Pour découvrir ces souvenirs blessants, Breuer mettait ses sujets en état d'hypnose, mais Freud abandonna très vite ce procédé, parce qu'il n'était pas applicable à tous les malades. Il le remplaça par une interrogation pressante du sujet, laissé dans son état normal, appliquant le principe énoncé par Bernheim et selon lequel les prétendues amnésies post-hypnotiques cèdent facilement aux injonctions réitérées du médecin. Cela n'allait pas sans difficulté, car le malade témoignait certaines résistances, refusant d'avouer certaines pensées, discutant les interprétations du médecin, manifestant à

son égard des sentiments d'hostilité. Ces résistances témoignaient donc d'un conflit actuel entre certaines tendances, les unes officielles, propres à la personnalité sociale, les autres inavouables, individuelles, de celles qu'on cache aux étrangers. Freud remarquait que ces résistances n'auraient pas été aussi intenses en dehors de la névrose. Cela le conduisit à penser qu'il y avait une relation entre résistance et névrose. Il se réjouit alors d'avoir abandonné l'hypnose, qui, pensait-il, supprime la résistance, alors que celle-ci peut fournir des indications précieuses sur la maladie.

Qu'on nous permette une parenthèse. Le mythe de l'hypnotisme est aujourd'hui dénoncé. Les gens un peu avertis ne croient plus aux multiples personnalités susceptibles d'être manifestées par le moyen du sommeil hypnotique. L'hypnose entendue comme une détente, comme une rupture artificielle entre les sensations et les répliques motrices du corps attentif, peut avoir une réelle valeur thérapeutique, mais elle n'a aucune valeur en tant que révélatrice d'un inconscient ou du passé. L'hypnotisé n'est pas plus sincère dans son pseudo-sommeil que dans son état normal. Mais revenons à la psychanalyse.

Freud suppose que le refoulement qui se manifeste dans la résistance envers le médecin tient aux causes mêmes du symptôme névrotique. Il s'agit donc de découvrir les raisons de ce refoulement. Ici, Freud fait intervenir la théorie du souvenir blessant. Le refoulement s'exerce sur les réminiscences d'événements qui ont violemment ému le sujet. Ces souvenirs ne sont pas acceptés par les tendances officielles du Moi social, être artificiel, puritain et conformiste, fruit du dressage patient des éducateurs. Ils sont donc refoulés et devenus inconscients. Du point de vue technique, il suffira, pour déceler ces souvenirs inconscients, de provoquer, de la part du malade, une série d'associations libres autour de la repré-

sentation de la maladie. On demandera au sujet de bien vouloir dire tout ce qui lui passe par la tête à propos de l'origine de son mal. Freud admet, en effet, qu' « une idée surgissant spontanément dans la conscience, surtout une idée éveillée par un effort d'attention, ne peut être tout à fait arbitraire et sans rapport avec la représentation oubliée qu'on veut repérer ». D'ailleurs, si telle idée associée semblait n'avoir aucune relation avec la maladie, le médecin aurait le droit de lui attribuer une valeur indicatrice, en prétendant que la résistance a provoqué une déformation du souvenir blessant, et la formation d'un « produit de substitution » — Telle est la conception freudienne du déterminisme mental.

Il convient ici de critiquer les opinions philosophiques que supposent une telle position du problème des psychonévroses et le choix d'une telle méthode d'investigation psychologique. Nous dirons que la méthode freudienne employée à la découverte des souvenirs blessants, suppose *une fausse théorie de la mémoire*. Freud croit que les souvenirs émouvants qui lui sont révélés par son enquête correspondent toujours à des événements qui seraient réellement survenus et qui auraient joué, à ce moment-là, un rôle traumatique. Le souvenir serait ainsi quelque chose de réel et d'immuable, capable de modifier les états psychologiques ultérieurs dans un sens déterminé. Nous insistons sur le fait que c'est là une conception fausse et dangereuse de l'activité mentale s'appliquant à la reconstitution du passé.

Nous définirions volontiers la mémoire de la façon suivante. C'est la reconstruction dialectique d'un passé comme mien, cette reconstruction s'effectuant à partir du moment actuel de ma durée. Peut-être sied-il de développer ce point de vue.

Le passé n'est pas donné comme tel. Il n'y a pas de passé avant la reconstruction intelligente. Il y a un ensemble de représentations déterminées par mon état psy-

chologique actuel et surtout par mon état passionnel présent ; *il y a imagination et non mémoire.*

La mémoire, c'est l'intelligence reconstruisant le passé selon certaines conditions d'objectivité.

D'une part, cette reconstruction est dialectique; elle s'effectue selon le schème de l'enchaînement causal dans le temps. C'est une œuvre historique qui n'est objective que dans la mesure où elle utilise des documnts préalablement soumis à une critique. Ces documents sont les mille objets qui nous entourent, la présence des personnes familières qu'il faut justifier, les témoins que l'on conserve et qu'on nomme « souvenirs », les notes, les lettres retrouvées, et surtout le langage qui a fixé des discours à propos de tel ou tel événement, discours incessamment repris, répétés, complétés. D'autre part, la mémoire reconstruit mon passé, mon histoire avec le caractère original qui les rend vraiment miens. C'est mon affectivité présente, la possibilité d'éprouver des émotions à propos de telle ou telle réminiscence, qui donne à l'histoire que je reconstruis la marque de familiarité, de propriété personnelle.

La preuve peut être faite parce qu'on rencontre trouble de la mémoire à la suite d'une défaillance de l'une ou l'autre de ces deux fonctions, à savoir lorsqu'il y a reconstruction historique avec déficience actuelle de l'émotivité, et lorsqu'il existe une vive émotivité alors que les documents résistants font défaut à l'acte reconstitutif. Le premier cas nous est fourni par les psychasténiques, qui, par le fait d'une déficience dans leur émotivité, envisagent leur passé comme s'il n'était pas le leur. Le deuxième cas enferme toutes les déformations du témoignage, toutes les interprétations rétrospectives de la passion. Les souvenirs d'un passionné sont, le plus souvent, *des créations imaginatives*, surtout lorsqu'ils prétendent exprimer des sentiments jadis éprouvés. Cela est d'autant plus vrai que le passionné a la manie de la justification — un

tel souvenir n'a donc aucune valeur si l'on attend de lui une révélation sur le passé; il exprime simplement *un état imaginatif actuel*, c'est-à-dire, au fond, un état du corps, comme le pensait Descartes.

La moralité de cet exposé est la suivante : méfions-nous d'un imaginatif malade ou passionné, lorsque nous n'avons pas en main des documents indiscutables, établissant la vérité de ce qu'il avance. Un souvenir n'est pas une chose réelle, fixe, qu'on puisse retrouver toujours le même, à divers moments d'une durée psychologique. C'est essentiellement une hypothèse établie pour les besoins d'une cause actuelle.

Or, quelles précautions Freud prend-il dans sa recherche du souvenir blessant ? Aucune. Il se contente d'interroger le malade. Certes, il finira toujours par dénicher quelque souvenir, mais que celui-ci corresponde à une réalité vécue et qu'il ait joué un rôle pathogène que le médecin lui attribue, c'est ce qui est absolument hypothétique. Nous citerons, à l'appui de notre thèse, l'exemple même du rêve, dont Freud tire le parti qu'on sait au cours de ses enquêtes. Le rêve, c'est la pensée privée de son appareil objectif, qui lui permet les reconstructions rigoureuses ou approximatives du passé. Or, le rêve est une pensée d'imagination, non de mémoire, où l'on doit retrouver tous les sophismes de l'imagination cherchant à justifier un état affectif actuel.

On pourrait alléguer, à la défense de Freud, qu'il ne s'arrête justement pas aux dires du malade, qu'il s'efforce de rétablir l'exacte vérité sous ces symptômes, ces affirmations, ces réticences, ces rêves que présentent les sujets. Les états psychologiques actuels seraient toujours déterminés par les états passés, mais ceux-ci seraient devenus inconscients. Selon Freud, l'inconscient est constitué par un ensemble de complexes dont la trame est un désir, une tendance à reproduire des excitations qui ont

jadis été suivies de jouissance. Ces désirs se seraient constitués au cours de la première enfance et formeraient le noyau de l'affectivité. Ils comprennent un ensemble de réactions motrices et secrétoires cristallisées autour d'une représentation. Le caractère inconscient de ces souvenirs tiendrait au fait que la représentation actuellement liée à la réaction émotive n'est pas celle qui lui était primitivement et naturellement attachée; elle serait une représentation de substitution. En effet, les premiers désirs infantiles soumis uniquement au double principe de la recherche du plaisir et de la fuite du déplaisir, se voient bientôt contenus, refoulés, modifiés par les contraintes d'origine sociale, par les diverses disciplines de l'activité technique ou morale. Ces contraintes, suivies de sanctions, finissent par rendre désagréables les satisfactions primitives. Ce renversement affectif caractérise *le refoulement*. Toutefois, la tendance refoulée, mais non détruite, peut encore se satisfaire si elle parvient à trouver un prétexte. Ce qui gêne la pensée secondaire, disciplinée et morale, c'est l'enrôlement de la réaction affective, somme toute banale, sous telle représentation condamnée. Si la réaction émotive parvient à s'accrocher à une autre représentation, cette fois tolérée, elle se satisfera sans craindre de nouveaux refoulements. Ainsi donc, l'inconscience exprimera que telle réaction affective, liée actuellement à des représentations qui ne semblent avoir aucun rapport avec elle, était primitivement sous la dépendance de représentations différentes qui ont été refoulées. Le sujet ne se rend donc pas compte du sens primitif des réactions organiques qu'il éprouve. Ces réactions comportent à la fois du plaisir et de la souffrance, puisque nous avons vu comment la satisfaction, primitivement agréable, d'une tendance, devenait pénible par l'effet du refoulement. Le symptôme hystérique serait un compromis entre ces deux réactions opposées; la névrose d'obsession serait une oscillation incessante de l'une à l'autre.

Cette théorie sur la constitution de l'inconscient nous paraît ingénieuse et séduisante. Sans le refoulement, il se constituerait des associations durables entre telles réactions affectives et telles représentations et toute notre affectivité serait perméable à la conscience. L'inconscience doit apparaître dès qu'il y a une dissociation entre la pensée conceptuelle, d'une part, et certaines réactions organiques de l'autre.

Toutefois, l'erreur serait ici de croire à la réalité d'un inconscient fixe, immuable, qui détermine à jamais les sentiments et les conduites d'un individu. L'obligation reste toujours la même, de partir du moment actuel de la durée psychologique et d'éclairer le passé en fonction de cet état présent.

En fait, les souvenirs conscients ou inconscients jouent dans la conduite de l'individu, le rôle de symboles, bien plutôt que de causes déterminantes. Pour justifier et dramatiser son état affectif actuel, dont les causes sont, avant tout, organiques, le sujet emprunte au chaos de ses souvenirs un symbolisme plus ou moins bizarre. *Mais cela n'implique nullement que le souvenir pris comme symbole ait joué un rôle pathogène.*

Il est remarquable que ce soit Freud lui-même qui prête appui à la thèse que nous soutenons. Il écrit aujourd'hui : « Le symptôme fourni par la réalité devient immédiatement le représentant de toutes les fantaisies inconscientes qui épiaient la première occasion de se manifester. Le médecin cherchera soit à supprimer la base organique sans se soucier du bruyant édifice névrotique qu'elle supporte, soit à combattre la névrose qui s'est produite accidentellement sans faire attention à la cause organique qui lui avait servi de prétexte » (1).

Mieux encore : Freud a fini par constater que les scènes infantiles qui joueraient un rôle pathogène dans

(1) *Introduction à la Psychanaldse*. Trad. Jankelevitch, p. 407.

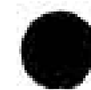
les névroses ne sont pas toujours vraies. Dans quelques cas, elles sont même directement contraires à la vérité historique. Nous citons les paroles mêmes de Freud: «Si les événements infantiles dégagés par l'analyse étaient toujours réels, nous aurions le sentiment de nous mouvoir sur un terrain solide. S'ils étaient toujours faux, s'ils se révélaient dans tous les cas comme des inventions, des fantaisies des malades, il ne nous resterait qu'à abandonner ce terrain mouvant et nous réfugier sur un autre. Les symptômes représentent tantôt des événements ayant réellement eu lieu et auxquels on doit reconnaître une influence sur la fixation de la libido, tantôt des fantaisies des malades auxquelles on ne peut reconnaître aucun rôle étiologique » (1). Mais pour sauver à tout prix la théorie du souvenir blessant, Freud donne cette explication renversante : « Je pense que ces fantaisies primitives constituent un patrimoine phylogénique. Il est possible que toutes ces inventions aient été jadis, aux phases primitives de la famille humaine, des réalités, et qu'en donnant libre cours à son imagination, l'enfant comble seulement, à l'aide de la vérité préhistorique, les lacunes de la vérité individuelle » (2)

Voilà de bien belles hypothèses. Mais nous en présenterons une beaucoup plus simple et, dans ce domainee, ce sont les meilleures. La théorie du souvenir traumatique a été établie sur des observations d'hystériques, et nous ne sommes pas surpris de trouver sous la plume de Freud l'aveu que la psychanalyse ne découvre souvent que des fantaisies. Les comédies des hystériques, leur désir de se rendre intéressants doivent être invoqués avant les « vérités préhistoriques » et les réminiscences d'expériences ancestrales.

Notons qu'avec les procédés d'interprétation dont usent les psychanalystes, il est trop facile de vérifier

(1) *Introduction à la Psychanalyse*. Trad. Jankelevitch, p. 382.
(2) *Idem*, p. 387.

toutes les hypothèses et de ramener une fantaisie imaginée au souvenir d'un événement réellement vécu. Comme le dit Pierre Janet, reprenant Lyman Wells, « un événement peut toujours, quand cela est utile à la théorie, être considéré comme le symbole d'un autre. La transformation des faits, grâce à toutes les méthodes de condensation, de déplacement, d'élaboration secondaire, de dramatisation, peut être énorme et il en résulte qu'un fait quelconque peut signifier tout ce que l'on voudra ». Aussi, demeurons-nous sceptique lorsque Freud vient annoncer que c'est à la suite de constatations empiriques qu'il a reconnu en chaque névrose l'effet d'un refoulement des désirs sexuels. En fait, c'est un raisonnement, une vue théorique que nous trouvons à l'origine de cette conception. Les symptômes névrotiques sont supposés produits par un conflit entre les tendances du Moi conscient, socialisé, et d'autres tendances refoulées. Or, l'instinct sexuel est peut-être l'instinct le plus puissant; il est, par ailleurs, le plus refoulé par les contraintes collectives : il doit donc jouer un rôle primordial dans la genèse des névroses. Autre raisonnement, autre hypothèse : la sexualité tient une place importante dans la vie de l'adulte; par ailleurs, il est difficile de pénétrer la mentalité de la première enfance; appliquons donc un « principe de continuité » et supposons que ce qui est développé chez l'adulte existe déjà chez l'enfant, avec une importance analogue. Il y a cependant bien longtemps que Jean-Jacques Rousseau a émis un jugement qui a été depuis lors, accepté par tous les pédagogues : il ne faut pas considérer un enfant comme un adulte incomplètement développé, mais comme un être parfaitement adapté à son milieu aux divers moments de sa formation.



A côté de la persistance de souvenirs sexuels émouvants, jadis refoulés, Freud envisage un autre facteur

des névroses : la *régression* de la mentalité à des stades psychologiques antérieurs. Le développement normal se trouvant arrêté, le sujet ferait un retour en arrière, à des conduites sexuelles infantiles. Cette notion nouvelle dans la psychanalyse témoigne d'un effort pour concilier la théorie avec la nécessité d'expliquer des psychonévroses telles que la démence précoce ou la folie d'interprétation. Sous l'influence des travaux d'Adler, de Jung, de Ferenczi, et par la considération des névroses de guerre, Freud a admis la possibilité de névroses qui seraient dues au refoulement des tendances du Moi concient. Mais celles-ci ne sont-elles pas les agents du refoulement qui s'exerce contre les tendances libidineuses? Oui, certes. Alors, selon quel mécanisme seraient-elles à leur tour refoulées? Freud ne se range pas à l'opinion d'Adler qui substitue l'intérêt à la Libido dans l'étiologie des névroses. Il faut, à tout prix, que toutes les psychonévroses soient dues à un refoulement de la sensualité. Voici la construction à laquelle se livre Freud: : « La lutte du moi contre les tendances sexuelles est pénible et le compromis qu'est le symptôme névrotique satisfera, en somme, le Moi en lui laissant une paix relative. Le Moi se réfugie dans la maladie par recherche du plaisir et fuite de la souffrance. C'est-à-dire qu'il existe une « Libido du Moi » distincte de la Libido sexuelle, voisine d'elle cependant par ses racines affectives ». Cela est bien obscur, n'est-ce pas, bien difficile à saisir. Encore un petit effort, s'il vous plaît, et vous allez comprendre. Les névroses du Moi s'expliqueront si vous donnez le Moi comme objet à la Libido. Enfin, le tour est joué. Les paranoïaques, ou interprétants, s'aiment eux-mêmes, se suffisent à eux-mêmes, et c'est pourquoi le psychanalyste ne peut pas les guérir. Ce sont des homosexuels. Ici se montre encore cette fausse conception de l'activité psychologique et de la mémoire que nous avons déjà dénoncée. Les troubles narcissiques de l'interprétant doivent avoir un fonde-

ment dans son passé ; ils doivent exprimer une *régression* aux périodes perverses et auto-érotiques de l'enfance.

Tout cela donne, avant tout, l'impression d'un effort désespéré pour sauver, coûte que coûte, cette bonne Libido, quelle que soit l'entorse à donner aux faits. Comment, diable, admettre l'homosexualité chez l'interprétant amoureux? C'est très simple, dit Freud. Si le sujet aime une personne du même sexe, c'est parce qu'il l'identifie avec lui-même ou parce qu'il l'aime pour les satisfactions qu'il en reçoit. Si la personne aimée est d'un sexe différent, il sera facile de supposer une substitution préalable entre celle-ci et une personne de l'autre sexe, après quoi nous retomberons au cas précédent. Nous croyons qu'il est inutile de faire remarquer le manque d'objectivité que présentent ces interprétations (nous voulons dire, naturellement, celles du psychanalyste, et non celles qu'on suppose au malade).

Les succès thérapeutiques de la psychanalyse sont-ils une preuve de sa valeur en tant que méthode d'investigation?

Notons d'abord une remarque de Ch. Blondel. Un traitement qui guérit un malade dans le temps où il aurait été guéri tout seul, ne saurait tirer de là aucune preuve de son excellence. D'autre part, avec des doctrines opposées, Freud, Adler, Jung, obtiennent la même proportion de guérisons. Enfin, si l'on se fie aux dires mêmes de Freud, on constate qu'il entre dans la méthode une part prépondérante réservée à la bonne volonté du malade. Si bien qu'on retrouve dans la psychanalyse l'antique suggestion. Une des conditions du traitement psychanalytique est, nous dit-on, le transfert sur l'analyste de l'affectivité du sujet, autrement dit docilité, confiance, création chez le malade d'une émotion ou passion quelconque à la faveur de laquelle les suggestions pourraient opérer. La tâche de lutter contre le symptôme incombe au malade, dit Freud, autant qu'au médecin. De

ce point de vue, on pourrait peut-être comprendre comment la psychanalyse, portant l'attention du malade sur certaines tendances aussi vivaces et plastiques que la sexuelle, le provoque à les cultiver, à les orienter, à se créer de nouveaux facteurs d'intérêt.

En bref, nous mettons en doute la valeur de la psychanalyse comme méthode d'investigation d'un passé psychologique réellement vécu. Nous serions tentés d'y voir plutôt une méthode curieuse d'investigation et de dressage applicable à l'imagination. Mais l'imagination du psychanalyste n'est pas l'objet le moins intéressant dans cet exercice et l'on pourrait dire, reprenant une formule que Dupré appliquait à l'hypnotisme, « que le psychanaliste et le psychanalysé réalisent la plupart du temps un complexe morbide indissoluble ».

ANDRÉ OMBREDANE.

FREDERIC NIETZSCHE :

« Le degré et la nature de la sexualité chez l'homme pénètrent jusqu'au plus haut sommet de son esprit. »

ARISTOTE AVAIT RAISON.

On discute Freud? Ce siècle impitoyable se refuse à toute foi. N'en est-on pas venu à remettre en question les preuves de l'inexistence de Dieu!...

Et moi, plus que tout autre, je suis démolisseur d'Eglises. Celle de Freud, je la connais depuis l'avant-guerre, alors qu'elle ne parlait qu'allemand et anglais! J'ai vu Freud à Vienne, en 1913, et ne lui ai pas baisé la mule. Pourtant, j'avais entrepris de traduire son Evangile, lorsque le 1er août 1914...

Depuis, j'ai suivi curieusement la vogue étonnante du Freudisme, en France, vogue qui n'eut d'égale que celle du Bergsonisme, environ 1910. Je me suis réjoui honnêtement des âneries de toutes sortes qui ont été écrites et des réactions individuelles sous la morsure des acides sexualistes. J'ai oublié de relire ces livres qui m'avaient tant captivé dans leur prime nouveauté. Je vais les reprendre demain, car Freud confirme Aristote, patron de tous les esthéticiens passés, présents et à venir.

Ne soyons pas bégueules: la sexualité est le grand moteur de tout ce qui vit. Les vieux manuels donnent deux racines à la biologie: l'instinct de reproduction et l'instinct de conservation. Or, celui-ci meurt souvent lorsque le premier a rempli sa mission. La mante religieuse, le scorpion et l'araignée mâles sont dé.orés après les noces. Reste comme racine mère la sexualité, d'essence divine, qui travaille sans relâche à l'accomplissement d'un grand œuvre, qui n'est peut-être qu'un

grand leurre. Mais nous glissons vers la métaphysique...

Comment toutes les passions et les tendances les plus impérieuses, et les appétits les plus brutaux se développent en frondaison touffue sur le tronc vital ainsi raciné, voilà qui s'explique lumineusement. Mais la contrainte sociale intervient qui refoule en nous nos instincts de brutes lascives et conquérantes. Oh! ils ne sont pas si profondément enfouis que leur tumulte ne fasse trembler souvent notre carcasse, ou que parfois ils ne débordent en une lave ardente!...

La contrainte sociale provoque le refoulement. Mais il faut des soupapes d'échappement à toute machine à feu. Ces soupapes de sûreté sont pour nous: les rêves, les mythes, les religions, les légendes, l'aveu, la confession... mais surtout l'art, tous les arts, musique, danse, poésie lyrique et dramatique, peinture... Ajoutons-y la menuaille: jeux de mots, calembours, contrepetteries, distractions. Enfin, toute expression *symbolique* de nos aspirations, de nos désirs inconscients. Le symbolisme, qu'on y prenne garde, est le langage le plus ancien et encore aujourd'hui le plus profondément entendu. Les personnes « intelligentes » seules ne le comprennent pas.

Mener une danse guerrière, c'est faire la guerre encore, mais *en petit,* avec une économie de moyens.

Créer le personnage de Phèdre, pour un dramaturge, c'est assouvir *sans danger* une tendance à l'amour passionné qui braverait même les dieux.

Frémir, s'exalter et souffrir aux grands accents tragiques de Phèdre pantelante, c'est, pour le spectateur, vivre *quiètement* pendant quelques heures une existence héroïque et périlleuse, pour quoi il était peut-être fait.

Aristote avait raison : la tragédie — comme aussi tous les arts en proportion de leur dignité — nous purge de nos passions et de nos impulsions « condamnables ». L'Art permet à la Société de se maintenir en dépit de tout ce qu'il y a d'antisocial au dedans de chacun d'entre nous. Il est utile le rôle des poètes dans une République, et Platon en a parlé comme un étourneau.

Aristote avait raison qui, semonçant Alexandre sur son goût naissant pour la femme, lui remontrait qu'un héros doit avoir toujours le contrôle de soi.

Mais, un jour, si l'on en croit les écoliers du moyen âge, Alexandre ne fut pas peu interdit en surprenant le sage Aristote chevauché par une belle courtisane nue et faisant l'âne à quatre pattes pour avoir du foin.

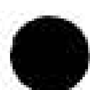
PAUL DERMÉE.

MARCEL PROUST (La Prisonnière) :

« Je l'interogeais à brûle-pourpoint : « Ah ! à propos, Albertine, est-ce que je rêve, est-ce que vous ne m'aviez pas dit que vous connaissiez Gilberte Swann ? » « Oui, c'est-à-dire qu'elle m'a parlé au cours, parce qu'elle avait les cahiers d'histoire de France, elle a même été très gentille, elle me les a prêtés et je les lui ai rendus aussitôt que je l'ai vue. »

RÉSERVE SUR UN POINT.

Si Freud ne voulait être qu'un moraliste (ou bien un guérisseur, cela revient au même), je supporterais mieux certaine déception que me donne sa doctrine : c'est où il s'agit du mouvement propre de la pensée.

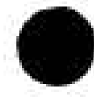


L'obsession d'une jeune fille consiste à empêcher à grands soins l'oreiller de toucher au bois de son lit. Or, Freud remarque d'abord que le bois est, pour cette jeune fille, mâle et l'oreiller femelle — puis, que le bois lui représente son père et l'oreiller sa mère — enfin, qu'amoureuse en secret de ce père, elle se figure en séparant l'oreiller du bois accomplir une action magique, propre à empêcher ses parents de s'unir.

Bien. Freud cependant révèle à la jeune fille, ou l'amène à découvrir cette pensée : inceste, jalousie. Aussitôt l'obsession disparaît ; son obscurité seule la maintenait.

(J'admets sans réserves, pendant qu'il en est temps, que la psychanalyse guérit. Pourtant, il semble que la docilité soit ici sujette à des modes ; et l'attachement enfin des malades à leurs manies ou obsessions — cet attachement que Freud sait décrire — pourrait les conduire, d'ici peu, à découvrir contre cette psychanalyse un système de défense précis et aussi universel que les

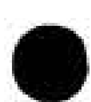
singuliers mots symboliques dont ils usent tous, ne les ayant pas appris.)



Tel est, à peine simplifié, le cas type de l'observation freudienne. Que prouve-t-il? Que l'oreiller, le bois de lit, dit Freud, s'expliquent par la pensée antérieure de l'inceste; ils sont le langage que tient cette pensée refoulée.

Cependant observons à présent la jeune fille et Freud avec le même détachement que Freud faisait la jeune fille. Cette jeune fille sans doute, traitée suivant la méthode psychanalytique, arrive peu à peu à composer l'idée de son amour incestueux. Cette idée, chez Freud abstraite et formée par avance, ce n'est qu'insensiblement qu'elle l'extrait de son obsession et la forme des matériaux de cette obsession. Il ne s'agit point d'inceste en général, mais de son inceste à elle et tel qu'il lui rende compte d'abord de sa gêne, de son horreur, du bois de lit et de l'oreiller. Il s'agit d'un inceste qui est un progrès de ce bois et de cet oreiller, qui les suppose, qui est expliqué par eux, loin qu'il les explique. Quand Freud cependant dit que c'est par l'idée de l'inceste que tout a commencé, que fait-il, que placer dans la jeune fille son idée à lui-même, savante et abstraite — et vouloir qu'une démarche réelle de la pensée ressemble à l'explication qu'en découvre un savant.

D'ailleurs, où découvrir cette idée? « Dans l'inconscient », répond Freud. C'est dire peu. Du point de vue de la pensée qui se connaît et se pense (faut-il devoir parler ainsi?), l'oreiller explique l'inceste, non l'inceste l'oreiller. Et les serpents, ballons, ou coutelas de rêve pourraient bien rendre compte de la verge, non pas la verge des serpents, ballons ou coutelas.



— Mais, dit le psychanalyste, la jeune fille guérit?

— Et ne peut-on guérir aussi bien par le progrès d'une idée actuelle que par le retour d'une idée cachée?

— Mais puisque tant de rêves et de délires expriment les mêmes préoccupations?

— Le tout est de savoir s'ils les expriment au sens où l'on dit qu'un mot *exprime* une chose, ou bien au sens où l'on dit qu'il *exprime* une pensée. L'on a pu admettre qu'une tension artérielle basse disposait au remords — et, si l'on veut, que le remords traduisait cette tension artérielle: il n'eût pas fallu en conclure que se dissimulait quelque part dans l'esprit une *idée* de la tension artérielle. Qu'un jeu de mots ne nous trompe pas.

— Mais s'il était utile à la guérison que la jeune fille reconnaisse avoir eu, pour commencer, l'idée de l'inceste?

— Sans doute. Si Freud ne veut être que moraliste, ou guérisseur, je me tais. D'ailleurs, je me défends

bien de choisir entre les deux explications. Seulement, elles sont toutes deux possibles, je suis inquiet de voir que Freud ne les aperçoit pas ; je préférerais qu'il ne tînt pas obstinément ses malades pour des savants dévoyés.

Enfin l'on peut aussi supposer, sans invraisemblance, que l'idée impartiale et complète de la verge ou de l'amour incestueux est la chose du monde la moins partagée, qu'il est plus difficile à l'homme de se représenter cet amour qu'un oreiller, et cette verge que les serpents, ballons, couteaux et autres objets de même forme, que le monde nous prête.

JEAN PAULHAN.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU (Confessions) :
« Comme Melle Lambercier avait pour nous l'affection d'une mère, elle en avait aussi l'autorité, et la portait quelquefois jusqu'à nous infliger la punition des enfants quand nous l'avions méritée... Mais après l'exécution, je la trouvai moins terrible à l'épreuve que l'attente ne l'avait été ; et ce qu'il y a de plus bizarre est que le châtiment m'affectionna davantage encore à celle qui me l'avait imposé... Car j'avais trouvé dans la douleur, dans la honte même, un mélange de sensualité qui m'avait laissé plus de désir que de crainte de l'éprouver derechef par la même main. »

QUELQUES LETTRES ET OPINIONS.

LOUIS LAPICQUE, Professeur de Psychologie générale à la Sorbonne :

29 février

Je vous remercie de l'honneur que vous me faites en me demandant, pour le Disque Vert, *mon opinion sur Freud. Mais je dois vous avouer que les* idées *du professeur viennois, si elles m'ont amusé assez pour que j'en prenne une connaissance superficielle, ne m'ont pas semblé matière scientifique et je ne me sens pas en mesure de les discuter sérieusement.*

C'est bien plutôt un sujet littéraire, un beau sujet pour les romanciers experts à fouiller le cœur de l'homme ; de ce côté, qui est le vôtre, j'espère que votre enquête aura du succès et j'en lirai les résultats avec plaisir.

ÉTIENNE RABAUD, Pofesseur de Biologie à la Sorbonne :

2 mars 1924.

Sans ignorer le freudisme, je ne me suis point appliqué à en faire une étude approfondie ; l'examen limité que j'en ai pu faire ne m'a donné aucune envie de continuer. Mes habitudes d'esprit sont trop fortement heurtées par des interprétations dont je n'aperçois pas le lien avec les faits, et je suis porté à ne pas prendre cette doctrine au sérieux.

LUC DURTAIN :

5 mars 1924.

Je pars dans quatre jours en croisière — Turquie, Egypte. Je suis navré de ne pouvoir trouver le temps de vous donner une réponse relativement à Freud, et vous remercie d'avoir songé à m'associer à cette intéressante et opportune manifestion.

Dr A. CRESSON :

12 mars 1924.

Il y a, dans l'œuvre de Freud, deux choses que j'estime excellentes. Elles ne sont, du reste, ni l'une, ni l'autre, entièrement nouvelles.

Freud a attiré l'attention sur les réactions puissantes qu'exerce, sur notre vie consciente, la vie inconsciente de notre moi. M. Pierre Janet avait signalé, avant lui, le rôle que jouaient, à cet égard, dans des cas anormaux, les idées fixes, les obsessions, les résidus d'émotions fixées. L'étude des cas de psychologie normale a mis, du reste, en lumière, depuis longtemps, l'effet des mille préoccupations sourdes qui persistent chez nous, jour et nuit, et interviennent dans nos rêves, nos rêveries, nos distractions et leurs conséquences. Dans la mesure où l'œuvre de Freud contribue à mettre en évidence ce phénomène psychologique si important, elle est importante elle-même et présente un considérable intérêt.

Elle est très importante aussi par le rôle qu'elle attribue, dans l'explication des phénomènes psychologiques, aux préoccupations sexuelles. Beaucoup de psychologues, mus par une fausse pudeur, ont parlé de l'homme en général, comme s'il s'agissait d'un pur esprit impersonnel et dénué de toute espèce de sexe. C'est se condamner à ne rien comprendre à une multitude des actes qui s'accomplissent dans le monde animal et dans le monde humain, et des sentiments qui en dominent la production. Qu'on me permette de rappeler que j'ai moi-même, dans un ouvrage intitulé : L'Espèce et son Serviteur, *insisté jadis sur ce point. Comment reprocherais-je donc à Freud d'avoir souligné comme il l'a fait tout ce que notre inconscient sexuel contribue à faire surgir dans la partie consciente de notre moi?*

Et pourtant, quand je lis Freud, j'éprouve chaque fois, en même temps qu'un sentiment de vif intérêt, une non moins vive déception. J'ai l'impression que sa méthode

est tout à fait dangereuse, que ses conclusions sont prodigieusement exagérées et très souvent fantastiques, et que leur fausseté même tient précisément à l'oubli de précautions cependant élémentaires.

Relisons, par exemple, La Psychopathologie de la vie quotidienne. *Je suis terrifié, quant à moi, de la facilité avec laquelle Freud estime que ses analyses, non seulement sont ingénieuses, mais encore fournissent des conclusions qu'il serait de mauvaise foi de discuter. La moindre sonorité verbale, le calembour le plus invraisemblable, le rapprochement le plus lointain deviennent immédiatement pour lui des preuves incontestables de préoccupations sexuelles qui expliquent la difficulté. Or, combien de fois serait-il facile de rendre compte tout autrement du phénomène que Freud veut interpréter, et combien de fois ne l'interprète-t-il qu'à l'aide de considérations proprement saugrenues? Le pire, c'est qu'on aperçoit trop bien la raison qui l'entraîne à se déclarer, comme il le fait, satisfait de ses hypothèses. Freud est comme les malades : son moi conscient et sa pensée claire ont l'air d'être dominés par une obsession, j'allais dire une idée fixe. Comment, sans cela, ne verrait-il pas le vice de sa méthode? Il demande à ses sujets de confesser en toute franchise tout ce qui leur passe actuellement par la tête. Tant que rien, dans cette confession, ne s'accorde avec le genre d'explication que, consciemment ou inconsciemment, Freud est décidé d'avance à trouver, il continue l'opération. Mais, dès qu'il entend un mot qui lui permet de faire intervenir son procédé d'explication sexuel et favori, il crie : « J'ai trouvé! », et ce jour-là, il n'interroge pas plus avant. Comment, avec une telle méthode et de la patience, ne finira-t-on pas par déceler toujours, chez tout sujet, ce qu'on est décidé à découvrir chez lui, avant même de l'examiner? La chose devient, pour Freud, d'autant plus facile que rien ne l'effraie, ni les détours, ni les subtilités, ni parfois les plus naïves équivoques.*

Vraiment, on croit rêver. Est-ce là l'esprit de la science? Où sont les contrôles sévères auxquels elle nous a habitués? Où est cette volonté de douter que Claude Bernard a prêchée après Descartes? Où est la tentative systématique pour voir si l'on ne pourrait pas expliquer autrement ce qu'on est tenté d'expliquer par un procédé qui amuse l'esprit? Où est cet ensemble de précautions sans lesquelles on risque de prendre pour une vérité une chimère plus ou moins reluisante?

Lorsque je lis Freud, j'ai la même impression que quand je vois agir certains médecins. J'en ai connu qui avaient inventé une maladie nouvelle. Ils la trouvaient à tous leurs malades et même aux mieux portants de leurs amis. Freud fait-il autre chose lorsqu'il se déclare content des explications les plus invraisemblables, pourvu qu'elles soient sexuelles, ce qui, à ses yeux, emporte tout?

ALBERT THIBAUDET :

24 mars 1924.

Il m'est très difficile de discuter au pied levé quelque chose d'aussi complexe que les théories de Freud, qui sont encore à mettre au point, et où il y a, comme on dit, à boire et à manger. Je n'ai pas le temps d'écrire à ce sujet un article où j'aurais l'occasion de revenir sur d'anciennes notes de la N. R. F. à l'occasion du Roland *de M. Bédier. Et je ne voudrais pas vous envoyer une note improvisée. Qu'il me suffise de vous dire que je vois dans Freud un homme qui s'est engagé dans un couloir profond, plein de choses en désordre, mal classées, mal éclairées, mal interprétées, mais gage de richesses pour les musées de l'avenir et, déjà, pour les lettres d'aujourd'hui.*

JACQUES DE LACRETELLE :

10 mars 1924.

Je ne crois pas que les théories de Freud aient eu une influence sur la production littéraire en France. En dehors des pièces de M. Lenormand, qui a été attiré par le

dramatique de certaines situations freudiennes, *je me demande de quelles œuvres on pourrait dire qu'elles n'eussent été écrites si l'auteur avait ignoré Freud?* Les Amorandes? *Mais qui ne voit que le sujet, tout en se rattachant aux cas étudiés par le psychiâtre de Vienne, eût été traité d'une manière plus sombre, plus lourde — et sans doute moins heureuse — si M. Benda avait cru fortement à la psychanalyse et s'en était inspiré.*

Si les écrivains de notre pays se sont intéressés aux idées de Freud, c'est, à mon avis, que ces idées se meuvent dans un domaine qui est à peu près neuf pour eux et qu'ils commencent seulement d'utiliser : le subsonscient. Nos littérateurs, et en particulier les romanciers, n'ont presque toujours étudié que le sentiment entièrement formé, clair, incomplexe, conséquent, comme s'ils appliquaient à la psychologie de leurs personnages l'unité d'action des tragédies classiques. Ils ont ignoré et rejeté l'embryon de la pensée et les sentiments parasites.

Comparez le roman français avec le roman russe et le roman anglais, et voyez comme la formation et le dessous des êtres sont plus riches dans ceux-ci ; voyez comme les Russes se sont servis du rêve, et les Anglais de ce que Freud appelle la psychopathologie de la vie quotidienne, c'est-à-dire toutes les petites trahisons de notre conscience, méprises, maladresses, oublis, etc... Il y a bien peu de temps, il me semble, que nos romanciers se sont avisés que pour représenter un personnage qui ressemble à un être vivant, il fallait lui donner, en même temps que des gestes clairs et des pensées logiques, une foule de mouvements à demi exécutés et d'idées confusément senties.

Cela est si vrai que la première fois que je lus un roman de Dickens (c'était, je crois, David Copperfield, *et il y a bien longtemps) je fus arrêté par cette petite phrase que j'ai à peu près retenue : « Le voiturier avança les lèvres comme pour siffler, mais il ne siffla pas ». Les*

romans que je lisais à cette époque étaient ceux de Flaubert, de Daudet, de Maupassant, de France, et le trait reproduit par Dickens, cette intention perdue, cet ébauche d'un acte, me frappa comme une chose très rare, sinon tout à fait neuve dans mes lectures.

Ce désir d'explorer ce domaine, fort négligé jusqu'ici, explique le nombre des ouvrages d'introspection — autobiographies, souvenirs d'enfance — publiés ces dernières années, chez nous, et, sans doute aussi, l'essai du monologue intérieur. Nous voici bien loin de Freud. Mais, en définitive, et puisque vous me demandez mon opinion, c'est seulement parce que Freud a projeté une lumière sur le subsonscient qu'il m'intéresse. Ses observations qu'il a généralisées parfois jusqu'à l'absurde (un inventeur veut toujours reconstruire le monde d'après son système) des expériences qui portent principalement sur des cas pathologiques ne peuvent, si on cherche à les utiliser, qu'alourdir et déformer une œuvre d'art. L'art d'un romancier, n'est-ce pas de ne rien ignorer de la psychologie, mais de n'en rien montrer?

JACQUES-ÉMILE BLANCHE :

25 mars 1924.

... N'ayant plus aucun texte de la main de mon père, ni ses plaquettes, je craindrais de défigurer sa pensée; et ma mémoire n'est pas si bonne, qu'elle ait retenu ses paroles.Il les enveloppait, par crainte du scandale que causerait la hardiesse de ses vues, et de l'effroi qu'elles provoqueraient dans les familles. Il dénonçait un peu partout l'hystérie; expliquait la plupart des actions humaines, les tics, les gestes, la démarche, l'écriture par « l'émotivité sexuelle et la déformation du sens génésique, due au refoulement de l'instinct; et quant aux rêves, il en donnait des interprétations curieuses, presque toujours dépendantes, issues de ses théories sur le délire sexuel.

Ce que je ne puis que vous répéter, c'est que mes lectures des ouvrages de Freud, ou d'articles sur Freud, m'ont frappé comme contenant des idées qui m'étaient familières dès ma jeunesse et qui n'étaient autres que celles de mon père.

Les rapports des garçons avec leur mère, et des filles avec leur père, il les avait, je crois, particulièrement analysés. J'en ai eu des preuves pénibles par les allusions pathologiques qu'il ne pouvait s'empêcher de faire parfois — je me le rappelle nettement — à propos d'un camarade à moi. Des paroles de Kundry à Parsifal (je crois, mais n'ai pas le texte sous les yeux. au 2e acte) (1), il dit devant moi que Wagner était « allé loin dans la connaissance du grand mystère de l'amour inconscient d'un fils pour sa mère qui restait le prototype de toutes les femmes qu'il aimerait ensuite ».

Je crois qu'il se laissait entraîner rapidement sur une pente où, de son temps, les neurologues n'étaient pas nombreux à s'aventurer. Mais je suis convaincu qu'il fut l'un de ces précurseurs qui s'effrayent eux-mêmes de leurs découvertes et qui briseraient leur œuvre, s'ils avaient le temps et les moyens de l'accomplir.

HERBERT READ :

12 avril 1924.

Si de nos jours la psychanalyse est devenue légèrement ridicule, la faute en est aux psychanalystes. Pendant plus de vingt ans Darwin a accumulé ses preuves avant de se présenter devant le monde avec une théorie établie. Celle-ci n'était pas du genre qui a la faveur des dames à leurs tables de thé, et le darwinisme n'est jamais devenu une nuisance sociale. Quelques athées et quelques radicalistes se sont nourris de cette théorie. Mais Freud a été assez naïf pour publier ses preuves avant que d'avoir formulé une hypothèse adéquate, qui pût les réunir en faisceau. Le rôle

(1) Voir page 62.

d'ubiquité que la sexualité joue dans la démonstration fut une tentation fatale pour les milliers de cerveaux creux qui flottent, comme une écume, à la surface de toute civilisation. Et comme les hommes sont toujours terriblement méfiants à l'égard de leurs propres moteurs inconscients, et prêts à croire au pire (pour une grande part aussi parce qu'ils espèrent trouver quelque preuve de l'existence de leur âme, existence dont ils sentent qu'ils n'ont à présent aucune preuve positive) — *pour ces motifs l'interprétation des symboles du rêve, la partie la plus faible et en quelque sorte la moins nécessaire de la théorie freudienne, est devenue la conception populaire de la psychanalyse. Des femmes, qui n'auraient pu vous dire ce qu'est (ou était) la loi de la pesanteur, étaient convaincues de la signification symbolique d'un chapeau haut de forme. Toute cette déplorable déviation et cette dégradation d'une science profonde étaient dues en grande partie, j'ose le dire, à Freud lui-même, qui fut assez naïf pour annoncer ses découvertes de l'air bienveillant d'un vieux monsieur. Il en eût été tout autrement avec un peu d'adresse, et, au lieu de se voir suivi par un essaim de « garçonnes et de jeunes hommes pustulaires », le professeur viennois se serait vu entouré d'une société choisie de philosophes et d'hommes de science (athées et radicalistes).*

Mais Freud a produit enfin son hypothèse générale — à titre d'essai, comme il convient. Son livre « Au dessus du principe du plaisir » me semble être la production la plus importante de l'imagination scientifique, depuis la théorie de l'origine des espèces. Il est, à bien des égards, plus fondamental que les théories physiques d'Einstein, et ce déjà pour le motif bien simple, qu'il modifiera d'une façon plus directe notre vie journalière. Il ne s'agissait pas ici d'un besoin d'explication mystique d'une masse de faits compromettants : mais simplement de la nécessité d'une coordination claire de ces faits dans le cadre de quelque loi sobre et universelle. Freud conçoit l'instinct

comme « une tendance innée de la matière organique vivante, qui la pousse vers le rétablissement d'une condition antérieure ; et cette conception doit modifier notre attitude dans toutes nos activités. La mort devient le but de toute vie. L'instinct vital lui-même, l'instinct sexuel, ne devient qu'un détour, un chemin couvert, vers le but poursuivi. Et Freud, faisant une incursion audacieuse dans le royaume de la poésie, fait revivre le mythe platonicien de l'origine des sexes, et suppose que « la substance vivante était, au temps de son animation, divisée en petites particules, qui, depuis ce temps, cherchent à se rejoindre au moyen de l'instinct sexuel ».

Freud réintroduit ainsi dans la science, qui fut si longtemps l'enfant du romantisme, le concept du pessimisme classique. Le caractère inévitable du progrès, *cette création particulière du darwinisme, a reçu son coup de grâce. « Bon nombre d'entre nous (écrit Freud) auront de la peine à abandonner la croyance suivant laquelle il existe dans l'homme lui-même une poussée vers la perfection, qui l'a porté au niveau actuel de sa valeur intellectuelle et de sa sublimation éthique, et dont on est en droit d'attendre son évolution vers le surhomme. Mais je ne crois pas à l'existence d'une telle poussée intérieure et je ne vois pas le moyen de conserver cette illusion plaisante. Le développement de l'homme jusqu'à nos jours ne me semble pas nécessiter une explication différente de celle de toute évolution animale, et la poursuite tenace d'une perfection ultérieure, qui peut s'observer chez une minorité d'êtres humains, est facilement explicable comme le résultat de cette régression de l'instinct sur laquelle est basé ce qu'il y a de plus précieux dans la culture humaine.»*

Une fois de plus l'homme se trouve face à face avec la réalité, comme au moyen âge, au temps de Thomas d'Aquin et de Dante, affranchis tous deux de l'illusion de la suffisance des désirs humains. La science, au sens de Freud, ne lui offre que l'accomplissement de son instinct le plus profond — le retour à la mort et à l'inertie. Les

religions les plus profondes et les arts les plus purs sont nés d'une réaction contre une pareille conception — ou, comme Freud dirait, de la répression de cet instinct de mort.

(Traduit de l'anglais par Piet Heuvelmans.)

Y. LE LAY :

25 mars 1924.

Si la psychanalyse est restée ignorée du public français, c'est qu'elle parle trop de sexualité. On sait le rôle capital que joue chez elle l'instinct sexuel. Ceux qui ont pris connaissance des traductions récentes des œuvres de Freud ont pu remarquer que tout, ou presque tout est ramené par Freud à cette tendance. Elle explique les maladies mentales, les œuvres d'art, les découvertes scientifiques, comme les moindres ratés de la vie quotidienne, les rêves ou les lapsus linguae ou calami. Or, à l'égard de la sexualité, le Français prend deux attitudes opposées, qui ne sont au fond que l'expression inverse de la même tendance, pour parler en analyste.

C'est d'abord une attitude de moquerie, de gauloiserie égrillarde toujours prête à se gausser des choses sexuelles. Tout ce qui touche quelque peu à l'instinct sexuel devient l'occasion de gaudriole ; rien ne peut échapper à cette mentalité qui nous fait à l'étranger une si misérable réputation, rien, même pas les études les plus sérieuses. Dès que la sexualité apparaît, il semble que rien ne puisse plus être sérieux. C'est cet esprit qui accueillit les premiers bruits de psychanalyse en France. On vit apparaître des romans de valeur douteuse qui ridiculisaient le freudisme; des articles, dans les journaux, où des gens, parfaitement ignorants de la nouvelle psychologie, la tournaient cependant en ridicule au nom de je ne sais quels principes ou de quelle mièvre sentimentalité. D'autre part, au moment où parurent les premières traductions, le snobisme parisien, toujours à l'affût d'une nouveauté qui pût satisfaire ses goûts, s'empara de la psychanalyse pour en faire un

divertissement de salon. Rien n'était plus dangereux pour elle. Cet engouement momentané de gens qui ignoraient tout de la science en question, déformait la psychanalyse, et vulgarisant d'elle ce qui en elle pouvait chatouiller une sensualité maladive, créait contre elle un mouvement de réaction fort préjudiciable à son avenir.

Ce mouvement de réaction trouva un appui sérieux dans la deuxième attitude de l'esprit français à l'égard de la sexualité. Il ne faut pas oublier que la France est avant tout un pays catholique. Mais ceux des Français qui semblent s'être le plus libérés du dogme ont conservé la marque indélébile de l'éducation qu'ils reçurent. Or, depuis qu'il existe, le catholicisme est l'ennemi de la sexualité. Il la combat partout où elle apparaît, parce qu'il voit en elle l'obstacle le plus puissant à l'idéal de pureté qu'il s'est tracé. Pour le catholique, une sorte de honte est attachée à tout ce qui touche la reproduction. C'est en elle que s'affirme le plus notre ressemblance avec les autres animaux, car de toutes nos tendances, elle est la seule que n'ait jamais modifiée la vie sociale, qui soit inaccessible au progrès. Aussi est-elle « le péché » par excellence, même quand elle effleure simplement la pensée. Rien d'étonnant donc qu'il se soit dressé contre la psychanalyse qui met la sexualité au premier rang, qui veut tout expliquer par elle, qui, par une analyse d'une implacable pénétration, sait retrouver sous les apparences les plus éloignées d'elle, semble-t-il, les traces indéniables de l'instinct réprouvé.

Enfin il est une autre cause d'opposition plus décisive peut-être parce qu'elle domine les milieux scientifiques, qui est issue des déterminantes lointaines de notre esprit.

Le Français est, avant tout, un rationaliste. Epris de clarté, d'harmonie, d'ordre, d'équilibre, il aime ce qui satisfait sa raison, l'enchaînement logique, net, précis, qui ne laisse aucune place à l'imprévu. Il aime les mathématiques pour la rigueur de leurs raisonnements. Dans son désir de mettre partout de l'ordre et de la clarté, il laisse

volontiers de côté ce qui, dans le détail des faits, est de nature à nuire à la bonne ordonnance de l'édifice qu'il construit. Il ramène tout à des lois simples, nettes et d'une merveilleuse clarté. Rien n'est à cet égard plus instructif que la comparaison d'un ouvrage allemand et d'un ouvrage français traitant le même sujet. Le premier sera énorme, bourré de faits, de précisions, de détails infimes, souvent futiles, d'où se dégage péniblement une doctrine confuse. L'ouvrage français, au contraire, sera bref, concis, épuré comme une construction géométrique, avec une théorie dont la pureté de ligne enchantera les esprits épris de beauté. Le Français est le descendant de Descartes ; la logique rationnelle peut seule le satisfaire. Ce qui choque sa raison lui est inadmissible parce qu'il ne conçoit pas que les faits puissent être régis par d'autres lois que celles qui satisfont cette raison.

Or, la psychanalyse, précisément, se soucie peu de logique rationnelle. Il est d'autres liens entre les faits qu'elle étudie, que ceux de la raison. Nos tendances, par exemple, obéissent à des lois originales ; leur logique, c'est la logique affective, qui agit dans le domaine obscur de l'inconscient, avec ses lois propres que nous ignorons et que Freud eut le mérite de découvrir et d'exploiter.

Hâtons-nous de dire que Freud a été lui-même trop souvent le provocateur du mouvement d'opposition qui s'est manifesté contre lui. Il est certaines de ces analyses qui choquent, non par leur contenu, mais par l'artificiel et l'imprévu des explications données. Malgré toute la sympathie que l'on éprouve pour la psychanalyse, on ne peut toujours accepter la découverte voulue à tout prix d'une tendance sexuelle là où elle n'existe que dans la mentalité de l'analyste, non plus que l'établissement d'une sorte de dictionnaire des symboles qu'il suffirait d'ouvrir à la page convenable pour trouver l'explication définitive d'un rêve ou d'une hallucination. Mais ce sont là des abus auxquels il est facile de remédier et qui ne justifient en rien la réprobation qui frappe le freudisme. Il s'est trouvé,

fort heureusement, des hommes pour comprendre la valeur des travaux du psychologue viennois. Ils deviennent plus nombreux chaque jour. S'ils savent faire dans l'œuvre de Freud la part de la théorie et celle de la méthode, ils verront quel instrument merveilleux ils ont entre les mains.

Pour nous, nous sommes certains qu'un avenir meilleur est réservé à la psyc..analyse dans les pays latins et en France particulièrement. Il y a, en effet, dans cette méthode la clé de toutes ces manifestations psychologiques que la psychologie de laboratoire laissait de côté faute de moyens de les atteindre : rêves, associations étranges, goûts, dispositions, vocations, etc.; il y a là le moyen de pénétrer au plus profond de la personnalité humaine et de découvrir les ressorts cachés des actions et des pensées ; il y a en elle un lien psychologique qui relie le présent au passé et la possibilité de comprendre, de l'intérieur si l'on peut dire, ce que furent ceux qui nous ont précédés.

ROBERT DE TRAZ :

29 avril 1924.

Il existe un snobisme freudien : tant pis, et gardons-nous du préjugé de l'anti-snobisme. De même, il y a des exagérations freudiennes : elles ne viennent pas toutes de Freud, et je l'ai entendu moi-même s'élever avec vigueur contre le « pansexualisme » auquel l'opinion tend à réduire ses théories.

Nous sommes redevables à la doctrine freudienne d'un pathétique nouveau ; elle nous ouvre les possibilités d'un drame intérieur que nous ne pressentions qu'à peine. Jadis le grand conflit était celui de l'homme et de l'univers. Lorsque l'homme se débattait contre les lois de la nature, ou de la cité, ou de l'honneur, il était tourné vers le dehors, ou vers l'idée qu'il prenait du dehors. Freud nous montre le conflit de l'homme et de lui-même. Aux vieilles oppositions tragiques du héros et du destin, du héros et de la foule, du héros et de la passion, s'ajoute une opposition non plus morale mais psychologique. L'être homo-

gène, le voilà plus mouvant, plus partagé que le monde qu'il affrontait. La tragédie, elle est dans la dissociation du héros.

Ainsi, nous ne sommes pas des entités qu'on peut enclore dans une définition, mais le lieu de marchandages continuels. Notre vie est une résultante de forces dont l'incohérence est toujours prête à renaître... La psychologie freudienne est celle de l'instabilité, du mouvement perpétuel, bien différente en cela de l'ancienne : celle-ci, après avoir été purement statique, avait fini par admettre que notre existence mentale était successive, mais ignorait encore cette mêlée confuse et éternelle qui commande, qui conditionne la succession.

Le refoulement n'est pas que la simple précaution de quelqu'un qui ne veut pas trahir des instincts insociables ou infamants ; c'est l'opération vitale de quiconque tient à ne pas se décomposer. Nous nous efforçons de présenter aux autres une certaine façade ; mais c'est surtout vis-à-vis de nous-mêmes, et pour réparer notre incessante désagrégation qu'il faut exercer cette police nécessaire. C'est pour obtenir la résultante, la cohérence, l'équilibre, que nous recourons, volontairement ou non, au refoulement. La névrose, c'est l'anarchie des instincts.

Mais d'où viennent ceux-ci? Si l'un des mérites de la psychanalyse est de nous montrer l'être en mouvement, travaillé d'insurrections spontanées, et toujours sous le coup de brusques lézardes, elle a aussi l'avantage de nous graduer en profondeur. Pour elle, tout ne se passe pas sur un même plan. Sans doute, on nous avait déjà parlé de l'abîme de l'inconscient. Mais ce gouffre intérieur, Freud l'éclaire, nous montre de quoi il est peuplé. Et il nous explique que nous en sommes sortis.

Certaines personnes se désolent de ces filiations dont elles détestent les origines, — exactement comme leurs grands'mères se désolaient du darwinisme. Pourtant, lorsque Freud démontre le mécanisme de la sublimation, il

offre à chacun un admirable moyen de triompher de ses turpitudes. Il ne cherche pas, à l'instar des moralistes, à les détruire, car il sait qu'il risquerait de combler la source même de la vie. Il prétend les enrôler, les transformer. Ainsi l'être tout entier est soulevé sur un plan supérieur, sans avoir perdu une seule de ses forces, même mauvaise. Mais il est orienté désormais dans un sens nouveau.

GEORGES DUHAMEL :

10 mai 1924.

Les méthodes freudiennes et particulièrement la psychanalyse représentent un réel danger, depuis quelques années, en certains pays. Je ne redoute rien pour la France où les modes s'évaporent vite et où, d'ailleurs, une généreuse passion de confidences prévient volontiers toute audace analytique. Mais il n'en va pas de même pour divers pays de religion protestante. La psychanalyse y est pratiquée avec ardeur par les médecins et par les ecclésiastiques. Ceux-ci trouvent parfois dans la psychanalyse un succédané de ce sacrement de la pénitence auquel je conçois que l'on ne renonce pas sans regret. Il serait à souhaiter que la psychanalyse demeurât, instrument dangereux mais peut-être efficace, aux mains de ces personnes compétentes. Malheureusement elle fait aussi les délices d'une foule d' « amateurs distingués » qui psychanalysent avec ferveur leurs parents, leurs amis, leurs ennemis et, d'une façon générale, toutes les victimes que le ciel leur propose. Cela ne va pas, soyez en sûr, chez beaucoup de personnes, sans perturbations profondes de la conscience et des habitudes morales.

Pourrions-nous, sans crier au meurtre, voir un amateur, même distingué, mettre à l'air et manipuler les viscères de son meilleur ami? J'estime, en conséquence, qu'il est certains organes psychiques dont la découverte et la manipulation devraient être réservées à des techniciens instruits, prudents et légalement responsables.

L'inquiétant génie de Freud a déchaîné sur le monde, — sur certaines parties du monde tout au moins — un fléau dont les manifestations apparaîtront clairement d'ici peu. Je ne m'en tourmente pas outre mesure. Tous les spécialistes vous diront qu'un grand savant a pu inventer une maladie, l'hystérie, mais qu'un autre grand savant est venu qui a supprimé cette maladie.

PHILIPPE SOUPAULT :

20 mai 1924.

Il ne faut pas oublier, lorsqu'on lit les œuvres de Freud, qu'il est avant tout un médecin. C'est-à-dire qu'il se propose, avant tout, de guérir et qu'il n'admet pas d'autres buts. Sa psychologie sera donc nécessairement orientée d'une manière différente. Il ne craindra jamais de se tromper, si la guérison est obtenue. Son système devient, pour ceux qui se piquent de psychologie, un schéma et presque un exemple, mais ne pourra jamais être un système psychologique.

Freud n'a peut-être rien inventé et son mérite le plus certain est de s'être trompé avec une force et une certitude peu commune. Il « brode » scientifiquement et la psychanalyse n'est peut-être qu'un moyen de distraire les madades.

En Autriche, aux Etats-Unis, en Allemagne et en Angleterre, la grivoiserie, même scientifique, surtout scientifique ,aura toujours un énorme succès.

Ce n'est d'ailleurs pas une raison pour négliger Freud, mais il ne faut pas inventer une philosophie freudienne. La littérature qui pourrait porter ce nom n'existe heureusement pas. On joue avec les mots, mais on badine avec l'amour. Freud ne veut pas badiner : il s'est aperçu que la grande majorité des fous étaient hantés par les questions sexuelles. S'il avait passé quelques heures dans un fumoir, dans un atelier de peinture ou de couture, dans

un boudoir en France, il se rendrait compte que les sains ne sont pas moins dominés par ces pensées. Quel ennui de parler comme le bon sens!

ROBERT GUIETTE :

12 mai 1924.

Il y a dix ans, engouement pour l'art nègre. Les gens « distingués » ne parlent que d'instinct, d'homme primitif, de culte du sexe.

Les modes changent plusieurs fois. Freud apparaît, d'autant plus attrayant que plus généralement incompris. On nous rabat les oreilles des mots « instinct, primitif, pansexualité, etc. ». On raconte dans les salons des histoires monstrueuses. Aucun « refoulement ». La surveillance du moi est déjouée par la présence du prétexte. C'est eux-mêmes qu'exposent les gens distingués.

Tout se démode. Et l'on peut aujourd'hui s'occuper de Freud — comme de l'art nègre — sans ressortir à la Psychanalyse.

Il y a autre chose, dans la Psychanalyse, que des histoires scabreuses. Mais cela n'intéresse guère les gens qui causent dans les boudoirs. Ce sont des Malades, de pauvres grands malades, que le Dr Freud pourrait guérir.

Mais oui.

CLAUDE BERNARD :

« Un jour viendra où le physiologiste, le poète et le philosophe, parleront la même langue et se comprendront tous. »

TABLE DES MATIÈRES

Nous tenons à déclarer à nos lecteurs que tous les articles du présent fascicule sont inédits.

Les Docteurs Hesnard et Laforgue vont fonder un « Recueil périodique des travaux français de psychanalyse » qui paraîtra à Paris, chez Payot.

QUELQUES LIVRES.

FREDERIC LEFEVRE : *Une heure avec...* (Paris, N. R. F.)

En somme, voilà peut-être résolu le problème de la critique de l'avenir : les interviews d'une sorte nouvelle, fort curieuse, que Frédéric Lefèvre nous fait connaître et dont notre curiosité se réjouit depuis qu'il en inaugura le genre dans les *Nouvelles Littéraires*. Les auteurs, habilement « cuisinés », ressemblent un peu à des prévenus qui finissent par avouer leurs travers aussi bien que leurs qualités, et on leur sait gré de ce double aveu, dont le dernier n'est peut-être pas le moins coûteux. Mais Frédéric Lefèvre me paraît le plus intelligent des inquisiteurs, et le plus avisé. Dans ces interrogatoires, le dialogue, conduit de main de maître, s'équilibre harmonieusement, si bien qu'au bout l'on se demande qui des deux nous a le plus appris, de celui qui interroge ou de celui qui répond. La collaboration est étroite, constante et précieuse. Pour celui qui pense que le critique ne peut sérieusement prétendre à livrer des jugements définitifs qu'en cherchant flévreusement le chemin de l'auteur, en fouillant ses fibres intimes, en épiant flévreusement le chemin de l'auteur, en épiant ses rougeurs et contrôlant son pouls, l'œuvre de Frédéric Lefèvre est plus qu'une indication, la réalisation d'une méthode excellente et qui a l'avantage, si elle est bien suivie, de conduire à des résultats d'une incontestable authenticité puisque la source même de la création livre son secret, sinon dans toute sa nudité, du moins dans ses mouvements les plus caractéristiques.

Grâce à cette critique vivante, parfois cuisante, et relevée d'at titudes que l'on devine aux personnages du dialogue, nous possédons déjà une série de certitudes d'autant plus lourdes de valeurs qu'elles nous viennent énoncées par quelques-uns des esprits de ce temps à la fois les plus actifs, les plus contagieux, allais-je dire, et les plus divers. Les consultations de Barrès, de Bédier, de Giraudoux, de Cocteau, d'Halévy, de Montherland, de Mac Orlan, de Mauriac, me paraissent les plus caractéristiques et me semblent marquer par leurs flèches bien décochées des directions curieuses.

Sans nul doute, quand la tournée sera achevée, nous possédedons l''enquête la plus poussée, la plus minutieuse et la plus complète qu'un critique patient et clairvoyant ait faite sur les hommes de son temps. Pourvu que quelques-uns de ceux-ci,

dont l'approche est ingrate, veuillent bien se prêter à ces aveux difficiles. F. H.

PAUL MORAND : *Lewis et Irène* (Grasset, Paris).

Les livres de quelques écrivains nouveaux-venus semblent des parties de sport, comme il y en eut, à l'époque du symbolisme, qui semblaient des exercices de virtuosité. Je me représente *Lewis et Irène* comme une suite de performances d'un jeune homme musclé et généralement de bonne humeur. Le style est sain, d'une vigueur originale, un style à dents blanches et riche en pigment. Presque toujours, l'image est vivante, par conséquent neuve, mais la fantaisie, l'excès de santé peut-être, poussent l'auteur à des promesses qui se traduisent en calembours, en à-peu près, en drôleries qui sentent parfois la charge. Paul Morand manifeste un goût pour l'extérieur qui pourrait nous inquiéter s'il n'était pas le vigoureux homme de sport dont nous venons de parler. Au surplus, il semble avoir saisi parfaitement le pittoresque de la vie actuelle, et le caractère de son Lewis, notamment, est bien de certains hommes d'aujourd'hui, qui « s'amusent à travailler » ; hommes, comme il dit, à la fois pratiques, fous, positifs et névrosés. Tout lui réussit au point que cela l'ennuie de gagner. « Toujours il improvise, ses réflexes lui tiennent lieu de sagesse ». Il est regrettable que ces traits, excellemment indiqués, ne soient pas suffisamment démontrés dans le livre. Morand est un dessinateur qui nous donne une suite de silhouettes saisissantes de netteté et de vie. Ses raccourcis sont décisifs et les tons francs qu'il jette rapidement sur son dessin nous touchent agréablement. G. R.

RENE LALOU : *Le Chef*, confession lyrique. — ***Histoire de la littérature française contemporaine***, (Paris. Crès).

Cette nouvelle édition d'un ouvrage d'ensemble sur la littérature française contemporaine, qui fit bon nombre de mécontents, met au point quelques aspects de ce vaste sujet que M. René Lalou a traité avec une intrépide audace. Celui qui s'aventure sur l'océan des lettres contemporaines ne peut s'y risquer qu'avec une barque fragile, et si l'énorme remou des flots ne l'empêche pas de bien voir, de regarder au loin et tout près, c'est qu'il a à la fois le pied marin et le cœur solide pour tenir les yeux bien ouverts. Quand le temps aura apaisé les petites déceptions, ceux-là même qui se jugeaient lésés au partage devront convenir qu'on ne pouvait se tirer mieux d'une œuvre aussi difficile.

M. René Lalou, critique, se double d'un écrivain dont l'œuvre de début est fort estimable. *Le Chef* est un roman assemblé sous forme de journal, mais d'un journal où le héros, — c'est bien d'un héros qu'il s'agit à proprement parler, — se confesse avec lyrisme. En d'autres mots, ce livre de M. Lalou est une sorte de poème épique en prose, avec un seul personnage qui chante sa propre histoire. Et celle-ci s'offre à nous sous des aspects d'autant plus émouvants que nous l'avons tous un peu vécue, en fait ou en imagination, puisqu'il s'agit en somme de la dernière guerre, transportée il est vrai en 2547-2548, mais où l'on retrouve un graphique saisissant de ce que doivent être les mouvements intérieurs de la tragédie du *Chef* (Otto de Rosen kranz) depuis les débuts heureux jusqu'à la défaite.

Cette confession, dont maints passages sont des morceaux réussis, annonce un écrivain attentif aux états climatériques de l'âme humaine et capable de tenir avec une opiniâtre et émouvante clairvoyance le journal de bord d'une conscience d'aujourd'hui. Transportée dans un domaine plus général, cette analyse sincère, en s'attachant aux faits ordinaires et quotidiens d'une existence, doit aboutir à des résultats troublants, si le lyrisme est commandé par l'humaine poésie des trépidations et des conflits intérieurs. M. Lalou a su donner l'esquisse d'une telle œuvre dans *Le Chef ;* il la réalisera sans doute dans *Tristan Launay, romancier*, que nous attendons avec curiosité. F. H.

FRANCOIS MAURIAC : *Genitrix*, (Grasset, Paris).

Le Fleuve de Feu et le *Baiser au Lépreux*, deux livres brûlants qu'on finit et qu'on reprend aussitôt, qui font mal, même de loin, mais dont on aime l'indispensable brûlure. Le premier plus dru que le second. *Genitrix* déçoit. Ce livre sonne faux. J'admettrais son goût naturaliste, à la rigueur, je l'oublierais, et j'oublierais aussi le haïssable drame qu'il met en scène, ses vilains personnages, sa fin inutilement compliquée, le ton mat du récit, des éclairages artificiels, si l'on retrouvait, ça et là, de ces glissements dans la vérité dont la seconde efface la sonnerie de toutes les heures. Il y avait aussi dans le *Baiser au Lépreux* et dans le *Fleuve de Feu* une nudité inattendue qui les faisait troublants et que *Génitrix* fait regretter ; car ici c'est le romancier qui plante ses personnages plus nus que vers ; l'on sait tout de suite qu'il l'a voulu ainsi, ce qui exclut le plaisir de la surprise. Et cette mère, ni ce fils, ni même cette femme qui

meurt tout au début, ne sont beaux. L'auteur ne découvre que leurs âmes, mais l'on devine qu'une même laideur dégrade leurs corps. Dans un autre domaine, l'*Homme Traqué* de Carco, avec des procédés assez semblables, atteint un effet plus saisissant. Que ce livre n'ait pas fait oublier les précédents, cela n'implique nullement qu'il faut refuser de faire confiance à Mauriac. Nous attendons les autres avec curiosité. F. H.

ODILON-JEAN PERIER : *Le Citadin*, poème ou éloge de Bruxelles. (Bruxelles, chez l'auteur).

« ...Il a fait honnêtement son ouvrage, et comment cacherait-il qu'il est content de lui ? » Voilà une phrase qui me plaît, un ton qui m'enchante et une attitude qui doit nous rassurer après les soupirs inquiétants des génies incompris. Comme l'athlète qui a gagné la partie, O.-Jean Périer est content de soi. Il a bien lancé le disque. Un peu haletant, mais satisfait, il sourit devant ses lecteurs... et se moque d'eux.

Rimbaud, qui voyait dans le Boulevard du Régent une

Réunion de scènes infinies

comme Sterne voulait qu'on en vît dans les sables du désert, eût aimé ces poèmes d'un poète « *où Dieu s'engage et reste pris* ». O.-Jean Périer, il est vrai, voit sa ville autrement ; il n'imagine pas, il regarde de haut, choisit, synthétise, et préfère un large aperçu a une série de croquis rapides :

Boulevard aussi beau par ta robe poudreuse
qu'un fleuve déployé dans son vaste dessin...

Le calme de ces vers ne doit pas nous tromper. Ce n'est qu'après le jeu que le poète se sent le droit de montrer un front tranquille tandis que le cœur bat vite encore et que les lames de fond continuent quelque temps à gronder. Ce n'est pas la ville, O.-Jean Périer, c'est la mer qui vous inspire.

F. H.

RENE SCHICKELE : *Le Consolateur des Femmes* (Rieder, Paris).

La double nationalité de Schickele, qui est Alsacien, Allemand de langue et, dans une certaine mesure, d'esprit, donne à sa personnalité une curieuse saveur, un mouvement d'oscillation du germanisme expressionniste à la clarté et à la concision latines. Ses couleurs sont allemandes, son dessin est français, et presqu'à chaque page du *Consolateur des Femmes* la dualité éclate, les deux éléments luttent, se bousculent, combat dont aucun des

deux ne sort vainqueur ni vaincu. Il résulte de cette agitation une fort singulière impression, nullement désagréable, de déséquilibre, plutôt d'équilibre instable qui force à ne pas perdre une seconde de vue le personnage central de l'ouvrage, ce Benkal, figure symbolique autour de laquelle tourne un univers. En vérité, le *Consolateur des Femmes* n'est pas un roman ; ce n'est pas même une histoire. Pensez à ces tableaux expressionnistes où se heurtent une foule de paysages et de figures, qui sont les images poétiques d'un tempérament pour qui le lyrisme est un besoin, un élément comme l'air même, une passion.

Certaines pages de ce fort beau livre se gravent d'une pièce dans la mémoire. A. P.

THOMAS MANN : *Tonio Kröger*. Préface d'Edmond Jaloux. (Stock, Paris).

Edmond Jaloux nous présente livre et auteur (Thomas Mann se présente lui-même un peu plus loin) avec l'autorité qu'on lui connaît et ce talent qu'il possède de « situer » admirablement, en peu de mots. « J'ai un goût personnel intense pour ces récits puissants et concentrés dans lesquels la substance humaine se cristallise pour ainsi dire, et merveilleusement réfractée, isole, sous une forme brillante et réduite comme le quartz, un grand morceau d'expérience ».

Si la première nouvelle, qui donne son titre au volume, justifie le choix contenu dans ces lignes, nous lui préférons cependant ces deux autres, *Le petit monsieur Friedmann* et ce délicieux récit : *Un petit bonheur.*

JEAN COCTEAU : *Picasso* (Les « Contemporains », Stock).

Ce petit livre écrit en manière d'essai, suite de vues rapides et concises sur le talent et l'œuvre de Picasso, dans cette forme serrée d'une allure si vive qu'affectionne Cocteau et qui rappelle *Le Secret professionnel*, est peut-être l'étude qui nous fera le mieux connaître à la fois l'artiste insaisissable qu'est Picasso et l'écrivain sagace qui nous met sur la piste d'une œuvre dont il n'est pas encore possible de mesurer l'immense portée. Picasso n'a pas fini, heureusement, de nous étonner, ni de nous convaincre. Un peu à la façon de certains personnages de romans populaires, il disparaît, revient tout-à-coup, avec un tour nouveau, direct, dont on n'aperçoit pas tout de suite la signification. Le coup porté, sa marque ne s'effacera plus. H. F.

REVUES DES REVUES.

PHILOSOPHIES (15 mars). — Une nouvelle formule de revue, fort intéressante, juxtaposant des œuvres de poètes, d'assayistes et de philosophes. Dans ce premier numéro, des pages de Max Jacob, Supervielle, Cocteau, Morhange, Soupault, Drieu la Rochelle, et une abondante et substantielle chronique des livres.

PHILOSOPHIES annoncent des numéros spéciaux sur Schwob, Bergson, et sur la Doctrine contemporaine.

L'ESPRIT NOUVEAU (n° 21). —OZENFANT et JEANNERET : *Formation de l'optique moderne.* — RENE CHALUPT : *Albert Roussel.* — FERNAND DIVOIRE : *Voulez-vous jouer?*

NOUVELLE REVUE FRANCAISE (avril). — RAMON FERNANDEZ : *La garantie des sentiments ou les intermittences du cœur.* — ROBERT HONNERT : *Anna.* — JULIEN VOCANCE : *Protée ou la vie d'un homme.* — LEON BOPP : *Jean Davien.* — ALBERT THIBAUDET : *Le roman de l'énergie.*

LA REVUE EUROPEENNE (avril).— MAXIME GORKI : *Lenine.* — LOUIS ARAGON : *Poèmes.* — ETIENNE : *Autour d'Inayat-Khan.*

MERCURE DE FRANCE (4 avril). — BERTRAND BAREILLES : LESSORT : *Balzac VIII. L'humanité de Balzac.*— ANDRE LANG : *de la « Sainte-Alice ».* — GUSTAVE KAHN : *Au temps du pointillisme.*

LES FEUILLES LIBRES (n° 35). — P. DRIEU LA ROCHELLE : *Nous fûmes surpris.* — PIERRE REVERDY : *Poèmes.* — PAUL ELUARD : *Le génie sans miroir.* — Une série de curieux poèmes et dessins de fous.

REVUE HEBDOMADAIRE (5 avril). — ANDRE HALLAYS : *Charles Perrault, III. Boileau contre Perrault.* — ANDRE BELLESSORT : *Balzac VIII. L'humanité de Belzac.*— ANDRE LANG : *Les jeux du cirque et de l'écran.*

IMAGES DE PARIS (mars). — JOSEPH DELTEIL : *Mac Orlan à vol d'oiseau.* — P. MAC ORLAN : *L'inflation sentimentale (fragments).*

LES LIVRETS DU MANDARIN de René-Louis Doyon : *Une vision avant celle du Dante : Charles le Chauf.* — Le plus grand romancier contemporain : *Léon Daudet.*

INTENTIONS (mars). — ST. FUMET : *La « poésie plastique » de Pierre Reverdy.* — P. REVERDY : *Poèmes.*

REVISTA DE OCCIDENTE (nº IX). — CORPUS BARGA : *Venus novissima.* — RAMON GOMEZ DE LA SERNA : *La amazona airada.*

Nous parlerons prochainement des ouvrages suivants : H. de Montherlant : *Le Paradis à l'ombre des épées.* — Philippe Soupault : *A la dérive.* — A. Germain : *Pèlerinages européens.* — Pierre Girard : *June, Philippe et l'animal.* — Max Jacob : *L'homme de fer et l'homme reflet.* — Jacques Rivière : *Etudes.* — J. Copeau : *Critique d'un autre temps.* — Marcel Proust : *La Prisonnière.* — André Breton : *Les pas perdus.* — Léon Pierre-Quint : *La femme de paille.* — Fritz von Unruh : *Verdun.* Etc., etc. — Félix Rabbe : *Les maîtresses authentiques de lord Byron.* --Ramon Gomez de la Serna : *La veuve blanche et noire.* — Louis Aragon : *Libertinages.* — Max Jacob : *L'homme de chair et l'homme reflet.* — Alain Fournier : *Miracles.* — Dostoïevsky : *les frères Kamarazow.* — André Thérive : *Le plus grand péché.* — P. Dominique : *N. D. de la sagesse.* — R. Tagore : Souvenirs. — W. Bonsels : *Voyages dans l'Inde*, etc.

TABLE DES AUTEURS

Les titres en italique renvoient aux textes ;
ceux en caractères romains, aux articles critiques.

INDEX DES NOMS CITÉS

TABLE DES ILLUSTRATIONS